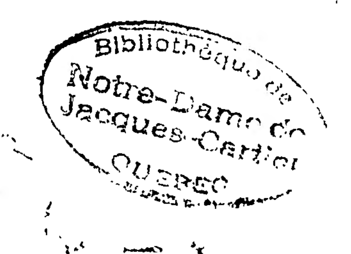


OEUVRES DE JEAN FÉRON

LA METISSE



JEAN FÉRON

LA METISSE

Roman Canadien

15ième MILLE



EDITIONS EDOUARD GARAND
153a rue Ste-Elisabeth
MONTRÉAL

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La Métisse, (quinzième mille), 1 vol. 75c
L'Aveugle de St-Eustache, (2e édition) 25c
Le Philtre Bleu 15c
Fierté de Race 25c
La Femme d'Or 15c
La Revanche d'une Race 25c
La Besace d'Amour 25c
Les Cachots d'Haldimand 25c



THEATRE

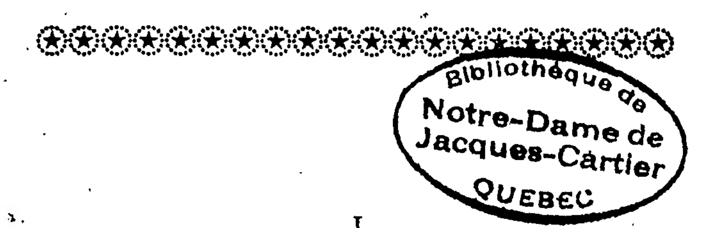
La Secousse : pièce dramatique en 3 actes 25c

PARAITRONT PROCHAINEMENT

La Taverne du Diable. Roman.
Le Patriote. Roman.
Le Capitaine Aramèle. Roman.
La Besace de Haine. Roman.

EN PREPARATION

Le Siège de Québec. Roman.
Le Manchot de Frontenac. Roman.



I

—Ohé, la Métisse ! . . .

Le fermier, sorte de colosse à face rude et brutale, de la cour des étables a jeté cet appel.

. . . .

Par flots vermeils le soleil levant déverse sa lumière matinale et gaie sur la belle province du Manitoba, l'aînée de l'Ouest Canadien. Sous les ondées lumineuses et tièdes la population animale de la ferme se réveille doucement, flaire largement à l'air embaumé de ce matin de juin, hume la brise fraîche, envahit, par groupes et peu à peu, toutes les parties de la cour. A pas lents et lourds des bestiaux s'approchent d'un abreuvoir, et, comme un cuivre bien frotté, leur poil roux reluit sous la rayure de pourpre obliquant de l'horizon de l'Est. D'autres, moins assoiffés, rasent l'herbe nouvelle qui pousse ça et là par touffes d'un vert tendre. Mais après ces lampées que la langue attire sous les dents gloutonnes, ces bêtes, à leur tour iront humecter leur museau avant de partir pour le pré.

Parmi ces animaux paisibles des poules picorant se promènent suivies de leurs poussins; dans les herbes tondues ou dans les graviers qu'elles raclent, ces poules cherchent et picotent les grains de blé ou d'avoine que les vents y ont éparpillés.

Quel ravissant tableau dans ce décor de verdure fraîche et de lumière joyeuse ! Un coq, dressant sou-

dain sa crête rouge, en clame le charme irrésistible d'un cocorico enroué fièrement lancé vers les firmaments clairs.

Par delà les étables, au Nord et à l'Est, des champs verdoient sous la levée neuve des grains dont les tiges jeunes, tout humides encore de la rosée de la nuit étincellent et rutilent comme un océan immense de perles et de rubis. Au loin, bordant cette féerie magique, des bois de tremble et de saule se dressent contre l'horizon haussant leur masse sombre jusqu'à l'azur du grand ciel. Et sous ce ciel glorieux des nuées d'oiseaux volent, et s'ébattent follement dans l'éblouissante vapeur de ce jour nouveau.

Au Sud, à deux arpents des étables, on peut distinguer, dans un fouillis de verdure riante, la petite maison du fermier. Elle est tout environnée de jeunes arbres aux feuilles naissantes, et les oiseaux qui passent dans le ciel descendent, s'arrêtent un moment sous la tendre ramure, sautent de branche en branche, roucoulent, gazouillent. . .

Tout rit, tout chante, tout se réjouit dans ce grandiose tableau de la nature miraculeuse que Dieu a voulu dessiner pour son serviteur, l'homme.

Et lui, l'homme, accoudé sur le bord du puits d'où il a tiré l'eau nécessaire à ses bêtes, semble jeter un regard vague, indifférent sur toutes ces choses si belles, si rayonnantes, si réjouissantes. L'air morose, bourru, le fermier demeure immobile, attendant la réponse à son appel.

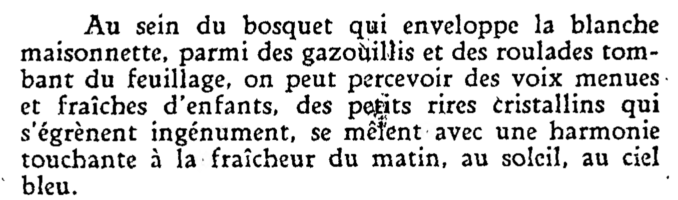
Comme cette réponse tarde, il répète :

—Holà, la Métisse !

Cette fois, de la maison une voix répond :

—Oui, oui, j'y vais !

Le fermier — Malcom MacSon — grogne quelques paroles incohérentes, tourne sur ses talons, et pénètre dans l'un des bâtiments.



II

Au sein du bosquet qui enveloppe la blanche maisonnette, parmi des gazouillis et des roulades tombant du feuillage, on peut percevoir des voix menues et fraîches d'enfants, des petits rires cristallins qui s'égrènent ingénument, se mêlent avec une harmonie touchante à la fraîcheur du matin, au soleil, au ciel bleu.

Une voix plus douce, plus enfantine, plus mélodieuse, partant de sous la feuillée appelle :

—Joubert !

Une autre voix, enfantine aussi, mais avec déjà une façon de se vouloir donner une importance masculine, répond :

—France, je te vois !

Un petit homme, tout joufflu, tout rose, cheveux très blonds éparpillés au vent en boucles d'or, darde sous le feuillage sombre, parmi les arbres, au travers des herbes, des yeux clairs, scrutateurs, dont les naissants sourcils essayent un premier froncement, pour découvrir la cachette d'où part la voix qui appelle : Joubert !

Tandis qu'il épie ainsi chaque arbrisseau, chaque brin d'herbe, les scrutant, attentif, l'oeil au guet, un jeune éclat de rire part d'un buisson voisin, une fillette de quatre ans, ravissante de fraîcheur et de grâce enfantine, jolie brunette rieuse qui secoue, avec un air mutin, sa petite tête et les boudins soyeux de ses che-

veux châtains, apparaît tout à coup et crie avec un rire heureux :

—Joubert !... Ah ! ah ! ah !... tu ne m'as pas trouvée !

La confusion du petit bonhomme, son irritation évidente de n'avoir pas à temps découvert la cachette, ses petites lèvres rouges qui se pincent de dépit, toute l'attitude de Joubert, à cet instant, augmente la gaieté espiègle de France.

Alors, le garçonnet, la mine un peu renfrognée, l'air boudeur, dit sur un ton qui semble péremptoire :

—A moi, France, maintenant. Ferme tes yeux !

La joyeuse fillette tourne aussitôt le dos aux arbres, abaisse ses paupières sur lesquelles elle pose gentiment deux petites menottes blanches, et dit :

—Va, Joubert... je ne vois plus !

Le gamin retrouve dès lors son visage joyeux, il esquisse un sourire, et, courbé, à pas de loup, se détournant, une, deux, trois fois, pour s'assurer que la fillette ne le trichera pas par un furtif et fugace coup d'oeil dans la direction qu'il prend, il gagne un petit bouquet de saules touffus et s'y dérobe. Puis, de là, il lance de sa voix claire ce nom doux :

—France !

Toujours très riante, la fillette laisse tomber ses mains, ouvre de grands yeux bruns, très mobiles, et du regard fouille à son tour l'abondante et riche végétation.

A cet instant, une voix de femme — celle qui a répondu tout à l'heure à l'appel du fermier MacSon — part de la maison :

—France... Joubert... venez déjeuner, petits !

La voix résonne sous le bosquet avec un accent de maternelle tendresse. Mais comme les petits ne répondent pas tout de suite, la même voix appelle encore :

—Joubert ! France !

Alors la fillette s'écrie :

—Joubert, entends-tu ? Didine nous appelle...

—France, réplique la voix du garçonnet sortant des touffes vertes du voisinage, trouve-moi d'abord !

La petite fille éclate de rire, un rire moqueur, puis elle court au bouquet de saules, se penche, voit son petit frère et clame :

—Joubert... je t'ai trouvé !

Deux rires mutins se mêlent, et, la main dans la main, courant tous deux, les petits volent vers la maison, répétant :

—Didine, nous voilà !

—Nous voilà, Didine !

Dans la maison où ils pénètrent, essoufflés, leur frais minois ruisselant sous une légère couche de sueur, une jeune femme les reçoit dans ses bras et les embrasse tour à tour.

III

La pièce dans laquelle viennent de pénétrer les deux enfants est la cuisine qui, tout à la fois, sert de salle à manger. Rien de luxueux, cela va sans dire; mais tout y est d'une propreté éblouissante dans sa modestie et sa simplicité.

Dans un angle, le poêle, bien frotté au noir, reluit sous sa couche d'ébène. Au milieu de la pièce, une table carrée, recouverte d'une nappe bien blanche avec sa vaisselle immaculée et bien disposée, invite à s'y asseoir. Si cette table n'offre point le raffinement et la somptuosité des tables de richards, elle promet de donner le confort et la suffisance. On peut dire que, pour une table de fermier, elle a quelque chose de délicat dû, nul doute, à cette main de femme dont les doigts semblent posséder la magie de créer et d'harmoniser.

Cette femme, que nous venons d'entrevoir, se détache en une silhouette singulière. Sa vue frappe de suite l'étranger; il la regarde attentivement comme avec une sorte de crainte mystérieuse. Cette physionomie imprévue semble l'étonner d'abord, le fasciner ensuite. Car cette femme ne ressemble à aucune autre femme par l'expression de sa figure. Elle apparaît comme une créature étrange et étrangère à ce monde. Elle repousse et attire tout à la fois. Il s'en dégage comme un fluide inconnu, mystérieux, qui inquiète. Ce n'est pas un monstre de laideur, ce n'est pas une beauté éclatante. Ses yeux très noirs attachent, mais

leur éclat, allié à l'expression vague, sinon froide, de ses traits, écarte. Ni méchanceté, ni hauteur, ni mépris; mais un quelque chose d'incertain qui semble dire : "Ne m'approchez pas ! "

Néanmoins, dès qu'on est devenu familier avec cette figure immobile, ces grands yeux étincelants, immobiles aussi, qui vous regardent avec une fixité singulière, cette figure très ovale, très brune, presque cuivrée, aux traits raidis, avec des lèvres toujours pâles, sèches, qui se serrent l'une sur l'autre... figure qu'on croirait sculptée dans un bloc de bronze. . on finit par découvrir, jaillaissant des yeux arrondis, certains effluves si doux, si pleins de bonté, de compassion, de fidélité, qu'on en demeure tout impressionné. Et, plus tard, lorsque les deux lèvres minces et blêmes s'écartent légèrement pour exprimer un sourire, ce sourire a une grâce, il revêt un charme, il ébauche une caresse, qui efface de suite l'impression peu sympathique du premier abord.

Lorsque, tout à l'heure, nous avons dit "une jeune femme", nous n'avons pas voulu faire entendre qu'elle fût la maîtresse de la maison, c'est-à-dire la femme du fermier. Ce n'est qu'une servante, une pauvre domestique de ferme, une femme à tout faire.

Héraldine Lecours est une orpheline issue de parents métis. Son père, canadien de la province de Québec, venu dans sa jeunesse au Manitoba pour s'établir, avait épousé à Winnipeg une métisse. Unique enfant de ce mariage, elle avait été placée dès l'âge de dix ans dans un pensionnat où elle avait reçu une sérieuse éducation. A dix-huit ans elle perdait son père, à vingt ans, sa mère, et le jeune fille, sans argent, sans bien aucun, se fit institutrice pour subvenir à son existence. Durant huit ans elle fit la classe aux petits enfants de sa race. Malgré les statuts scolaires qui prohibaient l'enseignement de la langue française, elle apprit à ses petits l'histoire de leur pays et ne cessa de les instruire dans leur langue maternelle, ne con-

sacrant à la langue anglaise que peu de temps. A diverses reprises des inspecteurs d'écoles lui donnèrent des avertissements sérieux; elle n'y prit garde. Enfin, elle fut menacée de destitution. C'est alors qu'elle répondit fièrement :

—C'est à des petits canadiens-français que je fais la classe, et non à des sauvages !

Elle fut destituée.

Alors, ne connaissant aucun métier, n'ayant personne pour s'occuper d'elle, nul à qui se recommander et qui pût lui trouver un travail selon son éducation, elle se fit servante.

Le fermier MacSon, veuf depuis quelques mois, la prit à son service pour le soin du ménage et la surveillance des deux enfants, Joubert et France.

Héraldine Lecours avait, pour dire, adopté les enfants de MacSon, elle venait de commencer leur éducation comme si tous deux eussent été ses propres enfants. De jour en jour son attachement à Joubert et France MacSon avait grandi, et sa tendresse d'amie était devenue bien vite une tendresse de mère.

Les deux petits sentaient qu'ils avaient retrouvé une maman, et, heureux, confiants, se jetaient dans les bras de cette étrangère à laquelle ils murmuraient, dans un sourire d'ange, sous les baisers ardents de cette mère nouvelle :

—Didine !

—Maman Didine !



IV

Après avoir serré les deux petits dans ses bras, Héraldine les conduisit à la table, les installa chacun devant une assiette remplie de gruau, et dit :

—Soyez bien sages, petits, pendant que je vais traire les vaches: n'est-ce pas ?

—Oui, Didine, nous serons bien sages.

Et les deux bambins se mirent à manger avec cet appétit que donne l'air vivifiant et pur du matin.

Au moment où Héraldine allait sortir pour se rendre à l'étable, le fermier entra.

Son regard dur et dédaigneux pesa sur la servante, et il dit sur un ton rogue :

—Faut-il te mener à tes vaches à coups de pied, Métisse ?

Elle, sans mot dire, tête basse, sortit.

MacSon jeta sur une chaise son chapeau, et sans paraître voir les deux enfants qui avaient jeté sur leur père un regard furtif et apeuré, traversa la cuisine, pénétra dans un passage au bout duquel un escalier étroit montait à l'étage supérieur. Là, il s'arrêta et appela rudement :

—Esther !

Une voix d'en haut répondit :

—Oui, papa.

—Descends déjeûner ! commanda le fermier d'une voix moins dure cette fois.

—Je descends dans la minute, répondit la même voix.

Le fermier revint dans la cuisine, se mit à table, regarda avec indifférence ses deux enfants qui, silencieux et craintifs, mangeaient lentement leur gruau, et attendit.

Peu après une jeune fille parut.

Elle s'arrêta dans la porte de la cuisine et, avec un faible sourire aux deux enfants, elle prononça dans un français pétri de l'accent britannique :

—Bonjour, Joubert ! Bonjour, France !

—Bonjour, Esther ! répondirent en choeur les deux bambins.

Cette jeune fille apparaisait dans une mise négligée. A sa robe endossée de travers, mal agrafée, à voir les lacets de ses souliers traîner sur le plancher, et ses cheveux très roux en désordre, ses yeux bleu de ciel sans éclat et bouffis de sommeil, son teint mat piqué légèrement de grains de rousseur qu'une ablution d'eau froide n'a pas vivifié, on devine qu'au sortir du lit elle n'a pas accordé la moindre peine à une toilette du matin.

A l'apparition de cette jeune fille le fermier parvint à esquisser de ses grosses lèvres un maigre sourire et dit :

—Esther, je t'attendais pour déjeuner.

La jeune fille, sans hâte, avec une démarche lourde et nonchalante, se mit à servir son père de mets préparés par la servante et laissés sur le poêle. A son tour elle s'assit à table, et le repas se poursuivit dans un silence complet.

La figure froide, morose et antipathique du fermier semblait refroidir, non seulement les tempéraments les plus chauds, mais aussi les aliments. On eût juré que la présence de cet homme figeait êtres et choses. A son apparition, le sourire ébauché s'éclipsait, l'oeillade jetée s'arrêtait à mi-chemin, la parole commencée s'éteignait. . . tout devenait d'une immobilité de statue, tout se taisait comme une tombe lugubre.

Vers la fin du repas, Héraldine revint de l'étable apportant deux seaux de lait chaud. Elle posa l'un des seaux sur une petite table disposée près d'une écrémeuse. Elle voulut mettre l'autre à côté, mais le seau heurta le rebord de la table et la servante l'échappa. La chute du seau fit un bruit fort et le lait se répandit en rivière sur le plancher.

Furieux, le fermier se leva de table brusquement et dit, avec un juron grossier :

—Est-ce ainsi, Métisse du diable, que tu fais le beurre ?

Il leva une grosse main pour la frapper.

Héraldine recula, tremblante, les yeux démesurément agrandis, regardant MacSon avec une sorte d'étonnement douloureux.

Dans la minute de silence qui pesa sur cette scène, une voix jeune, claire, résonna sur un ton d'autorité :

—Toi, fais pas bobo à Didine ! . . .

Les yeux surpris et terribles de MacSon se posèrent sur le petit Joubert qui venait de prononcer ces paroles; et, chose curieuse, les regards sombres du colosse pâlirent devant les regards défiants du gamin.

Mais déjà MacSon partait d'un grand éclat de rire . un rire strident, qui grinçait, un rire effrayant par la colère et la menace qu'il exhalait. Et ce rire s'étouffa soudain, aussi vite qu'il avait éclaté. Le fermier avait retrouvé sa face dure, et reportant ses regards chargés d'éclairs sur la servante, il demanda d'une voix concentrée, de rage toute tremblante :

—Ah ! c'est ainsi que tu élèves mes enfants, toi ? Réponds, Métisse maudite !

Redoutable, il s'avançait vers la fragile créature qui reculait encore.

Esther se leva vivement et intervint :

—Vous voyez bien, papa, que c'est un accident; Héraldine ne l'a pas fait exprès !

La jeune fille avait prononcé ces paroles en anglais.

MacSon sourit, sa physionomie parut s'éclairer, et il se mit à rire bénévolement.

—C'est bon, Métisse, fit-il en ricanant, c'est un accident. N'en parlons plus.

Il se mit à siffler un air de chasse écossais et sortit.



V

Qu'on nous permette ici une légère digression qui, en même temps sera une note explicative pour l'intelligence sûre des faits et événements qui composent ce récit.

. . . .

Quelques mois avant que Louis Rïel établît son gouvernement provisoire du Manitoba, un fils de la vieille Ecosse — rugueux montagnard — arrivait au pays avec l'espoir d'y faire une fortune facile et rapide.

L'insurrection des Territoires du Nord-Ouest donnait, à ce moment, fort à penser aux autorités dirigeantes du Canada. La Puissante Compagnie de la Baie d'Hudson venait de céder au gouvernement impérial de la Grande-Bretagne ses immenses territoires du Nord-Amérique. La cession avait été consentie moyennant argent, concessions de terres, reconnaissance de certains droits et privilèges à la Compagnie. D'après les conventions stipulées et arrêtées, les colons établis depuis nombre d'années — pour la plupart métis français — dans cette partie des Territoires qui, un peu plus tard, allait devenir la province du Manitoba, se voyaient menacés de perdre les terres que, par un dur et long labeur, ils avaient défrichées et fertilisées. Par la transaction accomplie ces terres, en effet, devenaient domaine du gouvernement fédéral

du Canada, et elles étaient susceptibles de distribution parmi les colons étrangers qui en demanderaient un droit de propriété. Une foule d'Anglais de l'Ontario et d'Ecosse jetaient depuis longtemps un oeil d'envie sur ces beaux et fertiles champs. La haine des Orangistes écossais contre ces colons catholiques de descendance française avait déjà enfanté de sourdes hostilités. On voulait chasser ces vigoureux défricheurs et les faire reculer plus au nord vers les terrains largement boisés et incultes. Comme on avait chassé l'indigène de sa bourgade et de son wigwam, de même on désirait éloigner le Métis. Et l'on oubliait... oui, on oubliait que ces braves Métis, depuis leur prodigieuse croissance, avaient été constamment et inlassablement une barrière solide, immuable, contre certaines bandes d'Indiens envahisseurs. Furieux d'avoir été chassés par les blancs, très vindicatifs, ces Indiens, très souvent, sortaient de leurs bois du nord, prenaient la route des provinces de l'Est faisant retentir leurs chants de guerre et leurs cris de mort; ils allaient franchir des distances énormes, traverser le Haut-Canada et le Bas-Canada, semer partout les sanguinaires déprédations. Les populations anglaises et françaises de l'Est canadien tremblaient. Mais les Métis étaient là... tout en protégeant leur pays contre ces sauvages rancuniers, ils opposaient une digue formidable au flot terrible qu'ils rejetaient ensuite vers le nord. Et combien de fois ces mêmes hommes courageux firent oeuvre d'endiguement ?... Leurs services incalculables et si méritoires étaient du jour au lendemain ignorés, une main indigne faisait claquer le fouet sur leurs têtes, une imprécation leur était jetée, la force étrangère et barbare allait les rejeter parmi ces mêmes sauvages du nord qu'ils avaient si longtemps contenus contre les ingrats.

C'est à cet instant qu'on vit ces sublimes chefs métis, Riel, Lépine, Dumont, d'autres encore, se dresser pour protester contre l'empiètement et pour dé-

fendre leur patrimoine et leurs foyers : c'était leur juste droit !

Notre montagnard écossais était arrivé au moment où l'on faisait l'enrôlement de volontaires pour aller mettre des balles sous la peau des Métis. Sans métier, sans travail, sans argent pour acquérir une ferme, cet écossais, du nom de MacSon, s'enrôla dans l'armée du général Middleton. Au contact de camarades et de compatriotes envieux, fanatiques, plus sauvages que les Sauvages d'Amérique, ce MacSon se nourrit d'une haine féroce, et ce fut, avec une joie immonde qu'il tua, égorgea, se vautra dans le sang de victimes sans défense. Il acquit même une certaine renommée dans cette armée d'assassins : on l'avait surnommé, ce dont il se glorifiait, le Bourreau MacSon ou MacSon l'égorgeur ! La rébellion étouffée, MacSon réussit, à cause de ses services, à se faire céder une ferme dont le propriétaire métis fut chassé comme un chien.

Maître d'un bien si honorablement gagné, le Bourreau écossais fit venir sa femme d'Ecosse ainsi que son fils unique, Malcom, jeune homme de 18 à 20 ans, robuste, et de carrure redoutable déjà.

Deux ans après ses "glorieux exploits", c'est-à-dire en l'année 1887, l'Egorgeur, terrassé soudainement par une maladie inconnue et mystérieuse, rendit son âme au diable.

Son fils Malcom MacSon, hérita du bien du Bourreau Ecossais, comme il avait déjà hérité de sa haine contre le français et le catholique. Mais à l'égard du métis, que l'on considérait comme de race très inférieure, la haine était plutôt faite de mépris. Tuer un métis, c'était tuer un sauvage, c'était tuer un chien ! Dans l'esprit de ces étrangers venus d'Angleterre ou d'Ecosse, ces colons paisibles et travailleurs de la Rivière Rouge, ne faisaient pas partie de la race humaine. Il ne serait même pas téméraire d'ajouter que beaucoup d'Anglais de l'Ontario pensaient de

même à cet époque. Et chose curieuse à noter : nos Anglo-Saxons du Canada et d'Angleterre, qui se targuaient tant et tant de culture et de civilisation, usaient des mêmes procédés et tactiques que les Anglo-Saxons des Etats-Unis avaient employés auprès de leurs nègres et mulâtres ! des Métis ils voulaient faire une immense cohorte d'esclaves ! Malheureusement, parmi ces Métis il s'en est trouvé quelques-uns qu'on parvint à anglomaniser. A ceux-là on daigna faire petite attention sur le coup, mais ce fut pour mieux les mépriser plus tard. Rénégats, ils disparurent bientôt du souvenir d'une race trop franchement canadienne, trop française, trop catholique pour se laisser anglober : la race métisse devait conserver intacte sa foi religieuse, entier son groupement ethnique. N'avait-elle pas eu, d'ailleurs, le meilleur exemple en 1837-38 des Canadiens de la province de Québec ? La race métisse revendiqua donc ses droits et les défendit courageusement. Cet acte de noblesse excita encore la haine et la férocité. Le chef principal de la race métisse, Louis Riel, fut jeté à l'échafaud pour expier, martyr, l'affreux crime d'avoir soutenu et défendu des principes de liberté et de nationalisme.

* * *

La ferme de MacSon se trouvait située dans un arrondissement mi-anglais et mi-français. Ses premiers voisins étaient des fermiers de langue française et de foi catholique. Sans que cet entourage immédiat ne diminuat en rien ses sentiments antipathiques et haineux, il s'aperçut un jour qu'il parlait, par extraordinaire, la langue de ses voisins. Certes, cela s'était fait à son insu et par un voisinage fréquent dont il ne s'était pas défié. Oui, MacSon parlait la langue d'une race qu'il exécrait tant !

A cette époque de notre récit, Malcom MacSon approchait la cinquantaine. Avec ses six pieds de

hauteur, son encolure de boeuf, sa force herculéenne dont il aimait à se glorifier et à faire montre, l'Ecossais se révélait un colosse redoutable. Aussi craignait-on de lui marcher sur les pieds. On connaissait son caractère bouillant, sa colère prompte, ses coups formidables, et on le respectait. Sa tête à elle seule, suffisait pour inspirer la peur. Un crâne planté de cheveux roux, courts, rudes; le front bas, toujours plissé: des petits yeux bleus, sournois, méchants, à demi cachés sous des sourcils broussailleux; des joues couleur de brique, très gonflées; un nez long, gros, rouge, de fortes moustaches rousses aux pointes très longues et très tombantes sur une bouche aux lèvres épaisses. Face dure, toujours fermée, rarement réjouie par un sourire de bonhomie. Il ne souriait ou riait que dans la plus forte colère; cette colère alors devenait dangereuse. Opposément au Russe aux colères blanches, MacSon avait des colères rouges... des colères rieuses.

Après la mort de son père, vers l'âge de vingt-deux ans, il épousa une anglaise de l'Ontario de laquelle il eut une fille, Esther. Devenu veuf un an après la naissance d'Esther, il vécut ainsi jusqu'à la mort de sa vieille mère, c'est-à-dire neuf années après la venue au monde de sa fille. Alors il convola en secondes noces avec une irlandaise. Il brutalisa tellement cette dernière, qu'elle mourut en moins d'une année sans lui laisser d'enfant. Il se remaria une troisième fois quelques années plus tard. Et sa troisième femme fut une française dont il eut France et Joubert, surnoms auxquels il s'était fort opposé. Mais la française avait tenu à donner à sa fille le si doux et si suave nom de France, comme elle avait donné à son fils le nom glorieux de Joubert. Et lorsqu'elle mourut deux ans après la naissance de France des misères que lui avait fait subir l'hercule écossais, ce fut les regards tournés vers sa patrie aimée, et en priant Dieu de conserver français et catholiques les deux

petits qu'elle avait pressés avec passion sur son sein malade. Dieu avait entendu la prière de cette malheureuse.

MacSon, en ce monde, ne semblait avoir qu'une affection : sa fille Esther. Et encore cette affection était-elle incertaine. Egalement il eût affectionné France et Joubert, mais leurs noms seuls effaçaient, eût-on dit, dans le coeur de cet homme tout amour et toute tendresse paternelle. Quant à l'autre, Esther, c'était différent : elle était une écossaise vraie, pure, ne professant à l'exemple de son père, nulle religion, n'ayant nulle croyance en un dieu quelconque. C'est peut-être pour cette raison que MacSon avait toujours traité cette jeune fille en demoiselle. Pour lui éviter tout travail, il avait pris à son service une domestique. Mais les servantes étant rares à cette époque, et n'ayant pu trouver une fille de langue anglaise et de religion autre que le catholicisme, MacSon avait été forcé de prendre la première venue : Héraldine Lecours.

O bonne ironie !... la servante de l'orangiste écossais, la gouvernante de ses deux enfants était une métisse française et, ô plus sublime ironie ! une catholique ardente !

Mais aussi la pauvre fille allait-elle durement souffrir pour demeurer ce que Dieu l'avait faite !

VI

Aussitôt après la sortie du fermier, le petit Joubert quitte la table et va se pendre au cou de la Métisse. Il a deviné une rude peine sur les traits cuivrés de sa maman adoptive; il a cru voir trembler une larme furtive sous les cils noirs et longs qui se sont abaissés; et, capable de comprendre que cette femme qui l'aime n'a commis aucune faute — un simple accident — il veut, dirait-on, effacer cette peine que vient de faire méchamment à cette douce créature le fermier brutal... son père ! Il entoure de ses deux petits bras le cou d'Héraldine, et sur les lèvres sèches, blêmes, il presse avec ardeur, avec amour, ses deux petites lèvres rouges et humides.

—L'Ecossais fait toujours de la peine à Didine .. murmure l'enfant d'une voix chagrinée.

Héraldine le serre sur son sein gonflé, sourit, et lui chuchote à l'oreille :

—Ne dis pas ce mot, petit... Il faut dire : papa. Oui, c'est vrai, ton papa a fait de la peine à ta maman Didine.

—Mais il est méchant, papa... Pourquoi, veux-tu dire à Joubert, que des gens l'appellent l'Ecossais ?

—Tu n'as pas bien compris, Joubert : ces gens ont dit que ton papa est un écossais.

—Mais je suis canadien et français, moi... et Didine également... et France...

—Oui, oui, canadien et français. . . Mais ton papa, lui, c'est différent : il est écossais parce qu'il est né au pays d'Ecosse. Tu me comprends, Joubert ?

Elle l'embrasse sur les yeux, riante.

Le petit secoue les boucles d'or de sa tête comme pour exprimer que ce raisonnement pour lui n'est pas clair.

—Pourtant, insiste-t-il gentiment, ma mère était française ?

Héraldine presse le petit fortement sur elle, elle baise sa petite bouche rouge avec force et murmure :

—Demain, Joubert, je l'expliquerai. . A présent, Didine a sa besogne à faire. Oui, oui, demain . .

Elle dépose à terre le bambin qui, non satisfait de laisser au lendemain la solution d'un problème qui le tourmente, regarde Héraldine avec un air de doute et dit :

—Demain . . . certain, certain ?

—Oui, oui, mon petit Joubert.

Debout et tout près, France a écouté avec attention ce court et étrange colloque, levant sur Héraldine deux grands yeux interrogateurs. Elle aussi s'était déjà posé cette question :

"Pourquoi elle et Joubert étaient-ils français, quand leur père était écossais, c'est-à-dire une sorte d'anglais pour eux ? Et pourquoi aussi leur soeur, Esther, était-elle anglaise ? "

Il était arrivé aux deux enfants de se faire la question de l'un à l'autre, et l'insaisissable solution obsédait leur jeune esprit déjà devenu raisonneur. Du reste, à toute chose qu'ils ne pouvaient comprendre, ils aimaient à demander : "Pourquoi ? "

Il faut reconnaître qu'à l'âge où venaient d'atteindre France et Joubert, la curiosité est vivace, alerte, sur le qui-vive et impatiente.

Lorsqu'à un jeune esprit il se présente une idée qui ne semble pas commune aux idées générales qu'il

a déjà acquises; lorsque survient un événement qui semble ne pas sortir des faits naturels connus, la jeune intelligence veut de suite en savoir le pourquoi. Car toute chose nouvelle est pour elle une création soudaine et imprévue; cette chose est curieusement extraordinaire et il importe d'en connaître la provenance. Les enfants précoces vont plus loin : c'est la nature même de cette chose nouvelle pour eux qu'ils veulent connaître.

Voilà comment nous trouvons sur les lèvres de France et Joubert ce pourquoi. Il leur semblait surnaturel, un mensonge, que leur père fut anglais ainsi qu'Esther, et qu'eux fussent des petits canadiens-français... Pourquoi ?

Héraldine savait que c'était lourde et délicate tâche que d'instruire ces deux petits curieux. Et pour éviter des explications qui n'eussent pas été comprises à cet âge si tendre, elle avait dit : demain. Demain, oui, mais avec l'espoir que les deux enfants auraient oublié l'incident de ce jour.

La Métisse avait embrassé la petite France à son tour, puis elle avait dit aux deux enfants :

—Allez tous deux jouer dans le jardin... Allez, petits, pendant que votre maman Didine va s'occuper de sa besogne.

Ils étaient partis, France et Joubert, riant, gambandant, lançant au ciel clair leurs notes heureuses.

* * *

Esther, après le départ du fermier, était remontée à sa chambre. Elle ne désirait pas discuter la conduite de son père, et, par une délicatesse naturelle, elle ne voulait pas imposer sa présence à la Métisse, dont elle devinait la gêne et le trouble. Là-haut, on pouvait l'entendre fredonner l'air d'une chanson anglaise.

Demeurée seule, Héraldine se mit à essuyer le lait répandu, puis à s'occuper du ménage, sa besogne quotidienne.

Mais cette besogne ne se faisait pas avec l'entrain de certains jours où, par magie, l'humeur de MacSon s'alliait à la beauté et la gaieté de la nature. Après la récente brutalité de l'Ecossais, les traits d'Héraldine paraissaient conserver une profonde souffrance. Chacun de ses mouvements était empreint de lassitude. Ses regards fixes, mornes, se posaient avec indifférence sur les objets, contrairement à la vénération qu'on éprouve pour les choses qui forment le décor de notre existence. Le mobilier, surtout, d'un foyer vit avec nous d'une co-existence, pour dire, et avec les ans il devient partie inhérente à notre nature. Un meuble quelconque, une chaise, une simple image réveille en nous des souvenirs endormis, ou joyeux ou chagrins, que le fusain du passé dessine capricieusement. On les aime ces objets, de plaisir ou de souffrance, on s'y sent attachés par on ne sait quel lien invisible et insaisissable. C'est pourquoi coûte-il si souvent de nous en séparer du moindre objet, même sans valeur : c'est une partie de nous !

Il est vrai de placer l'objection qu'Héraldine Lecours n'avait encore demeuré chez MacSon que six mois. Mais l'attachement profond qui s'était mystérieurement tissé entre elle et les deux enfants du fermier, l'amour réciproque qui s'était développé entre ces trois êtres, oui, ces deux sentiments de force avaient fait éclore dans le coeur de la Métisse l'amour des choses qui entouraient la gaieté bruyante des deux petits et leurs charmantes espiègleries. Il lui semblait que toutes les choses qui l'environnaient depuis ces six mois seulement, jusqu'à l'air même de cette maison qu'elle respirait, étaient devenues nécessaires à son existence, à son bonheur. C'est ainsi qu'elle s'était mise à l'aimer, à le traiter comme sien . . . tout à l'encontre de la domesticité vulgaire qui ne respecte le

bien du maître que par la crainte d'un congé immédiat, et, conséquemment, la perte d'une place qu'elle estime pour la paie de chaque mois, ou pour la facilité du service.

Héraldine, servante du fermier MacSon, était entrée dans cette maison, comme si elle eût pénétré dans son propre foyer. D'un premier coup d'oeil elle avait aperçu sa tâche : deux petits, sans mère, dont il faudrait entreprendre l'éducation. Entre ces deux enfants et elle une sympathie était née sur le coup. Comme deux aimants qui s'attirent l'un vers l'autre, se rapprochent et s'unissent, Héraldine et les deux enfants de MacSon devenaient inséparables. Et la Métisse, aimant ces enfants, aima tout ce qui les touchait de près ou de loin, tout ce qui les environnait, et elle aima avec une tendresse passionnée. Elle répéta aux petits :

—Je vous servirai de mère !. . .

* * *

Mais en ce jour, mère douloureuse, ne pouvant extraire de sa pensée la scène pénible de l'instant d'avant, elle travaille distraite, découragée, et son teint sombre s'assombrit davantage.

"Non. . . il n'est pas possible de vivre plus longtemps avec un maître injuste, aussi brutal, aussi méchant !. . . Partir !. . ."

C'est vrai. . . elle peut partir. . . chercher ailleurs le travail dont elle a besoin pour vivre ! C'est facile : elle connaît justement deux ou trois fermiers d'excellente réputation qui demandent une domestique !. . . Mais partir. . . Oh ! cette idée seule la fait frémir, pauvre Métisse ! Pour elle, partir c'est quitter les deux chers petits, les abandonner sans défense, impuissants, à un père sans principes, à une soeur consanguine et indifférente. Ce sont deux petits français qui seront bientôt noyés dans les flots de la po-

pulation étrangère; ce sont deux petits catholiques dont on fera bien vite des renégats, des êtres sans foi, sans loi peut-être, et qui seront voués au hasard des caprices de l'existence !... Non ! Non !... Héraldine restera ! Elle restera quand même... Plus tard, lorsqu'elle sera bien sûre que ses deux petits pourront, sans danger, entreprendre la voie qui les conduira à leur carrière respective, quand les obstacles prévus et redoutés auront été nivelés, oui, alors, s'il le faut, elle pourra partir !

—Je ne les abandonnerai pas à présent, se répétait Héraldine, je ne veux pas, je ne peux pas !

Puis, sous un afflux de pensées incertaines, les traits de sa figure se crispaient avec une sorte d'énergie sauvage, et l'on eût pu voir sur son front bombé ce trait d'énergie souligner l'accent de la volonté.

Elle arrêta un moment sa besogne pour écouter les deux petites voix mutines qui se disputaient dehors.

—France, je vais le dire à Didine !...

—C'est moi, Joubert, qui le dirai à maman Didine !..

—Non... c'est moi; et elle va te gronder !

—J'ai pas peur... quand elle saura la vérité !..

Les petites voix aigres-douces s'échauffaient, ce qui arrivait souvent, du reste, — elles éclataient presque.

Héraldine s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte, se pencha, contempla les deux petits sous les arbres pleins de chants divers et remués par la brise, et elle sourit... Alors, sa figure cuivrée parut s'éclairer, resplendir... ses yeux noirs reflétèrent une joie inconnue, mystérieuse, surnaturelle...



VII

Cette journée pour la Métisse fut tranquille, sereine.

MacSon était parti pour Bremmer, le village voisin situé à une dizaine de milles de là; il n'avait pas reparu pour le repas du midi.

On était à cette époque où les cultivateurs, après les durs labeurs des semailles, prennent un peu de repos.

Quelques jours auparavant MacSon avait congédié l'employé dont il avait requis les services pour l'ensemencement de ses champs.

Plus tard, quand viendra la saison des récoltes, il verra à se procurer une nouvelle main-d'oeuvre, réalisant de la sorte une sérieuse économie sur les revenus de la ferme. Or, ces jours-là, Héraldine demeurait seule et tranquille avec les enfants et la fille de MacSon, Esther qui, la plupart du temps, demeurait en sa chambre s'occupant de tels travaux de broderie, à telles lectures.

A six heures de ce jour, c'est-à-dire au souper, le fermier n'était pas rentré.

Héraldine alla au pré chercher les vaches, tira le lait, donna à boire aux animaux, soigna les volailles, puis renvoya les bestiaux au pâturage. Bien que cette besogne ne fit pas partie de ses fonctions, elle ne manquait jamais d'y donner ses peines, parce que, souventes fois, MacSon ne rentrait que tard dans la nuit. Il faut ajouter, pour raison additionnelle, que

tout ce qui avait un rapport quelconque avec la ferme revêtait pour Héraldine un caractère sacré, parce que, aussi, tout se rattachait aux deux petits dont elle avait la charge : au fond, c'était leur bien qu'elle surveillait. Ces jours où la Métisse avait quelque travail à faire au dehors, Esther avait la complaisance de descendre de sa chambre et de s'occuper un peu des soins du ménage et de préparer le repas du soir.

Ce repas était toujours très calme. Esther parlait peu. Elle mangeait à la hâte, disait en son mauvais français quelques banalités à France et à Joubert, et remontait à sa chambre. Certains soirs, elle faisait quelques lectures sous les arbres du parterre. Ces lectures n'étaient le plus souvent que les récits incongrus de magazines américains apportés du village par MacSon.

Après le repas, France et Joubert, très fatigués par leurs courses de la journée faites ça et là sur l'étendue de la ferme, babillaient quelques instants, puis demandaient qu'Héraldine allât les coucher.

Ceci était à peu près la routine de tous les jours.

La servante et les enfants occupaient en haut une même chambre, qui se trouvait placée en face de celle d'Esther. Une troisième chambre demeurait pour les visiteurs. Quant à MacSon, il couchait en bas dans une petite chambre attenante à la salle.

Ce soir-là, contre leur coutume, France et Joubert ne demandèrent pas à Héraldine de les aller coucher. Ils s'amusaient à courir par la maison, pendant qu'Héraldine faisait son ménage du soir.

Le soleil resplendissait encore au-dessus de l'horizon, déversant sur les blés verts des flots de vapeur rouge. La tige tendre des grains frissonnait sous cette dernière caresse du jour, les oiseaux jetaient leurs dernières notes retentissantes, les bêtes humaient avec ravissement les premières fraîcheurs qu'apportait l'approche du crépuscule.

Heure délicieuse où la nature incline peu à peu

avec une sorte d'insouciante langueur vers le sommeil ! Heure suave du repos nécessaire à tout ce qui se meut, à tout ce qui croît ! C'est à cette heure où la terre se mire dans les ondes d'or et de pourpre, où le bleu clair des firmaments se teinte d'un bleu plus sombre, où furtivement brilla là-bas une étoile craintive de la lumière du jour. . . oui, c'est à cette heure exquise de paix, de sérénité, que la Métisse entraîna les deux petits dans la salle. Assise en un large fauteuil, elle prit les deux enfants sur ses genoux, les caressa longuement, les embrassa vingt fois sur leurs lèvres roses, sur leurs douces paupières, sur leurs joues rouges. Eux se laissaient faire, silencieux, souriants, heureux, sans souci du lendemain, sentant que leur petite existence demeurait sous sa puissante protection. La protection d'une mère c'est l'égide impénétrable, la muraille de tendresse et de dévouement contre laquelle se heurtent en vain les ouragans, la falaise où la vague mugissante vient s'aplatir et s'égrener en infimes goutelettes d'eau . . .

Héraldine rayonnait dans la première pénombre qui envahissait doucement la maison de ferme, rayonnement de bonheur sans mélange, suprême, bonheur que ces mots seuls, plusieurs fois murmurés à voix basse et caressante, traduisaient avec toute l'ampleur de leur force :

—Mes petits. . . mes chers petits !

Et les petits peu à peu fermaient leurs beaux yeux, laissant en toute confiance leurs petites têtes reposer sur l'épaule de cette étrangère qui avait su leur parler comme une vraie mère.

Mais il ne fallait pas les laisser dormir tout à fait, et la servante les secoua doucement en leur murmurant :

—Petits, on va aller faire dodo chacun dans son lit, n'est-ce pas ?

—Oui, dodo, dodo ! répéta Joubert en bâillant.

—Dodo, dodo ! fit la petite France à son tour en frottant ses yeux alourdis.

—Mais avant de faire dodo pour de bon, reprit Héraldine souriante, qu'est-ce qu'on fait, petits ?

—On prie le petit Jésus ! répondit Joubert.

—On se met à genoux ! dit France.

Et d'un commun accord les deux enfants glissèrent des genoux d'Héraldine et s'agenouillèrent pieusement, avec leurs petites mains jointes qui venaient de faire le Signe de la Croix.

"Jésus, Marie, Joseph. . ." prononça Joubert, les yeux fixés sur les regards ardents d'Héraldine.

Il s'était tu en entendant qu'on frappait à la porte.

Cela devait être un visiteur inattendu: Héraldine se leva pour aller recevoir.

Mais déjà Joubert criait gaiement :

—Didine, c'est François, je gage !

—Oui, c'est François ! cria France battant des mains.

Et, très curieux, les deux petits suivirent Héraldine à la cuisine.

Un homme était à la porte, mis à la façon des cultivateurs qui, le soir, pour aller faire un tour chez le voisin, enlèvent leurs habits de travail et passent à la hâte un vêtement plus propre.

Cet homme était, en effet, le premier voisin de MacSon.

François Lorrain, français d'origine, cultivait à deux milles au nord de l'Ecossais, une ferme de 160 âcres. Célibataire, et vivant seul avec sa mère, il songeait depuis quelque temps à se marier afin que, advenant la mort de sa vieille mère il ne restât pas seul à son foyer. Mais les filles à marier étaient rares dans le voisinage. Parmi celles qui lui paraissaient éligibles, aucune se semblait convenir à François Lorrain. Peut-être craignait-il, à cause de son âge, que ces filles, jeunes encore, n'écartassent ses avances ?. . .

Car François dépassait un peu la quarantaine. Oh ! il ne s'en vantait pas; mais il était facile, à moins d'être aveugle, de voir que l'homme n'était pas de la première jeunesse.

Depuis deux ans il s'était lié à MacSon, comme il arrive de se lier entre voisins. Y avait-il amitié entre les deux hommes ? Il serait téméraire de l'affirmer. La trop grande diversité d'opinions et de croyances entre eux pouvait empêcher les germes d'une amitié solide. Car MacSon avouait, avec sa grosse franchise d'écossais mal dégrossi, qu'il exécrait les gens de religion. Il ne parlait pas de sa haine contre les Français : cela était connu d'avance et à bien des lieues à la ronde. Donc, entre MacSon et le français très catholique il ne pouvait exister que de simples relations de voisinage, relations qu'on pouvait de part et d'autres abolir sans amertume et regret. Il est étonnant que ces relations eussent duré deux années. Les critiques malveillantes de MacSon contre la race et la religion ne pouvaient que souffler sur les susceptibilités du français et du catholique. Et MacSon adorait le langage sarcastique, et le sarcasme est la première étincelle qui met le feu aux disputes et controverses, et réveille des cendres mal éteintes.

François Lorrain, homme très intelligent sans être cultivé, savait fort bien l'ignorance épaisse de son voisin, il connaissait d'ores et déjà son fanatisme, et l'injure du fermier écossais n'avait pu faire naître chez Lorrain autre chose qu'un sourire de dédain. Mais est-il possible de souffrir l'outrage constamment ? Un homme, ayant conscience de sa force et de ses justes droits, peut-il laisser quelque renégat railler impunément ses sentiments intimes les plus sacrés ? Peut-il laisser mépriser sa race quand cette race est la première du monde ? Peut-il laisser outrager sa religion, quand cette religion est celle de Jésus-Christ ?. . . Et pourtant François Lorrain avait accepté toutes les attaques de MacSon sans jamais se

départir de sa froideur et de son calme. . . il n'avait opposé qu'un maigre sourire de dédain ! Oh ! c'est qu'il y avait une cause, une raison, et cette raison se nommait : Esther MacSon ! . . .

Evidemment cela nous paraît paradoxal. Mais l'humanité entière n'est-elle pas, après tout, un vivant paradoxe ? Toujours est-il que François Lorrain, sans toutefois se déclarer ouvertement, faisait une cour assidue à la fille de l'Ecossais. Il avait pour elle toutes les attentions, toutes les politesses du français bien élevé. Les dimanches, à la tombée de la nuit, François arrivait chez MacSon. Très souvent aussi il venait une fois dans la semaine. Il ne semblait s'intéresser qu'à la présence de la jeune fille. Si d'aventure Esther ne descendait pas de sa chambre, la veillée du français était courte : il causait dix minutes avec MacSon et retournait chez lui. Aussi, à ces visites, la physionomie de François conservait-elle un air très ennuyé. Mais si, au contraire, Esther venait se mêler à la conversation ou simplement faire acte de présence, François Lorrain, de ce moment, oubliait l'heure . l'heure même du départ. Toute sa figure exprimait l'immense agrément qu'il avait eu de passer toute une soirée tout près d'Esther.

Chose curieuse : jamais François Lorrain n'avait paru accorder le moindre intérêt à la servante de MacSon. Pour Lorrain, de fait, Héraldine n'était qu'une vulgaire domestique à laquelle on peut, en certaines circonstances, marquer quelque bienveillance, mais pas au delà. Aussi, ne lui avait-il jamais adressé qu'un strict bonjour, sans même trop la regarder. Au fond, cette fille métisse ne comptait pas pour François Lorrain. Mais Esther. . .

Il y a là encore l'un de ces curieux mystères du coeur humain. Qui pourra jamais nous les expliquer ! . .

Mais comment François Lorrain avait-il pu s'attacher ou du moins avoir tant d'inclination pour Es-

ther MacSon ? C'était une fille simple qui n'avait aucun des charmes de son sexe; elle était insignifiante, sotte presque. Ignorante, elle ne pouvait soutenir aucune conversation, et François Lorrain était obligé d'en faire tous les frais. Seulement, c'est avec un grand et continuel intérêt qu'elle écoutait le français qui avait toujours quelques anecdotes plaisantes à raconter. Sans parler le français correctement et facilement, elle avait cet avantage de le bien comprendre. Aussi se servait-elle rarement de la langue française. Si elle posait une question à François, invariablement la question était faite en langue anglaise. Mais invariablement aussi François Lorrain répondait en français, s'excusant de mal parler la langue anglaise.

Cela pouvait toujours aller dans cette question de voisinage. Mais qu'arriverait-il ? survenant une alliance entre ces deux êtres si différents en tout... qu'arriverait-il plus tard dans la création d'un foyer, d'une famille ? François Lorrain s'était-il posé cette incertaine question ? Peut-être... et peut-être s'était-il dit que tout pouvait s'arranger par certaines concessions routinières ! Mais le point religieux ?...

Esther MacSon avait été élevée sans la pratique de religion aucune; elle avait grandi sous l'influence haineuse de son père .. haine féroce contre le catholicisme ! Cette haine, sans qu'elle le fit voir, peut-être l'avait-elle également ? Et alors se pouvait-il qu'elle devînt l'épouse d'un français très catholique qui, jamais ne concéderait rien de ses principes et de ses croyances ? Ou mieux, un foyer pouvait-il être fondé entre ces deux créatures et vivre avec toutes les garanties de bonne entente et de bonheur ? François Lorrain, homme intelligent, n'avait pu assurément éviter ces questions brûlantes; avait-il trouvé un moyen d'aplanissement ? C'est fort probable, puisqu'il recherchait tant la société de cette jeune fille; à moins qu'il n'eût que de vagues espoirs de niveler les

obstacles. Or, ces espoirs et ces projets avaient dû être un peu confiés à des oreilles amies : car la rumeur du village voisin en disait très long déjà. Cette rumeur allait jusqu'à marier François Lorrain et Esther MacSon dès après la moisson prochaine.

Ce soir-là encore, ce soir de semaine, le voisin de MacSon venait faire sa cour habituelle.



VIII

—Monsieur MacSon n'est pas là ? interrogea Lorrain fort poliment.

—Il est absent depuis le matin, répondit Héraldine.

Déjà la voix de Joubert criait joyeusement :

—Entre, François, entre... Joubert est là, lui, et France aussi !

—Tiens, tiens, mon petit Joubert et ma petite France ! s'écria en riant François Lorrain.

Il était entré, avait pris les petits dans ses bras et s'amusait fort de leurs gamineries.

Tout à coup, France, avec un regard mutin vers l'étage supérieur, appela :

—Esther ! Esther ! viens voir... François est arrivé !

—Tais-toi, France, tais-toi ! commanda Héraldine sur un ton demi sévère.

La petite cacha sa tête mignonne sur l'épaule du Français qui s'était mis à rire bruyamment.

Tout de même, Esther avait entendu, et bientôt elle apparaissait, saluant d'un air gauche et avec un petit sourire forcé François Lorrain dont les prunelles grises pétillèrent de plaisir.

Héraldine, se sachant de trop, disait aux petits :

—Venez continuer vos prières, mes enfants, pour aller ensuite faire votre dodo.

—Dodo ! dodo ! crièrent les enfants en s'élançant des bras du Français vers la Métisse.

Celle-ci emmenait les deux petits dans la salle, laissant François et Esther en tête à tête dans la cuisine.

Et le petit Joubert reprenait, agenouillé avec France aux pieds d'Héraldine :

"Jésus, Marie, Joseph, bénissez papa, maman Didine. . ."

La Métisse l'interrompit :

—Tu oublies de dire "maman défunte" avant maman Didine. . .

"Maman défunte. . ." poursuivait Joubert, ses petits doigts entrecroisés, ses grands yeux gris bleu sur les yeux noirs, fixes, d'Héraldine. Et il continuait ainsi faisant force effort de mémoire :

"Maman Didine, France, Joubert. . .

—Esther, qu'il faut dire avant Joubert, lui fit observer la servante très attentive.

—Esther, reprenait courageusement le petit, France, Joubert, le Canada et la France. . .

Ici il s'arrêta, sa mémoire ne pouvant lui mettre sur les lèvres la suite de la prière commencée. Et cette suite, ses yeux interrogateurs la demandaient avidement.

—"Prenez. . .", murmura Héraldine.

"Prenez mon coeur, mon âme, ô mon Dieu !"

Joubert s'interrompit pour écouter le roulement d'une voiture qui entrait dans la cour.

—C'est l'Ecossais ! dit-il avec une petite moue presque comique.

—Chut ! fit sévèrement Héraldine en mettant un doigt sur ses lèvres. Que t'ai-je dit, ce matin ?. . . C'est ton papa, t'en souviens-tu ?

—Papa. . . répéta Joubert forcément et en baissant la tête, confus.

Regardant tour à tour Joubert et la Métisse, France souriait doucement, et paraissait fort amusée même sous le regard très sévère d'Héraldine.

Celle-ci, lorsque tout bruit eut cessé dehors, commanda :

—Continue ta prière, Joubert. Et elle prononça : "Je vous les confie..."

"Je vous les confie jusqu'au jour de la mort..." reprit Joubert pour s'interrompre aussitôt.

Car une voix venait de jeter dans la cuisine un "Bonsoir" bref. Un pas saccadé résonna sur le plancher de bois d'érable. Dans la porte de la salle la stature colossale de MacSon apparut. Le regard mauvais du fermier croisa le regard surpris de la servante.

Il fit deux pas, s'arrêta brusquement. Aux enfants, qui le considéraient avec une sorte de crainte étonnée, il commanda de sa voix dure :

—Levez-vous, vous autres !

Sans détacher leurs yeux de leur père, les deux petits obéirent, tremblants, reculant vers un angle de la pièce.

Car MacSon avait avancé de quatre pas encore, quatre pas qui l'avaient placé devant Héraldine. La menace qui blémissait la figure rouge de l'Ecossais fit trembler la muette Métisse. Elle se leva, droite, passive, reculant elle aussi devant le colosse affreux.

La voix de MacSon trembla de rage insensée :

—Métisse, tu ne te souviens pas de ce que je t'ai dit la semaine dernière ? Je tai défendu d'enseigner le papisme à mes enfants... t'en souviens-tu ?

—Ce sont des petits catholiques... voulut répliquer Héraldine.

—Silence ! déclara la voix de MacSon.

Héraldine se redressa, et très calme dit :

—Vous ne pouvez pas faire taire la voix de Dieu !

MacSon fit entendre un rire énorme. D'un bond de fauve blessé il franchit la distance qui le séparait de la faible fille.

—Dieu... rugit-il en levant son poing vers le ciel, cela n'existe pas, chienne !

Devant ce blasphème Héraldine ne put empêcher ces paroles de franchir ses lèvres :

—Prenez garde, répliqua-t-elle gravement, que sa main puissante. . .

Avec son ricanement sarcastique MacSon l'interrompit :

—Ah ! tu vas me menacer maintenant ? il ne manquait plus que ça !

A cette minute, l'Ecossais, avec son rictus de haine, sa face rouge contractée par la fureur, sa grosse main calleuse levée dans un geste menaçant, sa voix sifflante, ses yeux désorbités dévorant la frêle créature qui chancelait devant lui, MacSon donc, comme une bête féroce qui s'apprête à rougir ses crocs dans le sang d'une proie facile, était terrible.

Héraldine se taisait, sa main droite à demi levée comme pour se protéger contre une attaque possible de la brute, le torse légèrement renversé en arrière, tremblante, c'est vrai, mais brave aussi, prête au sacrifice suprême pour la défense de sa foi.

Joubert et France, essayant de se dissimuler tous deux dans un coin sombre de la pièce, regardaient, sans trop comprendre cette scène, muets de stupeur.

Dans le cadre de la porte la stature moins imposante d'un autre homme venait de se montrer : François Lorrain, avec Esther derrière lui, regardait aussi, très pâle.

Tout à coup, sans que personne put prévenir un geste aussi brusque, MacSon frappa de son poing monstrueux la figure d'Héraldine.

Une sourde exclamation de douleur, la chute d'un corps, un cri de colère, un juron, des pleurs d'enfants. . . tout cela se mêla une seconde, puis deux voix pleines de fureur s'interpelèrent :

—MacSon !

François Lorrain, le poing levé sous le nez de l'Ecossais, avait prononcé ce nom d'un accent terrible.

—Français, tu n'as pas d'affaire ici !

—Si, j'en ai, et tu vas le voir !

Le rire sourd de MacSon résonna pour se terminer en un ricanement diabolique.

—Ah ! ah ! tu veux faire du toupet ?... Prends garde !

—Je ne te crains pas, MacSon. Tant que tu n'as raillé que ma personne et que mes opinions intimes, je me suis moqué de toi. Mais là, tu brutalises une femme. . et cette femme est française, et cette femme est catholique ? Eh bien ? comme français et catholique je m'oppose à ta brutalité. Tu comprends ?... Tiens ! attrape ça pour commencer...

Le ricanement de MacSon s'éteignit dans un hurlement effroyable... Chose extraordinaire : le colosse venait de rouler lourdement aux pieds mêmes d'Héraldine qui s'était relevée.

Cela avait été un choc électrique : le poing et le pied de François Lorrain avaient accompli une besogne parfaite.

MacSon, l'hercule inattaquable, le colosse inébranlable, la brute puissante, hurlait sa rage et sa douleur sur le plancher.



IX

Les quelques jours qui suivirent cette scène furent relativement calmes. MacSon demeurait boudeur. Il se tenait peu à la maison : le matin, une fois sa besogne faite, il s'en allait visiter des amis, des voisins. On le voyait souvent au village, buvant un verre, discutant la politique avec des amis de rencontre. MacSon n'était pas ivrogne; mais depuis quelques jours il se mettait à boire.

Héraldine et Esther avaient remarqué qu'un vice nouveau rongeait peu à peu le fermier, mais elles n'avaient rien dit.

Esther comme si elle eût compati aux chagrins de la Métisse, chagrins qu'elle devinait profonds, quittait sa chambre plus souvent et mettait la main à la besogne de l'intérieur. L'une et l'autre évitaient de parler du passé; on eût dit qu'elles se sentaient d'accord pour oublier. Elles ne parlaient pas non plus de François Lorrain, qui n'avait pas reparu à la ferme. Elles ressentaient peut-être une crainte respective à l'égard de leur voisin : car certains bruits circulaient, bruits ou rumeurs qui suscitaient des appréhensions. Au village, MacSon, avait causé de cette affaire, il en voulait mortellement à Lorrain de s'être immiscé dans ses affaires personnelles, plus encore, peut-être, à cause de sa honte d'avoir été battu par "ce petit français", comme il l'appelait par dérision. Il s'était promis en même temps, d'avoir un

jour ou l'autre sa revanche . . . il avait juré de se venger de bonne façon. Ces propos de MacSon étaient venus aux oreilles d'Héraldine et d'Esther. Et toutes deux connaissant le caractère vindicatif du fermier, elles ne pouvaient s'empêcher de frémir à la pensée que pouvait survenir à tout instant un malheur irréparable.

Quant à Joubert et France, cet événement n'avait été pour eux qu'un incident ordinaire produit de la brutalité de leur père, brutalité à laquelle ils finissaient pas s'accoutumer. Tous deux avaient repris gaiement leurs courses vagabondes par la ferme. Héraldine, toujours inébranlable, poursuivait sa tâche, donnant à ses deux petits l'éducation française et religieuse.

* * *

Un samedi après-midi, Héraldine vit s'arrêter à la ferme un prêtre. Elle le connaissait : c'était le curé d'une petite paroisse éloignée, qui, deux fois par mois, visitait les fidèles séparés de son église par une trop longue distance. Au village on avait élevé une petite chapelle qu'on appelait "La Mission Saint-Jacques". C'est dans cette chapelle que le bon missionnaire venait, le troisième dimanche de chaque mois, dire la messe et remplir les devoirs de son ministère.

Hormis quelques irlandais et deux ou trois français, le village de Bremner était anglais. Il y avait donc peu de catholiques. Mais ces dimanches-là, les cultivateurs catholiques des environs — une cinquantaine tout au plus — venaient entendre la messe.

Donc, ce samedi, le missionnaire se rendait au village pour, le lendemain, y célébrer la messe. Chemin faisant il s'arrêta à la ferme de MacSon.

Ce prêtre s'intéressait beaucoup à France et Joubert. Il avait connu leur mère, française de coeur et



catholique profonde, il avait assisté à ses derniers moments, il l'avait administrée des derniers sacrements, et avait entendu les dernières paroles de la mourante :

"Que Dieu conserve français et catholiques mes deux petits ! "

Prière sublime qui n'avait pu que réjouir le coeur du Père Céleste !

Et le prêtre avait, au nom de ce Père puissant, bon, juste, promis à la mère agonisante que ses deux petits resteraient ce qu'ils étaient nés.

Or, Dieu avait envoyé au secours de ces deux orphelins, Héraldine.

Le prêtre prit les deux enfants sur ses genoux, leur parla doucement de leur mère défunte, du bon Dieu, et leur recommanda de toujours faire matin et soir leurs prières, d'être sages, obéissants, de bien aimer la bonne Héraldine.

—Oh ! nous l'aimons bien notre maman Didine ! s'écria France. N'est-ce pas, Joubert ?

Joubert affirmait de la tête, secouant ses boucles blondes avec énergie.

Héraldine rassura le bon prêtre en lui disant qu'elle ne négligeait pas l'éducation religieuse des deux petits.

—C'est bien, ma fille, poursuis ton oeuvre courageusement et sans défaillance. Ton sacrifice, tes peines, te seront cent fois méritoires et jamais, je te le dis au nom du Seigneur, tu ne te repentiras d'un si beau dévouement. Et ta récompense, même si elle te semble venir tard, sur le déclin de la vie peut-être, même là, cette récompense je te le promets, sera faite de toutes les joies les plus pures.

A l'instant où le missionnaire s'apprêtait à continuer son chemin vers le village, MacSon arriva. Il paraissait avoir bu un peu plus que de coutume.

MacSon entra, le chapeau sur la tête, arrogant, souriant d'un mépris profond pendant qu'il toisait le missionnaire. Il demanda d'une voix dédaigneuse, puant l'alcool :

—Ah ! c'est toi encore ! De quel droit pénètres-tu dans ma maison ? Viens-tu corrompre mes serviteurs et mes enfants ?

Le prêtre connaissait cette brute écossaise; il sourit et répondit :

—Monsieur MacSon, le droit dont j'use n'est pas mon droit, c'est celui de notre maître à tous : Dieu !

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton doux et grave.

Sur le moment le fermier parut impressionné. Mais ce fut impression peu durable. Il se mit à ricaner.

—Ainsi, répliqua-t-il sarcastique, je ne suis pas le maître chez moi; mais c'est toi avec ton droit ou celui de ton Dieu ?

—Monsieur MacSon, je vous prie de ne pas vous méprendre sur le sens de mes paroles. Je conviens que vous êtes le maître chez vous, mais seulement au titre de maître temporel. Le pouvoir spirituel, même sous votre toit, revient à Dieu ou à son représentant. Mais si le mot "droit" vous paraît trop présomptueux, mettons-le de côté.

—Et alors ? ricana MacSon, méprisant.

—Alors, monsieur, il me reste un devoir à accomplir comme ministre de Dieu, et mon devoir est ici. . . et cela vaut autant qu'un droit !

MacSon, pris au dépourvu par cet argument irrésistible, se mit à rire bruyamment.

—Oh ! je la connais celle-là, s'écria-t-il, c'est votre histoire à vous autres. Eh bien ! je vais vous poser une simple question devant laquelle vous serez bien obligé de retirer tous vos arguments.

—J'attends la question.

—Vous savez l'histoire d'Henri VIII ?

D'un mouvement grave de sa tête blanche le missionnaire répondit affirmativement.

—Vous savez donc, poursuivit MacSon, de plus en plus sarcastique, que le roi Henri VIII d'Angleterre, après avoir joui de son pouvoir temporel, s'est réservé, un jour, le pouvoir spirituel. Il était chez lui, dans son palais, dans son royaume. Eh bien ! chez moi, dans cette maison je suis, en diminutive, ce que ce roi a été chez lui . . Ici, monsieur l'abbé, ajouta-t-il avec une politesse méprisante, je détiens les deux pouvoirs, temporel et spirituel. Je vous prie donc de sortir très vite, et surtout de ne pas vous arrêter sur ma propriété, qui est mon royaume; sinon, vous aurez du chagrin !

Répliquer, argumenter avec l'Ecossais, c'était peine perdue, et le prêtre le savait. Il s'inclina simplement pour prendre congé. Seulement, comme il ne semblait pas sortir assez vite au gré de MacSon, lui le poussa rudement dehors.

Le missionnaire jeta à l'impie un regard de pitié et de miséricorde, sourit à Héraldine qui se mordait les lèvres pour ne pas protester contre la conduite outrageante de son patron, de la main envoya une caresse aux enfants silencieux et sombres, et s'en alla vers le village.

Alors MacSon rentra, s'assit près de la table, frappa du poing et dit :

—Métisse, ma patience est à bout ! je ne veux pas voir de prêtraille dans ma maison, et je ne veux plus y entendre parler de Dieu et de papisme.. Mes enfants seront seulement ce que je veux en faire, pas autre chose. Tu es prévenue, Métisse, . . gare à toi !

Il se leva et sortit violemment.

—Pauvres petits ! murmura Héraldine qui sentait que tôt ou tard il lui faudrait partir, abandonner de force ceux qu'elle finissait par aimer plus qu'elle-même.



X

Héraldine allait-elle tenir compte des avertissements et des menaces de MacSon ?

De fait, pour ne pas se voir chasser et séparer des deux petits enfants que la Providence avait confiés à sa garde, il lui était nécessaire d'obéir à son maître. Mais ce maître, par bonheur, n'était pas toujours à la maison, et elle pouvait poursuivre son oeuvre en mettant à profit les heures qu'elle passait seule avec les enfants. Seule, pas tout à fait : il y avait Esther qui pouvait saisir tout ce qui se disait ou se faisait dans la maisonnette. Son père lui avait enjoint de surveiller Héraldine et de lui rapporter fidèlement ses faits et mots avec les enfants. Esther allait-elle se faire l'espionne d'Héraldine ? Celle-ci pouvait le penser par le fait qu'entre elles n'existait aucun rapport d'amitié. Esther ne parlait à la Métisse que par nécessité. Elle n'affectait ni dédain ni mépris envers la servante, mais elle lui montrait une grande indifférence.

Héraldine, en de telles circonstances et en dépit de son caractère franc et sincère, devait se faire rusée et sournoise. A l'avenir, pour l'éducation des deux petits elle choisirait les moments opportuns, trouverait des biais et des détours, n'agirait, bref, qu'avec la plus grande prudence.

Cependant, depuis ce soir où le fermier écossais avait trouvé son maître et depuis que les fréquentes

absences de MacSon obligeaient Héraldine à s'occuper des bestiaux. Esther, comme nous l'avons dit, avait un peu quitté sa chambre pour aider la Métisse.

Nous avons dit que cette fille était insignifiante. sotte peut-être. Cela pouvait provenir de l'oisiveté dans laquelle elle vivait, et de l'indifférence qu'elle semblait avoir pour tout ce qui l'environnait; mais cela pouvait aussi résulter d'une solitude trop sédentaire, du manque de rapports avec le monde extérieur. Cette fille molle, nonchalante, toujours débraillée, ne riant pas, parlant peu, bâillant à tout instant, ne paraissait animée d'aucune passion; et à considérer ses traits figés, son oeil terne, ses épaules inclinées et fermées, à la voir aller traînant le talon, bras ballants, insouciante, insoucieuse, blême, anémique, on pouvait penser que ce jeune corps avait exhalé tout souffle de jeunesse. Il semblait que l'existence lui avait été imposée comme un fardeau trop lourd auquel elle finissait par se résigner avec amertume, elle en poursuivait fatalement le cours sinueux, jusqu'au jour où cette fatalité viendrait soulever pour elle le couvercle de la tombe.

Figure insipide et fermée comme celle de son père. Hélas ! on ne lui avait pas appris à rire. Elle n'avait toujours vécu qu'avec un père rude et grossier. Rire . c'est à peine si aux enfants elle accordait de temps à autre un léger plissement des lèvres. Et pourtant Esther, avec sa physionomie amère et mélancolique, eût pu être assez jolie en y mettant un peu de coquetterie. Coquette ? . . Certes, non, elle ne l'était pas, et peut-être ne savait-elle pas l'être, n'ayant pas le sens de la nature féminine ? La robe, bien que propre, était négligée, mal mise. Ses cheveux roux tombaient sans soin, sans grâce, par mèches volantes, sur sa nuque, sur ses épaules. Assez grande, elle eût pu donner à sa taille, pas mal faite du tout, un peu de souplesse et d'élasticité, et sa démarche y eût gagné. Ses yeux bleu de ciel auraient pu encore illuminer cette figure qui, sans être sombre

effectivement, demeurait sans éclat. Mais les pauvres yeux suivaient le reste de sa personne vers la ruine : ils n'avaient que des regards secs, mornes, sans effluves, sans rayons. Bref, c'était une figure morte.

Mais, tout à coup, comme par magie, Esther était descendue un matin de sa chambre avec un sourire sur sa bouche ! Ses cheveux roux — bien qu'elle ne possédât pas cet art précieux de la coiffure — étaient presque bien arrangés. Oh ! rien d'artistique, va sans dire; néanmoins on découvrait une petite toque, pas trop mal tournée, qui glissait comme un lingot sur sa nuque blanche, et l'on apercevait certaines frisettes s'éparpillant volontiers sur le front et les oreilles. Des lueurs inconnues, mystérieuses, jaillissaient de ses yeux bleu ciel. Sur ses joues on ne distinguait presque pas les grains de rousseur : c'est à croire que la fille du fermier écossais connaissait l'existence, la nature et la valeur des poudres de riz ! Sa robe de matin, blanche avec des garnitures de rose, était mise avec soin. Ses bas étaient bien tirés, ses souliers brillaient sous une couche de vernis. Héraldine ne put s'empêcher de la considérer un moment avec une sorte d'étonnement qui vint accentuer le sourire d'Esther.

Ce matin-là, la jeune fille prononça un bonjour aimable et joyeux, et, plus vive qu'à l'ordinaire, elle se mit à préparer le déjeuner, pendant qu'Héraldine allait aux étables traire ses vaches.

Comment, chez Esther, avait pu s'opérer un si subit changement ? Un fait bien simple avait produit le miracle.

Nous savons que François Lorrain n'était pas revenu à la ferme, et nous avons pu deviner ses sentiments pour Esther, sans tenir compte des "on a dit" qui pendant un certain temps, avaient été chuchotés ça et là. Or, la veille de ce jour, François Lorrain, revenant du village, avait aperçu Héraldine dans la cour de la ferme et s'était arrêté. Laissant sa voiture

sur la route, il s'approcha de la barrière qui fermait la clôture de la ferme. Héraldine, souriante, était venue à sa rencontre.

—Voulez-vous me permettre de prendre de vos nouvelles, mademoiselle ? dit François très galamment.

Il n'avait pas franchi la barrière; il demeurait là interrogeant du regard les alentours, comme s'il eût cherché quelqu'un ou quelque chose.

France et Joubert avaient de suite aperçu le Français et étaient accourus à lui.

François causait de choses et d'autres avec la Métisse, s'interrompait pour taquiner les deux petits, riait à leurs folichonneries, et, assez souvent son oeil gris cherchait la fenêtre d'Esther. L'oeil trouvait bien la fenêtre, mais un rideau de mousseline plaçait une borne sur l'au delà. Or, derrière ce rideau, une figure se penchait, regardait, écoutait . . . et la figure d'Esther rougit de plaisir, toute sa personne frémit, son sein palpita, quand elle entendit François Lorrain poser cette question à Héraldine :

—Et mademoiselle Esther va bien ?

Les deux mains de la jeune fille s'étaient crispées avec violence sur le rebord de la fenêtre, et ses yeux ardents avaient suivi au loin sur la route François Lorrain, qui poursuivait son chemin . . .

Le lendemain de ce jour, Héraldine ne pouvait plus reconnaître Esther MacSon . . . c'était une Esther toute nouvelle, tout autre !

Que se passait-il au juste dans le coeur de cette fille qui semblait insensible et de pierre ? Aimait-elle François Lorrain ? Pouvait-elle l'aimer, avec les abîmes qui se creusaient entre eux ? Pouvait-elle le désirer, avec la haine qui devait sûrement exister, implacable, entre cet homme et son père ? La petite conversation, qui eut lieu dans le cours de la matinée entre elle et la Métisse, pourra nous donner assurément le mot de l'enigme.

La besogne du matin était achevée. Avec les derniers jours de juin la chaleur devenait excessive, malgré une forte brise de l'Ouest qui pénétrait dans la maison par les fenêtres grandes ouvertes. Dehors, France et Joubert s'amusaient, avec une petite charrette qu'ils chargeaient de cailloux, déchargeaient et rechargeaient patiemment, trouvant toujours le même plaisir à ce jeu vingt fois répété.

Un peu lasse, Héraldine venait de s'asseoir près d'une fenêtre de la salle par laquelle elle pouvait surveiller les enfants. Esther, à ce moment, jouait sur un vieil harmonium des airs écossais appris de son père.

Au bout de quelques instants la jeune fille interrompit sa musique, et, essayant son français dur et haché, demanda :

—Pourquoi, Héraldine, ton ami François Lorrain ne vient-il plus à la ferme ?

Cette question inattendue et plus encore le mot "ami" prononcé à dessein par Esther, firent passer un trassaillement de surprise sur les traits immobiles de la Métisse.

Ses grands yeux noirs et fixes se posèrent curieusement sur le visage de la jeune fille, puis ses lèvres ébauchèrent un fin sourire. Une pensée furtive lui faisait deviner un petit secret enfoui au coeur d'Esther qui, malgré les efforts de sa volonté, rougissait très fort.

Mais Héraldine sut ne faire voir de rien par les paroles suivantes :

—Ma pauvre Esther, après ce qui s'est passé entre ton père et François Lorrain, il est assez facile de s'imaginer ce qui tient notre voisin à l'écart.

—J'ai bien pensé à cela, Héraldine. Cependant, il me semble que, pour si peu, mon père et François ne devraient pas se garder rancune.

—Je suis bien de cet avis. Mais, vois-tu, pour faire cesser cette mésentente entre ces deux voisins et

les rapprocher à nouveau, il faut que l'un ou l'autre fasse les premiers pas. Je connais assez ton père, ma chère enfant, pour savoir qu'il n'entreprendra pas la moindre démarche, même indirecte, pour établir une réconciliation. Quant à François Lorrain, je ne le connais pas, et je ne saurais penser qu'il fût disposé à reprendre ses anciennes relations de voisin.

Il se fit un silence durant lequel Esther abandonna le petit orgue pour aller s'asseoir sur un divan placé en face d'Héraldine.

Celle-ci, du coin de l'oeil, surveillait la physionomie de la jeune fille, et bientôt elle crût lire à livre ouvert les sentiments intimes d'Esther. Une forte pitié s'empara d'elle, ses yeux noirs exprimèrent pour la fille du fermier une sorte de tendresse très fraternelle, une sympathie ardente qu'elle n'avait pas encore ressentie pour cette enfant, qui ne l'avait jamais regardée qu'avec une froide indifférence.. Elle eut pitié d'Esther qui, tout à fait désemparée dans l'ouragan de ses pensées, craintive dans ce labyrinthe mystérieux de l'amour ou peut-être lui échapperait le fil d'Ariane, demandait un appui, un guide, une main secourable. Héraldine, coeur charitable, soeur de dévouement, âme de toute noblesse, s'oubliant sans cesse elle-même pour autrui, rompit le silence et demanda :

—Esther, désires-tu que François Lorrain revienne à la ferme ?

Une nouvelle et plus vive rougeur empourpra les joues d'Esther. Elle sourit et, sans lever ses regards sur la servante, répondit :

—Mais oui, Héraldine . . ça devient ennuyant de ne plus voir un voisin, de vivre toujours seules ainsi . . . Qu'en penses-tu ?

—Je pense comme toi, et je pense que François Lorrain est un garçon bien poli, bien aimable, très bienveillant . . .

—Et brave et généreux . . Oui, oui, Héraldine . . .

—De fait, c'est notre meilleur voisin.

—C'est le seul dont la visite me fait plaisir. . .

Esther, en voyant la Métisse si d'accord avec elle-même, trouvait un peu d'audace. Elle parlait plus souvent, s'exprimait plus facilement, et finissait par ne plus rougir, si ce n'est de plaisir chaque fois qu'Héraldine énumérait certaines qualités du Français. Puis elle parlait sur un ton plus élevé, d'une voix chaude, s'animant, avec des yeux tout pleins de rayons étranges.

—J'avais toujours si peu pensé ce qu'il était en réalité. Oh ! il tient de sa race : c'est un homme ! Tiens ! Héraldine, je ne veux pas que tu penses mal de moi, mais je ne peux m'empêcher de dire que, depuis le soir où il a su démontrer à mon père qu'un homme en vaut un autre, je l'admire ! Oui, sincèrement, j'éprouve pour lui une sorte d'orgueil que je ne pourrais expliquer. Il n'est pas un homme de ma connaissance, parmi les Anglais et les Ecossais de notre arrondissement, qui aurait fait autant que François pour la défense d'une femme ! Je te dis, Héraldine, que je l'admire. Cela te paraît étrange, n'est-ce pas, qu'une fille se range avec l'ennemi de son père ?

—Mais non, répondit Héraldine qui souriait à la naïveté d'Esther, je trouve cela naturel. Une fille peut admirer les bienfaits de son père, mais elle n'est pas censée approuver une mauvaise conduite ou des actes indignes d'un homme, même lorsque cet homme est son père. Certes, il ne nous est pas permis de juger nos parents, mais nous ne pouvons pas toujours approuver leur conduite.

—Oh ! je sais bien que mon père est violent, mais il n'est pas méchant. Et sais-tu ce que je pense, Héraldine ?

—Je t'écoute, Esther.

—Je pense que si François se présentait, il y aurait de suite réconciliation entre mon père et lui.

—Je l'ai déjà pensé, répondit Héraldine qui ne

voulait pas détruire un espoir qui naissait dans l'esprit de la jeune fille. Même, ajouta-t-elle avec un sourire encourageant, je songeais à te proposer quelque chose.

—Quoi donc ?

—J'ai songé qu'un jour, à l'occasion, je pourrai l'arrêter sur la route et l'inviter à revenir nous voir.

—J'approuve cette idée, Héraldine, et je te remercie d'y avoir pensé. Mais, par prudence, il faudra auparavant m'assurer des sentiments de mon père à l'égard de François.

—C'est juste, pour éviter des bévues ou des accidents que nous ne pouvons pas prévoir.

—Eh bien ! je sonderai mon père, déclara Esther.

—Moi, je me charge de faire le reste, affirma Héraldine, heureuse, très heureuse d'être un peu utile à cette jeune fille qu'elle commençait d'aimer.

Car Esther aimait François Lorrain, Héraldine était sûre de ce fait à présent, et elle pouvait s'expliquer le grand changement survenu si soudainement chez la fille du fermier écossais.



XI

Mais pour sonder la pensée de son père au sujet d'une réconciliation avec François Lorrain, Esther devait attendre le moment favorable, l'heure propice c'est à dire prendre la minute où l'humeur de l'Ecossais pourrait lui garantir d'être écoutée. MacSon n'était pas toujours d'humeur à entendre raison; et, pour être franc, il n'entendait jamais raison. Ses idées, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, étaient toujours arrêtées : MacSon était opiniâtrement têtu. C'était un de ces hommes qui ne démordent jamais. Le connaissant, Esther n'était pas trop rassurée. Mais elle attendrait le moment.

De son côté, Héraldine surveillait les passants peu nombreux de la route. Quelques jours s'écoulèrent sans qu'il fut possible de voir Lorrain.

Malheureusement, à l'heure où Esther et Héraldine se comprenaient si bien pour faire aboutir un projet raisonnable, un évènement vint déranger les plans conçus et détruire toutes les espérances.

On entrait dans les premiers jours de juillet de cette année 1914 qui allait remplir une page très sombre de l'histoire humaine. La chaleur était devenue tropicale. Les blés commençaient à pointer au ciel un timide épi. Les bestiaux négligeaient les prés roussissant pour chercher sous l'ombrage des bois de tremble un abri contre le brûlant soleil. Tout demeurait silencieux, morne, dans la nature surchauffée, tout se cachait, tout se taisait. Seule, la brise folâtre

musardait dans les feuillages et papillonnait sur les blés ondulants.

A la ferme, Héraldine, assise près d'une fenêtre ouverte, rapiéçait des vêtements. Joubert et France, incapables de supporter la chaleur suffocante du dehors, jouaient dans la salle. Sur un petit cheval de bois glissant sur des roulettes Joubert montait, criait, gesticulait, commandait son cheval :

—Hue, Jumbo! .. Marche donc! .. Ya! .. w-h-o-o !

A l'aide de ses pieds il faisait avancer ou reculer le cheval de bois, le faisait tourner à droite ou à gauche. Si, par hasard, ses pieds par un mouvement mal calculé faisaient aller le cheval de travers, Joubert se fâchait et maltraitait la bête insensible.

Héraldine souriait doucement, heureuse.

Plus loin, France habillait une jolie poupée, la déshabillait et la rhabillait encore. Puis elle la couchait dans un petit berceau, et de sa petite voix, qu'elle essayait de rendre sérieuse et sévère comme une vraie maman, elle commandait d'un accent impératif :

—Fais dodo, méchante ! Fais dodo !

Elle faisait aller le petit ber, chantant :

Une poulette grise
A pondu dans les cerises ..
A pondu un p'tit coco
Pour la p'tite qui va faire dodo . . .
Qui va faire dodo.

Dodiche
Ma tante Catiche !
Dodo
Ma tante Cato !

Quelle sublime ingénuité ! Quel charme enfantin !

Héraldine rayonnait . . . Ses yeux noirs, tout

pleins d'effluves caressants, se posaient à tout instant sur ces deux petits sur lesquels elle laissait s'épandre toutes les tendresses de son coeur honnête et bon.

Près de là, sur le divan drapé dans un cretonne à fleurs multicolores, Esther lisait un livre quelconque. Elle aussi levait souvent les yeux pour considérer avec un sourire bienveillant les deux petits.

Décidément, cette Esther n'était plus la même : elle devenait une vraie jeune fille... une fille charmante, presque jolie. Elle était moins solitaire. Ses journées, depuis un temps, elle les passait presque toutes avec Héraldine en bas, ou avec les enfants quand ils jouaient dehors. Entre Esther et la Métisse c'étaient maintenant une confraternité exquise, une entente amicale, une communion d'idées. Esther ne pouvait plus se pardonner d'avoir méconnu cette fille si simple, si dévouée, et si compatissante. A chaque jour davantage elle découvrait dans le caractère et le coeur d'Héraldine des qualités inestimables. Jamais un mouvement d'humeur, jamais une plainte, jamais une physionomie chagrine; mais toujours un sourire doux, une parole bienveillante, un regard tendre. Rarement et tout au plus la jeune fille pouvait-elle deviner une légère pointe d'amertume dans le sourire de la Métisse. Et cette pointe d'amertume, Esther la comprenait, elle en connaissait l'essence, elle savait qu'au tréfond de l'âme élevée d'Héraldine demeurait une inquiétude, une souffrance latente. Elle admirait cette fille forte qui, pour faire des heureux, comprimait, dissimulait ses douleurs intimes, afin de n'en pas étendre le sombre voile sur les clartés et les joies qui l'entouraient.

De son côté, la Métisse s'éprenait d'une forte estime, d'un amour fraternel peut-être non encore ressenti, pour cette jeune fille, un peu bizarre, et dont l'éducation avait été nulle. Déjà, tout au fond d'elle-même elle concevait un projet... Oh ! peut-être irréalisable... mais, qui sait ? avec l'aide de Dieu !

Oui, Héraldine songeait sérieusement à commencer . . mais avec toutes les délicatesses, tout le tact possible, bien lentement, bien doucement . . . l'éducation religieuse d'Esther. Cela lui paraissait d'autant plus aisé, qu'elle s'apercevait prendre sans le vouloir, une sorte d'ascendant sur la fille de l'Ecossais. Esther, au surplus, en était arrivée à accepter toutes les idées de la Métisse comme bonnes et pratiquables, et elle lui reconnaissait une supériorité intellectuelle et morale. Au fond, Esther n'était nullement une sceptique; et si, jusqu'à ce moment, elle était dépourvue de foi religieuse, c'est du fait que personne n'avait été là pour lui apprendre la vérité. Elle était tout ignorance. Mais elle pouvait posséder un esprit et une âme aptes à saisir le vrai, le bien et le beau. Pas une âme, si noire, si sceptique soit-elle, ne peut constamment se fermer aux éclats de la lumière, et ne pas frémir et s'émouvoir aux visions de l'esthétique et de la vérité.

Héraldine, avec son éducation, son intelligence, son amour de la vérité, envisageait avec une ardeur nouvelle l'oeuvre à faire. Aussi se promettait-elle de prendre la première occasion pour tenter un essai sur Esther.

Mais, nous le redisons, un événement allait surgir et anéantir à jamais peut-être les projets si doucement caressés par la Métisse.



XII

Ce jour-là, encore, MacSon s'était absenté.

Le soir approchait. Héraldine mit son travail de rapiéçage de côté pour aller chercher les vaches au pâturage.

Esther déposa son livre pour commencer les préparatifs du repas du soir.

Sur l'horizon de l'Ouest de gros nuages noirs, parfois sillonnés d'éclairs furtifs, se dressaient lentement. La brise se faisait vent. Le soleil, près de voiler son disque lumineux, projetait des rayons plus brûlants.

Avant de se rendre au pré, Héraldine considéra un moment l'horizon sombre et dit à Esther :

—Je pense que nous aurons de l'orage avant longtemps. Regarde ces nuages là-bas !

—Veux-tu que j'aille à ta place chercher les vaches ? proposa Esther.

C'était la première fois qu'elle s'offrait ainsi.

—Non, non. Merci, Esther. Cela me regarde. Je vais simplement me hâter de faire mon ouvrage.

Elle partit, vive, légère.

Le soir vint. L'orage redouté, au-lieu de monter directement, avait bifurqué vers le Sud d'où arrivaient de temps à autre les échos assourdis d'un grondement lointain. Et les nuages tournaient encore vers le Sud-Est, vers l'Est et le Nord.

MacSon ne rentra à la ferme qu'après le souper. Héraldine était à sa chambre avec les enfants qu'elle

s'apprêtait à coucher. Avant de leur faire dire leurs prières, par prudence elle demanda à Esther d'aller au jardin faire un petit bouquet de fleurs pour être déposé dans la chambre.

—Le bouquet que j'y ai mis hier, expliqua-t-elle, est tout fané déjà. Veux-tu, Esther ?

—Oui, Héraldine, je vais de suite chercher ce bouquet.

La jeune fille courut au jardin de l'autre côté du bosquet qui enveloppait la maisonnette.

Aller au jardin, cueillir les fleurs, en façonner une petite gerbe quelconque, revenir, tout cela ne pouvait prendre moins de dix minutes.

—Bon, se dit Héraldine souriante, cela me donne le temps de faire réciter aux enfants leurs prières.

Agenouillés tous deux, France et Joubert avaient fait le signe de croix. La première, France venait de commencer ainsi :

"Bonne Sainte Vierge... je mets ma confiance en vous ..."

Un ricanement funèbre, parti d'en bas, l'interrompit net. C'était MacSon, qui, entré furtivement et sur la pointe des pieds, s'était arrêté au bas de l'escalier et avait entendu les paroles de France.

—Ah ! ah ! Métisse, je t'y prends encore !

Dans le ton dégagé, presque riant, de l'Ecossais, il y avait une menace. Héraldine la saisit cette menace qui voulait se dérober. Une pâleur de cire enveloppa son visage bronzé. Vivement elle fit lever les deux petits et les coucha dans leur lit. Et, la voix mal sûre, elle répondit :

—Les enfants sont couchés... c'st moi qui disais une prière ...

C'était un mensonge dont le Tout-Puissant ne pouvait tenir compte à la brave fille.

Mais MacSon, non moins vivement qu'Héraldine, avait grimpé les marches de l'escalier, il avait sur-

pris le manège de la servante par la porte entr'ouverte où il se tenait toujours ricanant.

Héraldine le vit... elle voulut pousser la porte, la fermer. C'était son droit, puisque c'était sa chambre, et cette chambre était inviolable.

Mais MacSon a l'habitude de passer par-dessus toutes les délicatesses et tous les droits, lorsqu'il croit user de son droit de père d'abord, de celui de maître de céans ensuite.

Il glisse un pied entre la porte et son cadre, éclate de rire, puis repousse brutalement cette porte et pénètre dans la chambre. Avec son entrée, Héraldine reçoit une odeur d'alcool.

MacSon ne rit plus; il est livide, effrayant.

Les enfants apeurés enfoncent leurs petites têtes sous les couvertures pour ne pas voir le visage du bourreau.

MacSon lâche un juron et, d'un geste bref indiquant la porte à la servante, hurle :

—Va-t'en, chienne de Métisse ! va-t'en !...

Héraldine chancelle, elle s'appuie contre un meuble. Elle veut parler... sa gorge serrée refuse de rendre un son.

MacSon ne peut comprendre ce qui terrasse ainsi cette fille. Il rugit :

—M'as-tu compris, Métisse damnée ?... Je te chasse !

Ce mot frappe Héraldine au coeur. Son sein se soulève, s'agite, bat violemment comme pour éclater. Elle y porte ses deux mains, presque avec rage, et elle regarde un moment l'Ecossais avec des yeux dans lesquels se peint une douleur atroce. Et les regards sont si troublés, leur fixité est si étrange, leur éclat si mystérieux, que MacSon, avec toute sa force de brute, avec tout son cynisme, ne peut en supporter la vision. Il abaisse une seconde ses paupières. Mais de suite il tâche de puiser dans sa rage, qu'excite da-

vantage la fumée des liqueurs, une audace nouvelle. Il crie :

—Je te dis de t'en aller, gueuse !

Alors, par un effort inouï, elle parvient à balbutier son étonnement douloureux :

—Vous m'envoyez !. . .

Elle étouffe un sanglot.

MacSon, s'irritant encore, lève son poing.

Sa figure, devenue hideuse de férocité, fait peur.

Héraldine fait un pas vers la porte, elle trébuche, elle avance encore un peu, tibutante.

Le sanglot que tout à l'heure elle a pu comprimer s'échappe lourdement.

Elle arrive au seuil de la porte. Là, elle s'arrête pour jeter un regard navré vers les deux petits lits blancs.

Deux petites têtes, effarouchées, se soulèvent doucement, quatre petits yeux effarés la regardent.

—Allons ! déguerpis ! clame la voix farouche de MacSon qui ne quitte pas Héraldine du regard.

L'homme a vù cette scène muette et douloureuse, il devine l'infinie désespérance, le terrible déchirement, l'agonie insondable, qui rongent le coeur de cette malheureuse : il n'a pas de pitié !

—Mais va donc, maudite !

Il bouscule Héraldine.

Elle franchit le seuil de la porte. . .

Deux petites voix effrayées, tremblantes, crient :

—Didine ! Didine ! va-t'en pas !

MacSon vocifère :

—Taisez-vous, vous autres !

Sa voix, sa face, son geste, terrorisent les deux petits qui rejettent leurs têtes sur l'oreiller.

Alors Héraldine se retourne vers son bourreau. Sa figure est ravagée par la souffrance, des larmes ruissellent, ses deux mains se crispent désespérément sur sa poitrine dans laquelle un grand et noble coeur veut

cesser de battre. Suppliante, elle tente de bégayer ces mots :

—Monsieur . . . les embrasser . . avant de partir !

MacSon ricane et prononce :

—Non ! . Va-t'en !

Il s'avance vers la Métisse pour la pousser dans l'escalier . .

Alors, tout à coup, un cri strident, qui déchire l'espace silencieux, s'échappe des lèvres livides d'Héraldine; — cela ressemble à un cri de fauve ! — Et MacSon voit cette fille, si craintive d'ordinaire, si soumise, si passive, se dresser de toute sa taille, essuyer ses larmes d'un revers de main, lancer à MacSon un regard plus terrible que les siens, plus défiant, bondir sur lui, le renverser presque, se ruer dans la chambre . . vers les deux petits qui lui tendent leurs bras ! . .

Et lorsque MacSon revient de sa stupeur, quand il a retrouvé son équilibre, il aperçoit Héraldine, debout, tenant avec force les deux enfants dans ses bras, les pressant sur son sein agité. Elle les embrasse, les dévore . . elle écrase ses lèvres sur leurs petites lèvres, elle sanglote, elle rit, elle pleure tout à la fois .

Puis, avec un grondement de bête, avec une furie sauvage, folle de douleur, elle dépose brusquement France et Joubert, et, sans regarder MacSon qui revient sur elle, elle sort de la chambre, traverse rapidement un étroit passage, se jette dans l'escalier . . . La minute suivante, Héraldine est dehors, marchant vers la route, tenant à deux mains moites sa tête qui bourdonne, qui fait mal ! Bientôt, dans ce calme effrayant qui précède l'orage, on peut entendre des sanglots qui ressemblent, dans la sérénité de la nature silencieuse, à des rugissements étouffés . . .



XIII

Héraldine, demi vêtue, échevelée, folle, court sur la route, sans savoir où elle va.

Parfois, elle bute contre une pierre, elle roule dans la poussière. Mais une sorte de rage insensée la raidit contre la douleur : elle se relève, de son front un filet de sang coule et se mêle au ruisseau de ses larmes. Elle court encore dans le soir qui, avec les sombres nuages achevant de voiler le ciel bleu, devient plus obscur.

Derrière elle une rafale soulève un tourbillon de poussière qui l'enveloppe un moment, l'étourdit; elle entend le craquement des arbres qui bordent la route noire: un éclair sanglant coupe la nue au-dessus de sa tête: un roulement de tonnerre fait trembler le sol sous ses pas; des goutelettes de pluie froides et lourdes, poussées vigoureusement par la bourrasque, heurtent sa nuque . . . .

Héraldine s'arrête au milieu de la route, comme si cette douche de pluie soudain l'eût rappelée à la réalité de sa situation. Elle halète, suffoque, son regard mouillé et vacillant interroge avec surprise les arbres qui frissonnent, le ciel noir, la route qui va devant elle, indécise, vers l'inconnu. Un sourd gémissement s'exhale de sa poitrine en feu, elle saisit à pleines mains sa tête échevelée, la serre avec force, et elle chancelle avec une douleur effroyable qui l'étouffe :

—Oh ! mes petits . . . mes petits !

Et sa pensée vagabonde semble trouver un point de repère, sa mémoire diffuse s'éclaire tout à coup, comme s'illumine par chocs le sombre firmament; puis, avec une netteté de vision qui la martyrise, elle se souvient qu'on vient de la chasser, qu'on vient de la séparer de ses petits !

De ses lèvres un cri rauque jaillit, c'est un cri de l'âme torturée; vers le ciel menaçant elle élève ses deux mains jointes; elle veut adresser à Dieu une prière, une supplication, et de ses lèvres que seule la douleur — une douleur inouïe, indescriptible, effrayante, — fait remuer, c'est une imprécation qui jaillit, c'est une objurgation dont elle ne saisit pas le sens :

—O Dieu ! ce n'est pas possible que vous permettiez cela . . ce ne serait pas juste !

Un éclatement de foudre, après l'éclair qui l'a aveuglée, la fait frémir. Tremblante, secouée de frissons d'épouvante, elle écoute . . . Alors, il lui semble qu'une voix mystérieuse, incertaine, lointaine même, a redit à ses oreilles qui bourdonnent ces mots terribles qu'elle a, inconsciente, prononcés :

— . . . ce ne serait pas juste !

Et elle a peur, elle s'affole . . . Son regard épouvanté interroge la noirceur autour d'elle, elle tressaille, puis baisse la tête et, sombre, découragée, murmure :

—Pitié ! pitié !.

Un râle déchire sa gorge. Elle veut avancer sur la route toujours plus indécise qu'indiquent seuls les arbres qui gémissent, se balancent, craquent sous la violence du vent. De temps à autre un éclair vif et brûlant lui fait voir cette route nettement jusqu'à l'horizon lointain . Mais dans la noirceur plus profonde qui suit, Héraldine rencontre un obstacle quelconque, elle trébuche, oscille, s'écrase lourdement avec un soupir d'effroi.

Elle ne se relève pas cette fois : elle demeure, chose inerte, sans force, sur le bord de la route en un paquet informe, sous la pluie qui tombe par torrents,

sous la rafale terrible, mugissante, qui la soulève, et elle palpite comme un oiseau blessé par le plomb du chasseur.

Elle enfonce son front brûlant dans le sol humide, dans la boue, elle pleure, elle gémit. Un lourd sanglot, trop lourd pour sa faible poitrine, la convulse, et alors, comme un ricanement diabolique et moqueur, l'effrayant tonnerre rugit sur sa tête et couvre pour un instant les lamentations de la malheureuse.

Par secousses on peut saisir ces mots répétés comme un vagissement :

—Mes petits ! mes petits !...

* * *

Malgré l'affreuse tempête qui ébranle cieux et terre, la route ne demeure pas tout à fait déserte. Entre les éclats de la foudre, parmi les sifflements du vent, le bruit plaintif des feuillages secoués, on peut vaguement percevoir le roulement d'un wagon de ferme. Le véhicule se rapproche lentement, comme à tâtons, dans tout ce noir coupé ça et là de lueurs subites, farouches, petites ou gigantesques. Et dans l'une de ces lueurs fugitives qui décrivent à l'homme des horizons immenses, insondables, qui, dans le seul espace d'une seconde, lui font voir tout un monde impalpable, fantastique, dans l'une de ces clartés magiques, une voiture apparut à dix pas environ d'Héraldine. Une voiture traînée par deux chevaux gris, deux vigoureux percherons fonçant sur l'ouragan qui leur fait face, avec un homme, un maître, qui les commande avec force. L'attelage, l'homme, la route, tout s'est dessiné une seconde avec une parfaite précision. Et le trot lourd de ces chevaux résonne encore, leurs durs sabots heurtent violemment l'eau qui ruisselle, les roues tournent pesamment dans la vase qui gicle, sur les cailloux grinçant qu'elles écrasent...

Un nouvel éclair déchire la nuit, traverse le monde, siffle, s'éteint . . Mais l'homme dans le wagon vient d'apercevoir une forme étrange écrasée sur la route devant lui, et il n'a pu retenir une exclamation de surprise. Il arrête brusquement ses chevaux, qui ayant aperçu également cette chose sombre, inconnue, presque sous leurs sabots, renaclent avec une sorte de frayeur superstitieuse.

De la voix l'homme cherche à calmer ses bêtes, on l'entend difficilement dans tous ces bruits de tempête qui l'environnent. Puis il saute à bas, s'approche lentement, avec précautions, peut-être avec crainte, de cette chose qu'il devine plutôt. Il s'arrête, touche du bout du doigt la chose insensible, inanimée . il la palpe.

—Nom de nom ! murmura-t-il avec stupeur, est-ce une femme ça ?

La nuit qui s'illumine encore lui fait voir une face livide, sanglante, à demi boueuse. Et l'homme pousse un cri, un cri de stupeur que suit ce nom bégayé difficilement :

—Héraldine . . . c'est Héraldine Lecours !

Malgré lui un juron éclate sur ses lèvres, il empoigne cette loque trempée et lourde, il la soulève, l'emporte au wagon dans lequel il la dépose au hasard, au travers d'objets divers. Puis il fouette rudement les deux percherons qui ne demandent qu'à atteindre la crèche au plus tôt, et commande avec force :

—Allez ! allez ! . . .

Voix de l'homme, chocs de sabots, roulement, tout se perd bientôt et se confond dans la tempête énorme qui grandit encore.



XIV

Une vieille femme octogénaire, courbée sous la charge d'années rudes, toute grêle, toute menue, la peau ridée et collée sur ses os, tremblante, la démarche peu sûre, conserve un air terrifié sous la tourmente qui ébranle sa maison. De temps à autre la faible clarté d'une lampe à pétrole est trouée par la lueur cinglante d'un éclair; sous la ruée d'un vent rugissant le toit craque. Et lorsque le tonnerre éclate brusquement, la maison éprouve comme un oscillement, et les vitres aux fenêtres, les vaisselles dans l'armoire, les faiences, le poêle, les ustensiles, tout grince sinistrement. La vieille femme se signe avec dévotion, sa main frissonne, ses yeux gris aux paupières papillotantes, jettent des regards alarmés, éperdus. Elle trottine vers les fenêtres, tente, par des mouvements précipités et malhabiles, de joindre des rideaux de coton jaune comme pour empêcher l'éclair de passer.

La pluie crépite contre les vitres comme des grêlons, et, sur le toit, cela ressemble à une mitraillade. L'éclatement des foudres, qui semblent se rapprocher, secoue toutes choses; les éclairs brillent, se succèdent, percent de leur feu intense la maison. La vieille femme s'agite, folle de peur, au milieu de l'unique pièce qui compose la partie inférieure de la maison. Mains jointes, elle murmure des prières . . Puis, obéissant à l'idée qui lui vient subitement à l'esprit, elle court à un placard, en retire un flacon d'eau bénite, et, allant à chaque fenêtre, elle asperge fébrilement les vi-

tres. Cela fait, elle semble plus tranquille, presque rassurée. Aussi, on dirait que Dieu a eu pitié de cette pauvre vieille toute seule dans ce déchaînement effroyable de la nature, et qu'Il a commandé aux éléments insurgés de s'apaiser, de s'éloigner. En effet, l'éclair est moins brillant, le tonnerre paraît rouler sourdement vers le Sud-Est... Le vent seul ne diminue pas de violence. Pourtant, c'est une sorte d'accalmie; et dans un moment où les bruits de l'ouragan se sont à demi tus, la vieille femme entend une voix bien connue dehors, une voiture qui roule et qui s'arrête.

Un soupir d'allégement s'exhale de sa poitrine. Elle a reconnu la voix de son fils.

Avec une joie mal contenue elle court pousser les verrous qu'elle a tirés quand la tempête est venue.

A l'homme qui entre tout ruisselant d'eau elle dit :

—Quel temps affreux, François !

Elle s'arrête, ses regards effarés s'attachent à un paquet de hardes mouillées que tient dans ses bras son fils. Presque terrifiée, elle recule soudain; elle a reconnu que ce paquet est une femme qui semble morte !

Elle a vu pendre des cheveux qui dégouttent d'eau, elle a aperçu une figure livide sur laquelle se mêlent du sang et de la boue... c'en est trop pour elle ! Elle se laisse tomber dans une berceuse et cache sa figure dans ses deux mains pour ne plus voir l'affreux spectacle.

François Lorrain, en entrant, ne prit pas garde à l'émotion de sa mère. Tout préoccupé de son précieux fardeau, il court vers une sorte de banc-lit placé près du poêle, y dépose doucement la pauvre fille, reprend haleine et jette les yeux sur sa mère.

—Allons ! maman, n'aie pas peur ! C'est une pauvre malheureuse que j'ai trouvée mourante sur la route... je l'ai ramassée.

La vieille abaissa ses mains, regarda son fils et prononça stupéfaite et curieuse :

—Une pauvre malheureuse !...

—Oui... tu la connais un peu : c'est Héraldine, la servante de MacSon.

—Héraldine !..

La vieille femme se dressa debout, ahurie, presque égarée. Elle s'approcha du banc-lit et contempla la forme inerte d'Héraldine.

—Oui, oui, je la reconnais bien...

Puis elle regarda son fils comme pour lui demander des explications, car elle n'en pouvait croire ses yeux.

François sourit tristement et répondit à la muette interrogation :

—Je ne sais rien de plus que ça, maman. Mais ça presse, comme tu vois, et ce n'est pas le temps de débrouiller des mystères. Cette fille est toute mouillée, il faut lui mettre des vêtements secs, la réchauffer... car elle pourra en crever. Vois donc à ça, maman, pendant que je vais à mes chevaux.

—Bon, François, t'as raison. Va à tes chevaux, tandis que je m'occupe de suite de cette pauvre fille.

Dès l'instant la vieille femme retrouve une partie de sa vigueur d'autrefois. Poussée par ce dévouement des âmes charitables qui s'oublient devant le sacrifice à faire, elle va d'un buffet à un placard, rassemble en toute hâte des vêtements, des bas, des souliers. La voix chevrotante, inquiète, elle ne cesse de murmurer :

—C'est donc de valeur ! Pauvre fille !... Comment cela s'est-il fait !

En moins de dix minutes elle a débarrassé Héraldine de ses robes trempées, et, tant bien que mal, elle l'a enveloppée de vêtements secs.

Et la première récompense de ce dévouement c'est un sourire doux et triste de la Métisse qui a repris sa connaissance.

Aussi, lorsque François revient de l'étable, tout trempé lui aussi, se réjouit-il intérieurement de retrouver, au lieu d'un cadavre, une fille qui lui sourit et dont les lèvres balbutient un chaleureux merci.

Mais lorsqu'on demande à Héraldine des explications qu'on est si anxieux d'entendre, la pauvre fille ne peut que bégayer :

—Mes petits ! . . . mes pauvres petits ! . . .

Et alors, à nouveau, sous le souvenir terrible qui l'assaille au sortir de cette sorte de cauchemar pour elle, un flot de larmes s'échappent de ses paupières, un cri rauque déchire sa gorge.

Elle se dresse avec violence, tend ses bras comme pour saisir quelque chose d'invisible, elle suffoque, son sein se gonfle, ses lèvres se tordent dans une crispation de souffrance, elle frappe ses mains l'une contre l'autre avec rage, elle rugit des mots incohérents, et s'abat aux pieds de la mère et du fils pétrifiés.

—Oh ! la malheureuse . . . la malheureuse ! . . .

François Lorrain a deviné la douleur tragique qui terrasse cette femme.



XV

Héraldine a repris possession d'elle-même, après quelques jours de soins et d'attentions apportés par François Lorrain et sa vaillante mère.

François avait dit, au lendemain de cet événement terrible :

—Maman, il faut la sauver. . . la sauver à tout prix ! C'est une soeur. . . c'est une française ! . . .

—Oui, mon fils, nous la sauverons avec l'aide du Bon Dieu. Son malheur m'afflige tellement, que, fût-ce le malheur de ma propre fille, je n'en sentirais pas moins de chagrin. Oui, nous la sauverons.

Et ils avaient réussi, vaillants coeurs français, dans cette tâche si difficile, si délicate, d'arracher à la mort, au désespoir, Héraldine Lecours.

François Lorrain avait voulu sauver une soeur . sa mère, une fille ! .

* * *

Avant de venir au Canada, François Lorrain avait comme la plupart de ses compatriotes de France, une idée bien vague des races qui peuplaient l'Amérique du Nord.

Dans cette colonie d'Angleterre il s'attendait de ne trouver qu'un régime purement britannique s'exerçant sur une agglomération anglophile. On lui avait bien dit, comme à tout colon qui se hasardait vers cette partie si mal connue, ou inconnue, du vaste

monde, qu'une portion de cette Amérique du Nord était peuplée de français : c'est-à-dire d'une nationalité issue de ces pionniers venus de France jadis, dans un passé si lointain en arrière qu'il demeurait ignoré. Et cette nationalité, avait-on ajouté, avait conservé "un peu" de la langue ancestrale, et quelques usages et coutumes du vieux monde. On n'avait pas manqué non plus de l'informer qu'il se trouverait en pays presque catholique.

François Lorrain avait touché terre à Montréal, dans la province de Québec, où durant quelques années, il avait exercé le métier de jardinier. Il avait ensuite parcouru cette province française, s'était rendu en Nouvelle-Ecosse et au Nouveau-Brunswick, travaillant, économisant, avec ce but louable de faire venir plus tard sa mère demeurée là-bas avec son frère cadet, et d'acquérir une ferme quelque part.

Plus tard il avait franchi la frontière américaine, visitant le Maine, le Vermont, le Massachusetts, le Rhode-Island. Partout, à son grand étonnement, il s'était trouvé en pays français et catholique.

Pendant huit années François Lorrain avait acquis une connaissance plus que superficielle des français de l'Amérique. Après les canadiens de la province de Québec, il avait vécu au milieu des Français de la Nouvelle-Ecosse, l'ancienne Acadie. Plus tard, il irait vivre parmi les Français du Nord, c'est-à-dire les Métis. De tous côtés, il avait entendu et admiré la pureté de la langue française, partout il avait retrouvé les coutumes et, en partie, les lois civiles de la vieille France. Et de ces français, inconnus presque par l'au-delà de l'Atlantique, il en avait compté près de cinq millions ! Quoi ! cela réuni et groupé, c'était déjà une petite France ! Il se le dit avec une sorte de plaisir et d'orgueil. Allons ! est-ce que la France pouvait jamais mourir ? Que la vieille fût détruite, asservie par l'étranger, dispersée, englobée dans des races étrangères, il restait là-bas pour la faire revivre

et grandir à nouveau tous les éléments nécessaires ! Il restait là-bas cinq millions de vrais Français !

François Lorrain avait avec ravissement écrit tout cela à sa mère, à son frère cadet, à des amis qui doutaient. Il avait crié dans ses lettres :

—Venez sans crainte... ici on est encore en France !

Peu de temps après le frère cadet allait mourir, et la mère allait vendre le petit patrimoine et traverser la mer pour venir rejoindre son dernier fils.

A cette époque François Lorrain habitait la province du Manitoba. Il avait trouvé là les Métis, race originaire des premiers Français établis dans les Territoires qui, se trouvant seuls dans le défrichement et la culture des terres, furent contraints de choisir leurs femmes parmi les peuplades indigènes que la colonisation des provinces de l'Est avait repoussées plus vers le nord, vers les bois. Aux progénitures de ces alliances, des Canadiens de la province de Québec, colons vigoureux, s'allièrent à leur tour, et en moins de soixante ans une nouvelle race française surgissait, la race Métisse. Et c'est au sein de ce petit peuple que François Lorrain retrouva plus vivace la langue et les coutumes de son pays de France. Car, moins en promiscuité avec les Anglo-Saxons, vivant plus en groupe, les Métis du Manitoba furent moins sujets à l'athophie que les Canadiens des Etats-Unis. Ils surent conserver intactes les traditions françaises. Le ferme moral des anciens colons français, au lieu de s'amoindrir et de s'effiloquer au contact d'étrangers et sous un climat différent, au travers des difficultés imprévues, presque insurmontables, parut se développer davantage, grandir; et cette race nouvelle, comme les Canadiens de Québec, les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse, loin de descendre au rang des races inférieures, tel que l'ont clamé tant d'ergoteurs et de gazetiers fats et malappris du Canada et des Etats américains, — oui, cette race nouvelle s'élevait au ni-

veau des races supérieures, parce qu'elle était une race française !

On méprisa leur simplicité à ces Métis, on dédaigna de les regarder comme des êtres humains. Les étrangers envieux et cupides, sans moral et sans foi, sans patrie peut-être, sans foyer, clamèrent :

—Peuple de cerfs vils paysans abrutis, ployant l'échine sous la férule de leurs prêtres !...

Et, un jour, croyant avoir affaire à des chiens peureux qu'on chasserait dans les bois, à coups de pied, ces insensés s'approchèrent, fantoches stupides, et voulurent étendre une main vorace sur un domaine dont ils estimaient l'infinie richesse. Mais alors les cerfs craintifs se montrèrent au lieu de s'enfuir, et les mécréants virent des hommes se dresser, des hommes forts, des hommes de race, des Français... Ils s'en allèrent, les malandrins, la peur collée sur la nuque.. ils s'en allèrent rapporter à d'autres malfaiteurs qu'il fallait des soldats pour chasser les chiens !

Les soldats, hélas ! sont venus ! Ils sont venus comme naguère ils étaient venus en Québec... comme ils étaient venus auparavant en Acadie ! Car ce petit peuple qui grandissait rapidement, qui demeurait l'image d'un grand peuple là-bas tant détesté, oui, ce pauvre petit peuple avait porté ombrage ! Toujours, partout, la supériorité irrite, blesse, enrage.. on veut l'abattre avant qu'elle n'ait atteint à trop de puissance !

Mais, Dieu merci, l'on n'a rien abattu ! Au contraire : en essayant de mettre la bêche dans ce nid de fourmis, on y a développé une activité énorme, une fièvre de reconstruction, une vie plus intense, un espoir plus grand en l'avenir.

Et l'on pourrait, dans une certaine mesure, appliquer à la race métisse, comme aux autres races françaises du Canada, ces belles paroles que, au lendemain de la guerre de 1914, un grand homme d'Etat français allait écrire au sujet de la Pologne renaissante :

"Une nation qui, en dépit d'un morcellement "criminel et d'une violence prolongée, avait gardé "intactes ses traditions et sa langue, qui n'avait jamais "laissé étouffer sa voix ou prescrire ses revendications "et qui, soit dans l'exil, soit sous la domination "étrangère, avait réussi à préserver sa nationalité, re-"naissait..." (1)

Seulement, la race métisse, comme la race acadienne, continuait de vivre et de demeurer une race véritablement française.

Voilà ce qu'avait pensé François Lorrain... voilà ce qu'il était prêt à crier à quiconque eût douté d'une telle merveille !

La sympathie éprouvée par François Lorrain et par sa mère à l'égard de cette pauvre Métisse, de cette étrangère, une domestique, un rien qu'on chassait à coups de pied, n'est pas étonnante. François l'avait déclaré :

—Maman, c'est une soeur... c'est une française !

---

(1) *Raymond Poincaré.* — *Revue des deux mondes.*



XVI

Ce furent trois semaines de charité, de dévouement, d'attentions délicates de la part de ses hôtes français, les trois semaines qu'Héraldine séjourna à la ferme de François Lorrain. A part un rhume violent et une mauvaise migraine, la pauvre fille ne semblait devoir souffrir physiquement davantage.

Mais depuis ce soir terrible où elle avait été ramassée sur la route et ramenée au foyer des Lorrain, la Métissee était demeurée tout entière plongée en un sombre abattement. Etait-ce le désespoir ? ou simplement la peine et la souffrance de se savoir pour longtemps, pour toujours peut-être éloignée, séparée, des deux petits qu'elle aimait comme s'ils eussent été ses propres enfants, la progéniture sacrée de sa chair ? Héraldine était demeurée silencieuse, muette. Une fois quand elle était revenue à sa connaissance, les Lorrain lui avait posé une question bien raisonnable; elle n'avait pas répondu: La discrétion les avait depuis retenus d'interroger; d'ailleurs cela ne les regardait pas, comme l'avait dit François le lendemain. Leur seul et unique devoir était de veiller pour le moment sur cette malheureuse fille, l'abriter, la nourrir. C'est avec une joie sincère que les deux Français remplirent cette tâche; et la grande et douce récompense pour eux fut un sourire de la Métisse, ce fut un de ses regards tendres et tout pleins de gratitude infinie.

Mais leur oeuvre demeurait encore incomplète : Héraldine vivait, certes; mais c'était comme en une

sorte de rêve lointain. Au mouvement autour d'elle, aux voix qui parlaient bas, aux regards compatissants qui se posaient sur elle, la pauvre Métisse paraissait indifférente le plus souvent. Sa pensée n'était pas sous ce toit hospitalier, son esprit semblait sorti de son corps amaigri. Et elle mangeait si peu, ne dormait presque pas; mais, par contre, elle priait beaucoup et longuement à genoux en face d'un grand crucifix accroché au mur.

Après ces prières, ces recueillements, Héraldine se relevait, un peu moins abattue; elle approchait un siège d'une fenêtre donnant sur des champs, sur des bois verts que son regard fixe, douloureux, semblait fouiller de loin, les percer à jour . Car, de l'autre côté de ces champs et de ces bois, d'autres champs au bout desquels une maisonnette se dessinait au travers d'un petit bosquet de verdure; et c'est sous ce petit bosquet, dans cette maisonnette que le regard d'Héraldine pénétrait. C'est là qu'elle retrouvait, par l'imagination, la pensée et le coeur, ses deux petits : France et Joubert MacSon. Elle vivait, ou continuait de vivre ainsi avec eux; et sous les nombreux souvenirs qu'évoquait sa mémoire, sa physionomie s'éclairait, un sourire venait s'épanouir sur ses lèvres plus livides, plus sèches. C'est à force de vivre de la sorte, à force de tendre son esprit avec efforts, de surmener son imagination, à force de se peindre et repeindre les chers enfants qui, lui semblait-il, tendaient leurs bras et l'appelaient de leurs petites voix sanglotantes; oui, c'est à force de remplir son esprit de ces visions, de franchir à chaque minute ces distances, que l'obsession s'empara du cerveau déjà malade de la Métisse : l'obsession cruelle, infatigable, de revoir coûte que coûte France et Joubert.

Un jour, d'un accent tout timide comme un enfant qui ose demander une grosse faveur, elle demanda à l'excellente mère de François Lorrain :

—Pensez-vous, madame, que je pourrai bientôt aller voir mes deux petits ?

La vieille femme avait esquissé un geste d'épouvante et d'effarement.

—Aller là-bas ? . Chez MacSon ?... chez ce sauvage ? . Vous voulez donc vous faire tuer ?

—Il n'oserait jamais...

—Jamais !... C'est plus que vous ne pouvez dire, ma pauvre fille. Vous êtes bien bonne d'avoir des idées comme ça. Mais, pour moi, c'est différent. Avec des brutes comme ce MacSon, est-ce qu'on sait jamais ce qui peut arriver ? Je suis sûre, moi, qu'il vous tuerait.

Elle disait cela plutôt pour effrayer Héraldine et lui ôter toute tentation de retourner chez le fermier écossais.

Cependant, Héraldine voulait s'opiniâtrer :

—Mais les petits, madame, les petits... il faut bien que je les revoie un peu !

Des sanglots mal contenus faisaient trembler ses lèvres.

—Assurément vous les reverrez... mais plus tard.. quand la chose pourra se faire sans danger pour vous. Pour le moment, il faut vous remettre et recommencer votre vie.

—Recommencer ma vie ! s'écria Héraldine, effrayée de cette expression dont elle ne pouvait, dans le désarroi tumultueux de sa pensée, saisir la justesse. Non ! non ! cela ne se peut pas... je veux la continuer ma vie avec mes petits !

Mes petits !.

Mais à la fin ces mots, si souvent répétés dans la bouche de la Métisse, finissaient par impatienter un peu la vieille femme. Car elle ne savait rien des voeux exprimées par la mère de France et Joubert, et elle n'avait aucune idée de l'attachement, presque indissoluble, qui s'était noué entre Héraldine et les deux enfants de MacSon. Aussi ne pouvait-elle comprendre

ni s'expliquer la passion singulière de la Métisse pour ces deux enfants étrangers.

Elle disait alors un peu brusquement... oh ! sans vouloir le moins du monde blesser la pauvre fille :

—Mais ces deux petits... ce sont pas vos enfants après tout ! Des enfants d'hérétique, de païen, des enfants de race étrangère... comment peuvent-ils vous préoccuper l'esprit ?

—Ah ! madame, s'écria Héraldine presque choquée, ignorez-vous donc la mère de ces deux enfants ?... une française et une catholique comme vous !

—Oui, c'est vrai, ma fille, t'as raison sous ce rapport. Sans avoir connu cette femme, car dans le temps on ne se voisinait pas avec MacSon, j'en ai entendu parler. Mais n'empêche que leur père à ces deux enfants...

—Leur père, madame, n'en parlons pas, interrompit Héraldine. Mais les petits... Ah ! si vous les connaissiez !... Deux vrais petits Canadiens, deux bons petits Français, deux petits anges du bon Dieu ! Oui, deux anges.. Ah ! les chers, les chers petits ! Tenez, madame, vous ne le croirez pas : mais il me semble que ces petits-là, ce sont mes enfants à moi... à moi seule !

Un sanglot l'interrompit... elle étouffa. Puis elle serra son sein en tumulte, et, avec effort, elle acheva :

—Et je souffre tant.. si atrocement de m'en voir éloignée ! Oh ! je mourrai, si je ne les revois pas ! Mourir !... que m'importe si je ne dois plus vivre avec eux ! Mais avant de mourir, madame, oh ! oui, comme je voudrais les revoir un peu, rien qu'un petit peu. Alors, il me semble que je mourrais moins misérable..

Et incapable de contenir plus longtemps son af-

freuse douleur, Héraldine s'écrasa sur le banc-lit et pleura.

Quelle terrible situation que celle de cette fille !

Seule au monde, déshéritée, chassée ici, repoussée là, poursuivie, méprisée, battue, femme timide, fidèle et noble fille qu'on met à toutes les besognes, servante qu'on regarde comme une traînée recueillie dans le fossé, Héraldine Lecours, après quelques mois passés, vécus auprès de deux petits enfants étrangers qui n'ont plus de mère, s'éprend d'un tel amour qu'elle en arrive à considérer ces deux petits étrangers comme ses enfants à elle ! Sa tendresse est une flamme sans cesse avivée, elle aime avec furie ces deux petits êtres qui, un jour, l'ont appelée, elle, "maman Didine" ! Quelle jouissance ineffable cette appellation a mise au coeur de la Métisse sans foyer ! Ce fut un délire dans son âme ! Un tressaillement de joie inouïe l'agita ! Elle ne se sentait plus au fond d'elle-même une pauvre fille, seule, abandonnée, craintive ! En son âme elle sentait grandir une force nouvelle, elle ressentait une sorte d'audace qui la relevait aux yeux de l'humanité, qui la haussait devant ses propres yeux ! Une puissance mystérieuse développait ses facultés, sa pensée prenait des envergures, son esprit découvrait des horizons inconnus, et elle se sentait devenir femme ! Femme ! . . . plus que cela : autour d'elle deux chérubins gambadaient, riaient, et lui disaient souvent sur un ton si gentil :

—Maman Didine . . .

Quel délice nouveau, inconnu ! Quelle sensation insoupçonnée dans cette âme vierge où le doux nom de mère s'épelle timidement et si suavement ! Mère ! . . Non, certes, Héraldine ne l'était pas, au sens strict du mot. Mais pas l'affinité entre sa nature et celle des enfants, par le lien invisible et solide qui s'était si mystérieusement tissé entre eux, par l'amour réciproque, par les caresses de tous les jours données et rendues, par les sourires de chaque instant, par les

doux noms, les exquises appellations, Héraldine avait senti frissonner en elle comme une maternité !

Et elle ne s'était pas défendue de ce sentiment qui l'avait envahie peu à peu, à son insu, comme à la sourdine; car ce sentiment nouveau, délicieux, avait de suite créé tout au fond de l'âme d'Héraldine un Paradis. Et dès lors, avec la conscience de cette maternité était venu le dévouement sans bornes, le sacrifice de tout, l'acceptation de toutes les souffrances, de toutes les humiliations, de toutes les ignominies, pour épargner aux chers petits la moindre peine, la moindre déception ! Quel prodige ! — Dieu seul pouvait faire ce prodige qu'il avait voulu pour répondre à la prière sublime d'une mourante...

Or, à cette heure de détresse insondable, dans cet isolement profond, Héraldine Lecours souffrait dans sa maternité prodigieuse !



XVII



Mais si Dieu avait accompli un miracle, ce miracle ne pouvait demeurer incomplet, inachevé ! Héraldine ne cessait de supplier le Maître divin, lui demandant, le sommant presque de lui rendre ses deux petits !

Pauvres petits ! Oh ! si elle les avait vus . . . le lendemain de son départ et les jours qui avaient suivi !

Sur le moment, lorsque MacSon avait chassé sa servante, France et Joubert n'avaient pas très bien compris. Quittait-elle la ferme ? ou simplement la chambre ? . . .

Si jeunes, ils ne pouvaient raisonner cette chose si soudaine, si imprévue. Puis la tempête étant survenue, Esther était montée trouver les petits pour calmer leurs frayeurs.

Esther avait été très affectée par le départ de la Métisse qu'elle commençait à aimer. Par ce fait elle perdait une alliée dans le projet de réconciliation, rêvé par elle, entre son père et François Lorrain. Ensuite, il allait peser sur ses épaules inexpertes une charge et une tâche auxquelles elle ne se sentait pas préparée : la surveillance et l'éducation de France et Joubert.

La tâche serait d'autant plus difficile, que les deux enfants, très affligés par le départ subit de celle qu'ils considéraient comme leur mère, apporteraient moins de docilité et d'application. Esther, de surcroît, manquait de l'outil le plus nécessaire : l'autori-

té. France et Joubert, en dépit de la différence d'âge entre eux et le fille de MacSon, n'avaient pour celle-ci qu'un sentiment fraternel. Un ordre d'Esther n'était pour eux qu'une sorte de bourrade à laquelle ils ne se croyaient pas tenus d'obéir : c'était leur soeur. Car ils ne pouvaient concevoir, dans leur petite imagination, que cette grande soeur qui, de tout temps, n'avait jamais paru avoir pour eux qu'une sorte d'indifférence dédaigneuse, pût à présent élever une voix autoritaire et dicter des commandements.

Le premier jour de l'absence d'Héraldine, Esther parvint, à force de cajoleries et avec la promesse répétée que la Métisse allait revenir bientôt, à calmer les pleurs des deux petits qui ne cessaient de murmurer plaintivement :

—Maman Didine . . .

Sur la fin de ce premier jour, néanmoins, ils finirent par se remettre à leurs jeux coutumiers, mais sans beaucoup d'entrain. Leur babillement était morne, leurs rires rares, leurs sourires forcés et amers, chacun de leurs mouvements s'exécutaient dolemment.

Le soir, à leur coucher, sans Héraldine pour leur faire dire leurs prières, sans les caresses si tendres, si passionnées, si maternelles de la Métisse, les deux enfants cachaient dans l'oreiller moëlleux leurs deux petites têtes inquiètes et sombres. Et au matin suivant, dans les rayons de soleil qui emplissaient la petite chambre, la baignaient d'une onde vermeille et tiède, ils ne voyaient pas apparaître leur "maman Didine" avec son sourire caressant et ses grands yeux noirs très ardents sous leurs feux d'amour. Non . . mais c'était la voix d'Esther qui, d'en bas, criait avec humeur :

—Descendez, les enfants . . . . le gruau est servi !

Esther, à la fin mécontente de la besogne qui lui incombait, montrait peu de bienveillance aux caprices enfantins de France et Joubert qui, maintenant, de-

vaient se débrouiller eux-mêmes et comme ils l'entendraient.

Comme avant, MacSon passait ses journées hors de la ferme et demeurait presque invisible. Il ne s'occupait que juste des bestiaux, matin et soir, et semblait se soucier nullement de ce qui se passait à l'intérieur de son foyer.

Un matin, France interrogea Esther :

—Quand maman Didine va-t-elle revenir ?

C'était peut-être la centième fois que la même question était posée soit par France, soit par Joubert.

Fatiguée de ne pouvoir satisfaire l'esprit interrogateur des deux petits, Esther répondit à France sur un ton bourru :

—Demande à papa . . . c'est lui qui l'a fait partir ! Il doit savoir quand elle reviendra !

Interroger leur papa ? . . . Non, jamais de la vie ! Le regard terne ou farouche du fermier les épouvantait. L'interroger ? . . . lui parler ? ils n'osaient pas même le regarder !

La réplique d'Esther eut pour effet de reporter leur souvenir à ce soir d'orage. Ils revirent la scène violente dont ils n'avaient pu comprendre le sens exact ni la portée. Ils comprirent vaguement que la Métisse avait été chassée pour avoir déplu au fermier. Voilà tout. Mais ce tout enfanta de ce moment une sorte de rancune contre l'Ecossais qui les privait d'une mère. Ils lui en voulurent. Lorsque, des fois, MacSon demi-ivre avait l'humeur moins batailleuse et voulait taquiner les deux petits, eux lui lançaient un regard de dédain et se sauvaient. MacSon éclatait de rire, mais d'un rire faux qui voulait dissimuler ou son mécontentement ou sa fureur.

Un soir, ayant entendu les deux petits prononcer ce nom "Didine", le fermier s'emporta et leur cria d'une voix de dogue enragé :

—Tenez, vous autres, je ne veux plus vous entendre dire ça ! Gare, si vous recommencez !

Cet avertissement ultime n'était pas fait pour effacer la rancoeur des deux enfants, d'autant moins qu'ils désespéraient de revoir la Métisse. Ils souffrirent cruellement, à partir de ce soir, et leur douleur fut silencieuse, stoïque, presque farouche. Ils abandonnèrent leurs jeux, passant des journées entières à errer par la ferme, sans joie, sans ivresse. Ils ne mangèrent presque plus; et, la nuit, le cauchemar les assiégeait. C'étaient deux petites âmes en peine, ne paraissant plus trouver dans l'existence l'attrait si bon, si irrésistible que ressent le jeune âge. Le souci creusait un léger sillon sur leurs fronts purs, la monotonie et l'amertume pâlissaient l'incarnat de leurs visages, leurs joues s'enfonçaient, des larmes souvent répandues en cachette avaient comme buriné sur ces joues creuses des lignes sombres et multiples, ils maigrissaient, s'étiolaient. Esther, prise de pitié, voulut rémédier à cet état de dépérissement; elle n'y réussit pas. Si elle tentait de les consoler, de leur faire reprendre leurs jeux, de leur promettre des plaisirs prochains, des joujoux nouveaux, des promenades, les deux petits n'avaient sur leurs petites lèvres blanches que ces mots invariables :

—Maman Didine !

Et cela voulait tout dire... c'était leur revendication !

Et comme Esther, à la fin aussi désolée qu'eux, aussi désespérée, était impuissante à faire droit à cette réclamation, France et Joubert continuaient, telle la rose dont les pétales tombent une à une à s'effeuiller. A ces deux petits êtres si vivants, si vivaces, si rieurs, si brillants de santé, il ne restait plus, au physique, qu'une petite loque humaine, et au moral, cette obcession ulcérante : Maman Didine !

MacSon finit par s'apercevoir du changement extraordinaire survenu chez ses enfants. Et chose inconcevable : la brute s'apitoya. Elle s'apitoya parce qu'elle avait encore un coeur, et ce coeur taillé de

pierre, parut se fendre peu à peu. Le fermier s'informa auprès d'Esther pour savoir — bien qu'il le sut positivement — de quoi pouvait dépendre cette anémie étrange qu'il croyait découvrir chez les deux petits. Esther, contente de saisir l'occasion aux cheveux, car, comme les petits, elle redoutait son père et ne se hasardait à lui adresser la parole que pour les strictes nécessités du foyer — lui répondit que les enfants se mouraient de chagrin causé par l'absence d'Héraldine.

MacSon ne répliqua pas et resta songeur. Mais de ce jour il demeura à la ferme. D'ailleurs l'époque de la fenaison était arrivée et il y donnerait tout son temps pour la terminer avant la moisson qui mûrissait rapidement sous l'excellente température qui régnait par le pays. Et durant les jours qui suivirent, à ses moments de repos à la maison, l'Ecossais cherchait à se composer une physionomie agréable et à se rapprocher des deux petits. Mais eux trouvaient toujours une excuse pour se tenir à l'écart. Ils ne répondaient que par un "oui" ou par un "non" aux questions banales qu'il leur posait, avec le but principal de les faire sortir de leur mutisme. Il parut en éprouver du dépit et du ressentiment. Il redevint sombre et rageur.

Un matin, il prévint Esther qu'il allait se rendre au village de Bremner pour chercher un employé dont il aurait besoin à la récolte prochaine.

—Je songe aussi, Esther, à engager une servante pour le temps des récoltes et des battages, parce que je crains que la besogne soit trop forte pour toi seule.

—Les servantes sont rares, émit Esther.

—Oui, je sais.

Il demeura pensif. Dans cette réponse d'Esther il avait cru sentir un reproche, — celui d'avoir chassé la Métisse.

On était au déjeuner que le fermier venait d'achever. Esther et les petits n'en étaient encore qu'au

commencement. France et Joubert, toujours mornes et pâles, mangeaient sans lever les yeux. Du coin de l'oeil MacSon les observait, et, cette fois encore, ses regards durs parurent exprimer et refléter une certaine compassion.

—Esther, reprit-il au bout d'un moment, penses-tu qu'on pourrait ravoir Héraldine ?

A cette question si inattendue Esther tressaillit et rougit, et ses yeux bleu de ciel se fixèrent incertains et pleins de doute sur son père. A cette même question France et Joubert avaient simultanément levé la tête vers MacSon. Dans leurs grands yeux ébahis, le fermier crut voir briller des joies difficilement contenues, un espoir indéfinissable. Sur leurs lèvres décolorées il put deviner un craintif sourire, un sourire qui semblait naître au jour qui l'éblouissait, un sourire très timide et désaccoutumé.

—Oui, ajouta MacSon affectant l'indifférence, on pourrait peut-être la faire revenir. Qu'en penses-tu ?

—Si, seulement, on savait ce qu'elle est devenue, fit la jeune fille dont le coeur palpitait d'espoir.

—Je le sais, moi.

—Ah !

—Elle s'est réfugiée chez nos voisins.

—Nos voisins... La voix d'Esther trembla.

—Oui, les Lorrain !

Esther ne put s'empêcher de rougir très fort.

Mais le fermier, tout à ses pensées personnelles, a des projets peut-être mal définis, ne parut pas voir le trouble de la jeune fille. Il reprit :

—Veux-tu me faire plaisir, Esther ?

—Certainement, papa. Que puis-je faire ?

Un instant MacSon hésita. Il avait perdu son air écrasant de matamore, sa mine de sauvage farouche... il était presque doux.

—Tu vas, dit-il lentement, aller chez les Lor-

rain aujourd'hui et demander à Héraldine de revenir ici.

—Vous le voulez ? s'écria Esther toute joyeuse.

—Puisque je te le demande.

—Mais que devrai-je lui dire . . . quelles raisons ?

—Ce que tu voudras .. cela te regarde. Entre femmes, dit-on, on se comprend toujours. Est-ce dit ?

—C'est promis . . . j'irai.

Satisfait, MacSon quitta la table et sortit.

Alors France et Joubert, avec des visages tout nouveaux, des yeux brûlants et rieurs, des sourires fiévreux, des gestes fous, des bavardages sans fin, entourèrent leur grande soeur et lui demandèrent, leurs petites voix inquiétées par le doute :

—Est-ce vrai, Esther, que Maman Didine va revenir ?

—Oui, oui, petits, elle va revenir. Je pars à l'instant la chercher.

—Chez François ? interrogea Joubert qui n'avait pas perdu un mot du colloque intervenu entre Esther et MacSon.

—Chez François, oui.

—Et tu vas la ramener avec toi ? Dis, Esther ! fit à son tour France.

—Je le pense bien.

Ce fut alors un éclatement de cris joyeux, ce furent des courses folles, des rires sonores, des battements de mains chez les deux petits, qui ne cessaient de se jeter l'un à lautre ces noms suaves :

—Didine !

—Maman Didine !

Leur existence endormie se réveillait du coup.



XVIII

Esther avait accompli sa mission. Elle n'avait eu qu'à dire :

—Héraldine, papa m'envoie te chercher !

Cela avait été un coup de baguette magique.

La Métisse s'était dressée d'un bond. La lividité sépulcrale de ses traits s'était éclairée, sa figure s'irradiait, ses yeux noirs s'emplissaient de joie, de bonheur, son âme chantait, son coeur bondissait dans l'affolement de l'ivresse. Du coup elle oubliait les brutalités de MacSon, ses grossièretés, ses injures, elle ne pensait qu'à France et Joubert : ses petits !

Elle allait revoir ses petits ! C'était inouï... Vivre encore auprès d'eux et pour eux ! C'était incroyable...

Et, dans son bonheur, inconsciente de ses actes et de ses paroles tant son esprit courait à l'avance là-bas, elle s'élança au cou d'Esther qu'elle embrassa longuement.

—Esther... ma bonne Esther !

Puis, se resaisissant, elle s'informa des deux enfants. Ensuite elle remercia la vieille femme qui lui avait montré tant de bonté, elle lui avoua une reconnaissance de toute sa vie. Elle eût voulu répéter ces paroles à François Lorrain qui s'était absenté ce jour-là; mais elle en chargea la mère. Puis elle partit avec Esther, hâtivement, courant presque, tant elle était dévorée du désir ardent de serrer au plus tôt dans ses bras France et Joubert.

* * *

A son retour à la ferme, François Lorrain, après le premier moment de stupeur, fit sentir son mécontentement.

—Et toi, dit-il brusquement à sa mère, tu l'as laissée aller !

—Mon pauvre enfant, que pouvais-je faire ?

—Mais il fallait la raisonner, lui démontrer que c'est folie de servir MacSon, qu'elle s'en va à un suicide !

—Ah ! si tu savais comme elle aime les petits, là-bas !

—Qu'importe ! ce ne sont pas ses enfants, que diable !

—Je lui ai fait remarquer ça un jour; mais elle les appelle constamment ses petits et ne pense qu'à eux.

—Quelle étrange créature ! murmura Lorrain qui se prit à songer.

Le brave Français avait éprouvé une forte déception en constatant le départ d'Héraldine. Durant les trois semaines que la Métisse avait séjourné là, François, après la première sympathie du moment, s'était épris d'une grande estime pour elle. Quand, auparavant, il allait à la ferme de MacSon, c'était l'image d'Esther qui l'attirait. Il n'avait jamais bien regardé Héraldine, qui lui était apparue de prime abord comme une créature peu intelligente, stupide, qui se laissait rouler dans l'esclavage dans lequel l'Ecossais la poussait du pied. Femme sans valeur morale, sans énergie, peut-être sans âme, faite pour le joug ou l'égoût . . . Non pas que François l'eut méprisée; mais cette femme pour lui était peu de chose dans la servilité où elle croupissait. C'était l'impression qu'Héraldine avait laissée dans son esprit, et cette impression il ne cherchait pas à la modifier.

Mais le soir où, devant le bourreau MacSon, il s'était posé en champion de la femme, ce soir-là, pour la première fois, François Lorrain avait regardé Hé-

raldine Lecours. Les regards doux, terrifiés et suppliants de la Métisse avaient rencontré les siens; il y avait eu un choc invisible, insaisissable, et sous ce choc François s'était senti fortement troublé. Il avait, dans une seconde inoubliable, deviné la haute valeur morale d'Héraldine; il avait vu étinceler, dans ces grands yeux noirs, qui l'avaient fasciné un moment, une énergie incroyable; il avait découvert une âme pure, forte, douce, une âme faite pour aimer avec toute l'ardeur et toute la tendresse possibles. Et de ce moment, l'image d'Esther s'éclipsa légèrement.

Un peu après, François se sentit assiégé par le désir de revoir Héraldine. A sa mère il en avait parlé avec beaucoup d'enthousiasme, il l'avait dépeinte avec toutes les qualités et toutes les vertus dont il est possible d'orner l'image d'une femme. Puis, tout à coup, il avait demandé à sa mère :

—Que penses-tu de cette fille-là, maman ?

—Si elle est seulement la moitié de ce que tu m'en dis, François, cette fille serait pour toi un parti préférable à la fille de MacSon.

Cette réponse avait mis au coeur de François Lorrain un ciel. Certes, il pensait bien encore un peu à Esther; mais l'image de l'autre se présentait toujours la première à son esprit et avec un éclat qui rejetait dans l'ombre celle d'Esther.

L'après-midi, au cours duquel il avait pu causer avec Héraldine à la ferme de MacSon, cet après-midi avait développé en lui la force mystérieuse qui l'entraînait vers cette femme.

Héraldine avait été si aimable, charmante presque, si plaisante; et l'air si bon qu'elle avait, ses beaux yeux noirs veloutés si pleins de caresses, de mystères . . . Il n'y a pas à dire, mais François avait été captivé, et, depuis, il était demeuré sous le charme.

—Pristi ! monologuait François en poursuivant, ce même après-midi son chemin vers sa ferme, cette fille me remue quelque chose au fond du coeur! Com-

ment se fait-il que je ne l'aie pas plus tôt remarquée ? Quelle différence entre elle et Esther ! Celle-ci est gênée, mal mise, indifférente et presque bête. Celle-là parle bien, avec un mot pour rire, sans timidité... c'est une vraie femme, quoi ! Esther, après tout, n'est qu'une fillette... trop jeune pour moi. Héraldine doit avoir la trentaine, et son âge me convient mieux. Ensuite, c'est la femme faite pour le foyer, pour la ferme ! Et puis, c'est une Canadienne, une Française... et surtout une bonne catholique! L'autre, une Anglaise, quoi !... sans instruction, sans religion, sans rien ! Aurais-je été insensé de me laisser aller à cette dérive ! Comme on est stupide quelquefois ! C'est égal ! maintenant j'en tiens pour cette Métisse. Elle n'est pas laide, pas laide le moins du monde ! Elle a des yeux qui vous mangent... quels beaux yeux ! Quand je la connus pour la première fois, c'est assez singulier, ses yeux m'ont fait peur ! Cette façon qu'elle a de vous regarder fixement ! Mais on découvre, avec un peu d'attention, dans ces yeux-là des trésors de toutes sortes !...



Et les pensées de François voyageaient, volaient, tournoyaient; il en avait plein lui d'Héraldine. De ce moment, Esther n'existait plus qu'à l'état de vieux souvenir.

Aussi, après les trois semaines que la Métisse venait de séjourner chez lui, après avoir pendant trois semaines trop courtes, hélas ! respiré le même air que cette fille étrange; après avoir caressé en son imagination des rêves prodigieux, presque insensés, il ressentait une déception si amère, un choc si terrible, qu'il en demeurait désemparé. Et il en voulait presque à sa pauvre vieille mère de n'avoir pas gardé Héraldine de force.

Après être demeuré longtemps plongé dans une sombre rêverie, François Lorrain se leva tout à coup et, regardant sa mère, dit :

—Maman, j'aime cette fille-là, et je la veux pour femme !

—Si elle veut de toi, François, répliqua la vieille d'une voix chevrotante, prends-la ! D'ailleurs, c'est Dieu toujours qui dirige les destinées; tu auras accompli les desseins de la Providence.



XIX

La gaieté, la joie de vivre, le bonheur, avaient reparu au foyer de MacSon. Mais lui demeurait à l'écart de cette gaieté; il paraissait fort gêné en présence d'Héraldine.

France et Joubert avaient, comme par miracle, retrouvé leurs couleurs vives, leurs yeux brillants, leurs rires folichons et leurs petits bavardages. Ah ! quelles caresses enivrantes, quels longs baisers, quels enlacements au retour de leur maman Didine ! Ce fut une joie folle, bruyante, presque assourdissante... d'autant mieux que MacSon était allé au village. Aussi la Métisse et ses deux chers petits en profitèrent-ils pour se livrer entièrement à leur joie commune et à leurs épanchements.

Esther n'était pas moins heureuse. Car, avec le retour d'Héraldine, elle reprenait la suite de son projet de réconciliation entre François Lorrain et MacSon. Ah ! si elle avait pu deviner les sentiments nouveaux de François, quelle désillusion ! Mais vivant toujours avec l'image du passé, elle conservait la douce quiétude de l'espérance. Et cette espérance grandissait du fait que la jeune fille croyait deviner chez son père un sentiment amical pour les Lorrain. MacSon, au bout de quelques jours, lui avait paru un modèle de père et de maître. Il ne buvait plus, travaillait avec entrain, paraissait presque heureux lui aussi. Il n'entrait plus à la maison avec sa face dure, ses regards inquisiteurs, sa démarche rude. Il avait toujours un

commencement de sourire, une petite tape amicale pour France et Joubert, parfois un mot pour rire. Si peu que ce fût, c'était déjà beaucoup pour Esther, comme pour les enfants et Héraldine elle-même qui ne lui gardait aucun ressentiment.

C'est ainsi qu'arrivèrent les jours de moisson.

C'est avec ces jours-là aussi que surgirent d'Europe des bruits de guerre. Mais dès les premiers temps ces nouvelles, dont on ne pouvait encore prévoir l'affreuse gravité, ne parurent pas tirer à conséquence. On exprima ses opinions, ses optimismes ou ses pessimismes; puis comme le travail commandait on courut fiévreusement aux champs.

Pendant trois semaines les grains blonds se couchèrent par vagues dorées sous le couteau de la moissonneuse, les champs se garnirent de gerbes puis de gerbiers. Pendant ces trois semaines la terre canadienne frémit sous le grondement des machines à battre, sous le roulement des lourds chariots de blé, sous la bruyante activité des maîtres du sol. Là-bas, par delà les mers, c'était le grondement monstrueux des canons, c'était le roulement sombre des armées, c'était le choc retentissant du fer contre le fer, c'était l'égorgement inouï, c'était le spectacle toujours horrible de la guerre !

A la ferme de MacSon tout allait encore assez bien après la coupe des grains et leur mise en gerbiers. On attendait le passage d'une batteuse.

Durant ce court répit MacSon dévorait les nouvelles d'Europe et les commentait avec son employé. Celui-ci était un Suédois ayant nom Hansen. Grand, blond, avec des yeux bleus aux regards sournois, assez bon travailleur, mais grossier, cet homme, jeune encore, flattait beaucoup les opinions du fermier. Etait-ce dans un but intéressé ? Il avait constamment les yeux sur Esther. Cet homme avait fort bien pu se dire : "Voilà justement une fille à marier, avec "un père veuf qui commence à vieillir, et avec laquelle

"je pourrais assez bien m'accommoder. C'est à moi "de guider la roue dans la bonne ornière ! "

Mais la mauvaise éducation très apparente de l'homme, son langage grossier fleuri de jurons, ses observations indiscrètes, ses oeillades équivoques et trop souvent répétées, tout cela finit par écoeurer Esther qui, au repas et aux heures où l'employé était dans la maison, ne quittait pas sa chambre.

MacSon n'avait rien remarqué de ce jeu, car il est certain que sa colère aurait vite amené un dénouement aux manoeuvres du Suédois. Le fermier, avec le nez collé sur les pages de son journal, n'avait l'esprit qu'à la guerre.

Quand il levait les yeux, c'était pour les reporter sur son employé et mentionner quelques hauts faits d'armes accomplis ça et là, selon certains communiqués de source douteuse, par les troupes britanniques. Car MacSon était en dépit de son origine écossaise, un fervent admirateur de la Grande-Bretagne. Elle seule pouvait sortir victorieuse et indemne de cette guerre ! Elle seule pouvait sauver la France de l'invasion, bien qu'elle n'eût pu sauver la Belgique ! A elle seule, disait-il souvent, avec sa flotte de guerre, elle pouvait vaincre la terrible Allemagne et ses alliés ! Quant à la France, à la valeur de ses armées, à la science de ses généraux, cela ne comptait pas dans l'esprit de MacSon. Car, comme beaucoup trop de sa race, il ne connaissait pas la France; il ne savait pas que la France avait été la maîtresse du monde; il ne savait pas que la France marquait la route aux démocraties modernes; il ne pouvait savoir que cette France avait été souvent la sauvegarde de la paix universelle. Mais si dans la guerre elle avait été parfois malheureuse, MacSon ne savait pas que la même France, par sa valeur morale, son énergie, sa vaillance, était toujours sortie à son honneur ! Il ne savait pas non plus, ce MacSon, tout Ecossais qu'il fût, que cette même France avait été un jour l'asile sûr

aux princes d'Ecosse pourchassés ! Non, MacSon ne savait rien; mais il croyait savoir. Et ce sont ces gens-là qui ont fait tant de mal à la France, à ses races originaires, à tout ce qui, enfin, avait un nom gaulois et une affinité française.

C'est au moment où le fermier écossais était dans cet état d'esprit, qu'un incident allait surgir pour lui faire commettre la plus grave des folies, pour renverser à nouveau les espoirs d'Esther et ramener les hostilités au foyer.

* * *

C'était le troisième dimanche d'août, jour de mission catholique à Bremner. MacSon, dans la matinée, eut affaire à s'y rendre.

Il arriva un peu avant la messe, et trouva plusieurs attroupements de Français, de Canadiens et de Métis en train de discuter sur les faits de la guerre européenne. A l'un de ces rassemblements s'étaient joints quelques Anglais et Ecossais. MacSon s'y mêla et son regard perçant découvrit François Lorrain.

A cause peut-être de sa carrure et de sa force herculéenne, tout le monde fit bon accueil à l'Ecossais. Seul François Lorrain ne parut pas le remarquer. Cette indifférence de Lorrain évoqua chez MacSon un terrible souvenir, et avec ce souvenir il se rappela qu'il avait une revanche à prendre. Sa rancune donna naissance à une sourde colère.

On parlait de la part que le Canada devait ou ne devait pas prendre à cette guerre. Les Anglais et les Ecossais soutenaient que c'était un devoir pour tout Canadien de prêter main-forte aux armées de la Grande-Bretagne; les Français et Métis rétorquaient que le Canada n'avait rien à voir dans les démêlés de l'Angleterre. Et François Lorrain venait de le dire plus haut que les autres. Ce fut l'heure de MacSon.

Il se rapprocha de Lorrain, croisa les bras, et, avec son sarcasme habituel et un sourire du plus grand mépris, il prononça ces paroles :

—Qu'as-tu à dire, Français ?. . . tu n'as pas même le coeur d'aller défendre ton pays !

—Tu te trompes, l'Ecossais, repartit froidement Lorrain; je défends mon pays partout où je me trouve. C'est dire que je le défends ici même.

—Montre-nous donc ça, pour voir !

—Rien de plus facile, ricana François Lorrain, et tu vas le voir en cinq secs !. . .

MacSon, en effet, le vit trop tôt ou pas du tout; François Lorrain, dans un geste d'éclair, avait lancé son poing sur le nez de MacSon et le sang avait jailli.

Etourdi, l'Ecossais fit entendre un rugissement; puis il écarta rudement ceux qui l'entouraient, se recula de deux pas et cria :

—Oh ! Français maudit, il y a longtemps que je te promets un chien. . tiens, le v'là !

Et ce disant, d'un mouvement rapide MacSon tira un revolver de sa poche, ajusta Lorrain la demie d'une seconde et fit feu.

François, atteint à l'abdomen, s'appuya à l'épaule d'un compatriote pour ne pas tomber, et d'une voix étouffée, mourante, il balbutia ce mot :

—Assassin !

Il perdit connaissance.

Et MacSon, profitant de la stupeur et de l'indécision générales, s'enfuit.



XX

Heureusement pour l'Ecossais, l'affaire ne devait pas avoir de suite. François Lorráin n'avait reçu qu'une légère blessure : la balle de MacSon était pénétrée peu avant, sans attaquer aucun organe. Et cette balle ayant été extraite, François, après trois semaines, était presque remis. Il refusa de porter plainte contre l'Ecossais, bien qu'il en eût reçu le conseil d'un grand nombre de fermiers du voisinage. Puis, dans l'afflux de nouvelles graves, sombres, qui arrivaient du vieux monde, ce petit incident fut tôt oublié.

La grande et immortelle victoire française du 12 septembre vint, pour quelque temps, effacer des horizons les sombres nuages qui s'y amoncelaient. Tous les Canadiens, de quelque origine qu'ils fussent, se réjouirent de cette victoire remportée sur les puissants Germains. Ce fut, partant des plus lointaines concessions de la province de Québec jusqu'aux rivages déserts de la Baie d'Hudson, un bravo, formidable. La France qui, pendant quelques années avait un peu perdu de son éclat dans les coeurs français du Canada, retrouvait du coup tout son immense prestige. Et sous l'effervescence nouvelle, qui sait si, plus tard, ces coeurs vaillants de français qui hésitent à partir sous les étendards britanniques, ne fussent point, très fiers, accourus sous le tricolore ?. . .

Et parmi ces Français de France et ces autres

Français, tant Canadiens que Métis ou Acadiens, il en fut un qui souffrit atrocement, à cause de sa vieille mère qu'il ne pouvait abandonner, de ne pouvoir aller rejoindre les camarades dans la tranchée, sous le feu des Prussiens : ce fut François Lorrain. Pendant longtemps il demeura sombre, taciturne, sans plus d'attraits ni de zèle au travail de ses champs.

Mais un jour, revenant du village où il était allé conduire une charge de blé, il put voir Héraldine dans la cour de la ferme de l'Ecossais. Il lui fût même loisible de causer cinq minutes. Il put entendre les paroles de gratitude de la Métisse, il put admirer ses grands yeux noirs, si ardents, si tendres, ses lèvres épanouies de sourires si doux, si bons ! Il oublia ses chagrins, ses soucis, et la pensée d'Héraldine demeura un rayonnement dans son âme.

Non... la Métisse n'avait pu, avec la reconnaissance naturelle qui enveloppait tant d'autres qualités exquises, oublier les soins dévouées, si touchants dont l'avaient presque gâtée les Lorrain. Aussi, aux prières récitées par France et Joubert avait-elle fait ajouter : "Seigneur, bénissez François Lorrain et sa bonne mère ! " Douce et sainte supplication jointe à la plus profonde confiance dans la puissance et la bonté de Dieu !...

Cette confiance sublime écartait de l'esprit d'Héraldine tous les soucis, toutes les inquiétudes : avec ses deux petits elle demeurait sereine et heureuse : cette confiance, c'était sa forteresse.

Dieu, néanmoins, dans ses vues profondes, réservait à la Métisse quelques autres épreuves auxquelles la brave fille allait faire face avec sa confiance habituelle et son énergie indomptable.

On était en octobre, époque où les gelées trop hâtives viennent souvent arrêter les travaux de la terre. MacSon et son employé occupaient leurs journées au charriage des blés aux élévateurs du village. Hansen était ivrogne, et l'Ecossais qui aimait à boire

un coup par ci par là, finissait par accorder le pas à son employé. C'est ainsi que chaque soir ils arrivaient à la ferme très en train tous les deux.

A ces moments, ces deux hommes paraissaient les meilleurs amis du monde et, à table, leurs familiarités les portaient à tenir des conversations assez équivoques. Héraldine demeurait froide et indifférente, comme si elle eût été sourde à leurs expressions grossières, aveugle à leurs sourires gras.

Mais Esther fronçait les sourcils et pinçait les lèvres; et si elle ne parlait pas du moins elle faisait voir que ces sortes de conversations étaient fort mal venues.

Un soir que les hommes ne rentraient pas à l'heure accoutumée, Héraldine, sur le conseil d'Esther, alla se coucher : la jeune fille verrait au souper des deux hommes. Ceux-ci arrivèrent peu après, ayant bu un peu plus que de coutume. Hansen était en un tel état d'ébriété qu'il se tenait difficilement debout. Et ce soir-là, à table, les deux buveurs avaient la parole plus libre et le rire plus fréquent. A chaque fois qu'Esther apportait un aliment ou un ustensile réclamé par l'un des deux compères, Hansen ne manquait pas d'un clin-d'oeil impudent, d'un sourire fat ou d'un mot équivoque. Par deux fois Esther lui ordonna, sur un ton sévère et méprisant, de garder pour d'autres filles ses drôleries.

MacSon, une fois, éclata d'un gros rire et, la voix zézayante, dit à sa fille :

—Hé, là, mon Ezz. . ther ! te fâge pas. . . pour rire qui dit za ! . .

La jeune fille ne répliqua pas, mais son regard courroucé leur fit comprendre qu'elle n'était nullement disposée à la plaisanterie.

Mais cette remarque de MacSon avait paru encourager les velléités audacieuses et saugrenues de Hansen. Pendant qu'Esther s'était retirée dans la

salle voisine, le Suédois dit assez haut pour être entendu de la jeune fille :

—Je gage, MacSon, que tu serais pas fâché d'avoir un gendre comme moi ?. . .

Et Hansen riait d'un rire aviné, stupide.

Dans un autre moment l'Ecossais eût passé l'imprudent par une fenêtre. Mais les effets singuliers de l'alcool lui ôtaient tout bon sens et tout raisonnement. Il ne voulait que rire, et rire de tout et à propos de tout.

Ce fut donc en riant aux éclats qu'il répondit :

—Commence d'abord par te jeter aux genoux de la belle !

—Ça prendra pas ! fit Hansen en branlant la tête avec doute.

—Essaye quand même.

—Non. . . il y a l'autre. . .

—L'autre ?

La figure de MacSon se figea tout à coup de surprise, et ses yeux bleus, sombres et méchants, interrogeaient avidement le Suédois.

—Quoi ! tu sais pas ?

—Non. Parle et dis ce que tu sais, toi, si tu sais quelque chose !

Et cette fois, MacSon, croyant que Hansen allait tenter quelque calomnie, s'apprêtait à sauter sur lui et lui régler son compte.

A cette même minute Esther, toute pâle, parut dans la porte de la salle.

Elle s'était arrêtée, et ses regards un peu effrayés se posaient sur le vilain Suédois.

Lui, partit de rire, et bredouilla, un peu gêné :

—Tiens !. . . c'est elle-même qui va nous conter ça !

MacSon regarda sa fille d'un air soupçonneux. Et le visage altéré d'Esther lui fit penser que les sug-

gestions de Hansen étaient basées sur des faits authentiques. Il gronda :

—Esther, je veux savoir la vérité.

La jeune fille tressaillit, ses joues s'empourprèrent vivement, une flamme de colère brilla dans ses regards moins timides. Désignant le Suédois qui ne savait comment garder une contenance, elle jeta ces trois mots avec mépris :

—Cet homme ment !

MacSon laissa peser sur Hansen un regard terrible. Ce regard semblait dire :

—Si tu mens, gare à toi !

Hansen vit le regard et comprit la menace. Cette menace fit sourdre en lui une rage soudaine. Un moment, les deux amis de l'instant d'avant se mesurèrent d'un regard chargé d'éclairs et de défi. Mais la mine plus redoutable du fermier parut en imposer à l'autre. Il retraita, refoula sa fureur, ravala les mots insultants qui allaient faire éclater la foudre. Il essaya un sourire indifférent et dit :

—Si j'ai menti, c'est pas de ma faute. Je parle d'après ce qu'on rapporte au village.

—Et qu'est-ce qu'on rapporte ? interrogea sourdement MacSon.

—Eh bien ! on dit que Lorrain veut épouser votre fille.

A ces paroles à peine achevées l'Ecossais bondit jusqu'à Esther qu'il venait de voir défaillir. Il lui entoura le cou de ses deux mains puissantes, et serra brutalement. Un spasme secoua la jeune fille. MacSon, rugissant, la face rouge, crispée, collée sur la figure livide d'Esther, demanda :

—Tu aimes Lorrain ?

—Vous m'étouffez . . . bégaya Esther qui cherchait à se déprendre de l'étreinte.

—Ah ! tu aimes ce français damné !

—Laissez-moi ! . . . put encore murmurer faiblement Esther.

—Je veux savoir... hurla MacSon. Parle... parle vite, ou Dieu me damne...

Il s'interrompit pour déserrer un peu ses doigts.

—Chassez cet homme ! souffla Esther.

—Parle d'abord !

—Non... Oh ! papa... vous allez m'étouffer!

—Je t'étoufferai, si tu ne me dis pas tout ce que je veux savoir ! Tu me connais ! et il vaut...

Il s'interrompit de nouveau en voyant Héraldine qui, toute blanche dans sa longue robe de nuit, apparaissait tout à coup comme un fantôme. Livide, elle aussi, et tremblante, elle regarda Hansen qui, indifférent en apparence à la scène qui se passait sous ses yeux, mangeait et buvait.

Héraldine dressa vers l'étranger un index menaçant, tragique, et d'une voix profonde elle dit :

—Cet homme, monsieur MacSon, est un scélérat. Esther, vous le savez, est comme ma fille, et je réponds d'elle !

—Mais si ce qu'on dit au village... voulut répliquer le fermier.

—Laissez donc dire les gens. On ne peut pas arrêter les langues, de même qu'on ne peut arrêter le vent. Le monde fait des suppositions du fait qu'on a vu François Lorrain venir souvent à la ferme. Chacun, à sa façon, a interprété un voisinage bien ordinaire. Voilà tout.

Ces paroles et leur sincérité parurent satisfaire MacSon. Il abandonna Esther qui s'enfuit, pleurante, et revint sans mot dire s'asseoir à table. Héraldine, sans plus, remonta à sa chambre. Quant à Hansen, il ne souffla mot; mais un sourire mauvais semblait dire :

—Tout ça n'est pas fini... j'aurai mon tour !



XXI

Malgré le sincère témoignage d'Héraldine, un doute persistait dans l'esprit de MacSon. Il se promit de prendre des informations. Puis, se remémorant l'époque si peu lointaine où Lorrain venait régulièrement à la ferme, les attentions empressées du Français pour Esther, le fermier pensa qu'il y avait certainement quelque chose qu'on lui cachait. Et depuis qu'il s'était aperçu d'un rapprochement et d'une sorte d'amitié entre Esther et la Métisse, il s'imaginait à présent qu'il y avait entre les deux femmes complicité.

—J'aurai l'oeil, se dit-il; et, si le maudit Français veut s'imposer, malheur à lui !

En effet, après inquisitions, l'Ecossais apprit les rumeurs qui, jusqu'à ces deux derniers mois, avaient circulé relativement à un mariage prochain entre Lorrain et Esther.

De ce moment, le mépris de MacSon pour François Lorrain se changea en une haine féroce et mortelle. Déjà il regrettait de n'avoir pas mieux tiré sa balle de revolver. Il oubliait la générosité de sa victime qui n'avait pas voulu porter plainte. Il oubliait que la justice des hommes pouvait lui demander un compte très dur de cet attentat à la vie d'autrui. Mais dans cette brute humaine il n'existait aucun sentiment durable de l'âme ou du coeur. Il est même douteux que ce père aimât ses enfants. Par ci, par là, il pouvait peut-être avoir une sorte d'inclination à la tendresse paternelle; mais c'était passager. Il pouvait

lui arriver de flatter ses enfants comme il flattait ses bêtes, mais c'était pour mieux les frapper à coups de pied.

Pourtant, sur ces entrefaites, MacSon ressentit au dedans de lui-même une chose inconnue de son être, un symptôme inouï, un sentiment bizarre, mais peut-être fallacieux : l'amour !

Au fait, comment l'amour pouvait-il entrer dans le coeur de cet homme qui ne s'aimait pas lui-même !

Hansen connaissait les informations recueillies par l'Ecossais sur les bruits de mariage entre Lorrain et Esther. Et ayant vu ses dires collaborés par une foule de gens bien connus du fermier, il en avait profité pour se donner une certaine importance auprès de son patron, et se faire valoir plus qu'il ne valait.

Dans la matinée d'un dimanche, les deux hommes s'étaient rendus au village, chez un individu qui faisait le commerce clandestin des boissons alcooliques.

En une petite chambre où ils se trouvaient seuls, les deux amis se mirent à boire et, naturellement, à parler femmes.

MacSon avait dit :

—Sais-tu, Hansen, que j'ai, des fois, l'envie de me remarier ?. . . J'en serais à la quatrième femme !

—Diable ! fit Hansen en ricanant, tu détiendrais un record avant longtemps, si tu y allais comme ça pour trente ans encore.

MacSon éclata de rire.

—L'affaire, dit-il, c'est de trouver la femme; c'est pas toujours facile !

—Bah ! répliqua Hansen avec indifférence, c'est peut-être parce qu'on regarde pas assez autour de soi.

—Tu penses ça, toi ?

—Oh ! je peux me tromper. . . Mais parlons de toi, si tu veux. Sais-tu que tu as justement une femme à portée de ta main et que tu ne t'en aperçois pas ?

—Allons donc ? se mit à rire l'Ecossais qui voyait venir son homme.

—Quand je te le dis !. . . Et quelle femme encore ! Précisément une femme comme j'en voudrais une ! Une femme qui n'a pas peur de la besogne, et puis dévouée comme un esclave, fidèle comme un chien ! Vraiment, tu vois pas clair !

—Je gage que tu veux parler d'Héraldine ? fit MacSon en riant.

—Eh bien ! est-ce que je me trompe, quand je te dépeins la femme qu'elle est ?

—Non, certes.

—Avec ça qu'elle n'est pas dégoûtante !

—J'en conviens.

—La seule épine qui gratte, comme on dit, c'est sa métisserie !

—Oui, elle est métisse. Et l'Ecossais cracha par terre avec mépris.

—T'as pas l'air d'aimer les Métis ?. . . on voit ça.

—Je les exterminerais tous jusqu'au dernier !

—C'est curieux : moi, ça ne me fait pas d'effet comme ça.

—Pourquoi ?

—Je ne sais pas. Seulement, je me dis que les Métis c'est du monde comme les autres. Même qu'il s'en trouve, comme j'en ai connus, qui ne sont pas bêtes du tout.

—Je sais ça.

—Et la Métisse, la tienne, je la trouve pas mal. Ça dit jamais rien, ça travaille comme deux, c'est propre comme du lait, et ça gaspille rien.

—Tout ça, c'est vrai.

—Et ce qui est non moins vrai, c'est qu'elle choie tes p'tits comme si c'étaient à elle. Ça vaut beaucoup ça, et c'est, il me semble, une bonne avance pour toi.

—Comment ? demanda MacSon de plus en plus intéressé.

—Quoi ! tu ne comprends pas ? C'est pourtant simple comme tout. Si ta servante aime tes enfants, eh bien ! il n'y a pas loin pour elle d'aimer le père des enfants.

—Oui, mais tu ne connais pas Héraldine : elle ne m'aime pas et elle ne m'aimera jamais.

—Bah ! tu dis ça sans le savoir, peut-être sans le penser. Oh ! je sais bien que tu as eu des torts avec elle : mais une femme, c'est pas comme nous, les hommes; plus on lui en fait de dures, plus elle s'attache ! La femme est ainsi faite, quoi ! Oh ! elle se rebute joliment, des fois, elle pourrait tuer...

—Je connais ça, interrompit MacSon avec assurance; mon irlandaise, un jour, a failli m'assommer avec un marteau.

—Tu vois ? Et après, je parie, elle t'a embrassé !

—Elle m'a serré dans ses bras à m'étouffer, se mit à rire MacSon.

—C'est ce que j'allais expliquer. Il est vrai que je ne me suis pas jamais marié. Mais j'ai vu et entrevu... et la furie d'une femme est à peine passée que vient la crise, la grosse crise de larmes... puis c'est des carresses à n'en plus finir... Je te dis, MacSon, que ton Héraldine est comme les autres femmes.

—T'as peut-être raison.

—Et si j'ai raison là, j'ai encore raison ailleurs... Qu'est-ce que tu prends cette fois ? c'est moi qui paye !

—Du pareil, répondit MacSon qui semblait réfléchir profondément. Les opinions très curieuses du Suédois l'intéressaient.

Hansen appela l'hôtelier clandestin et lui commanda deux verres de whiskey.

Le Suédois, qui n'était pas encore au bous de ses

paradoxes grossiers, tenait à maintenir sa langue avec toute sa souplesse, et son cerveau avec toute sa lucidité.

Et il se disait, tout en observant MacSon à la dérobée :

—Je pense que mon homme va mordre à pleines dents ! Je ne serais pas fâché d'avoir sa fille, mais je ne serais pas fâché non plus qu'il mariât la maudite Métisse. Une fois la femme de ce butor, c'est alors qu'elle se ferait joliment arranger ! Et je voudrais être là pour admirer le tableau que ça fera ! Mais pour y être sûrement, je pense qu'il me faudrait épouser Esther. Allons ! c'est le temps de tâter mon Ecossais pour tout de bon !

L'hôtelier venait d'apporter les deux verres commandés. Hansen vida le sien d'un trait et l'égoutta convenablement. Puis avec un sourire épais, qu'il cherchait à rendre aussi naïf que possible, il reprit :

—MacSon, j'ai toujours pensé qu'il faut s'entr'aider dans ce monde. Tu vois maintenant que je t'ai mis le doigt sur la porte du trésor, je t'ai ouvert un ciel insoupçonné. Oh ! ce n'est pas pour me louanger ! Et ce n'est pas non plus avec l'idée que ta reconnaissance se fera toute chaude pour moi. Je suis pas, moi, de ces gens qui prêtent une épingle pour avoir l'occasion ensuite de demander un million ! Je suis ce qu'on appelle un homme à la main . . . j'aime à rendre service. Tu comprends ?

—Oui, oui, répondit distraitement MacSon dont toute la pensée, depuis un moment, se fixait sur l'image d'Héraldine Lecours.

—Je t'ai rendu service, mais j'en ai encore un à rendre, et c'est pour un autre. Seulement, avec ce nouveau service, je suis pas mal embêté, vu que, par rapport à cet ami, je ne sais pas comment expliquer ça au juste.

—Qu'est-ce que ton ami veut ?

—Oh ! rien de plus simple que le fait de vouloir... il veut se marier.

Hansen, après ces paroles, se mit à ricaner niaisement.

—Mais avec qui ? interrogea MacSon qui involontairement dressait l'oreille.

—Ma foi, faut pas vous choquer... c'est avec votre Esther qu'il veut se marier.

—Ah ! ah ! sourit MacSon.

—Et vous ne savez pas comment c'est venu cette idée-là ?

Hansen ricanait toujours et, sans qu'il parût s'en apercevoir, il ne tutoyait plus le fermier écossais.

—Non, répondit MacSon dont la curiosité s'éveillait.

—Il a entendu parler que Lorrain voulait épouser votre fille... Ça lui a fait un coup dans l'estomac. Quoi ! s'est-il écrié, marier une si bonne fille à ce rustre de Français, à ce catholique forcené !... Alors il n'a plus voulu entendre parler de ça...

—Et qu'est-ce qui est arrivé ? demanda MacSon d'un accent bénévole.

—Il n'est rien arrivé, rien encore, répondit Hansen qui cherchait à se donner un aplomb formidable avant d'aborder la dernière de ses nombreuses périphrases. Mais c'est à la minute toute proche d'arriver et c'est justement là qu'on aura besoin de votre aide.

—Tu veux dire mon consentement ? se mit à rire MacSon qui devinait la manoeuvre de son interlocuteur.

Celui-ci crut sage et de bonne tactique de modeler un rire énorme sur le rire de MacSon.

Et ce dernier reprit aussitôt, très bonhomme :

—Eh bien ! sans connaître le prétendant en question, et me reposant sur la connaissance parfaite que tu as de cet ami, mon consentement est acquis.

—Non . . . pas si vite que ça ! s'écria Hansen, qui commençait à croire à une plaisanterie de l'Ecossais.

—Allons, Hansen, tu n'as pas l'air bien pressé de m'appeler beau-papa !

Et avec ces paroles qui jetèrent l'effarement dans l'esprit cauteleux du Suédois, MacSon lui posait lourdement une main sur l'épaule et partait d'un énorme éclat de rire.

—Ah ! ah ! Hansen, tu ne t'attendais pas de me trouver aussi perspicace !

Troublé, perdant contenance, et ne sachant trop comment interpréter l'hilarité de son patron, Hansen demanda :

—Eh bien ! est-ce que vous riez pour tout de bon ?

—Comment! si je ris pour tout de bon? Mais, mon cher, rien de plus gai que de me dire qu'on va faire en un jour une double noce : moi avec Héraldine, toi avec Esther !

—Ainsi, vous consentiriez . . .

—Ah ça ! ne te l'ai-je pas donné mon consentement ?

Et MacSon riait de plus en plus.

L'autre, doutant en dépit des assertions de MacSon, demeurait perplexe, incertain.

—Tu ne comprends pas, je gage, pourquoi je ris tant que ça, poursuivit MacSon. Je vais te le dire : c'est le nez que fera Lorrain en apprenant que ma fille est mariée à Monsieur Hansen !

—Alors, c'est vrai, c'est décidé . . .

—Quand je te le dis, tête de bois. Et pour te le prouver nettement, je paye un coup pour arroser nos prochaines noces.

Et MacSon, pour appeler le débitant de whiskey, frappa un grand coup de poing sur la table.



XXII

Ce soir-là MacSon retourna seul à la ferme. Ou mieux, il rentra chez lui vers la fin de l'après-midi, ayant laissé son "futur gendre" ivre-mort dans un hôtel.

Malgré un fort bon nombre de consommations, l'Ecossais gardait toute sa raison; et, pour ne pas paraître avoir bu, il s'efforçait de guider ses paroles et ses gestes avec le naturel ordinaire.

Il fit son "train", comme on dit, et par extraordinaire, avec une complaisance qui étonna Héraldine et Esther, le fermier tira les vaches.

Ce dimanche soir, le souper fut joyeux. L'Ecossais raconta des histoires de son temps, et il narra très mal certaines légendes des clans écossais. Il eut de attentions pour Héraldine, des regards de tendresse pour Esther, des caresses pour France et Joubert qui n'en revenaient pas. Après le repas, il attira Joubert sur ses genoux, puis France, qui à contre-coeur se laissèrent faire tous deux, gênés, sans mot dire. Et MacSon, ayant fouillé ses poches, trouva des bonbons qu'il offrit aux petits. C'était un revirement si soudain chez cet homme, que, loin de se réjouir, Héraldine eut peur. Ce calme étrange de MacSon lui faisait appréhender un orage prochain. Cette paternelle tendresse qui se révélait si inopinément lui fit présager un malheur. Et, chose plus stupéfiante encore, lorsque le couvert fut enlevé et que la Métisse eut terminé sa besogne du soir, MacSon dit aux deux en-

fants sur un ton doux et bienveillant, qui contrastait si étrangement avec ses façons rudes d'avant :

—A présent, petits, montez faire "vos prières" et vous coucher !

Héraldine, n'en pouvant croire son entendement, regarda le fermier avec stupéfaction. Lui, sourit avec bonhomie. Quant à France et Joubert, ne comprenant rien à tout cela, ne sachant à quoi attribuer cette conduite mystérieuse de leur père, regardèrent tour à tour l'Ecossais et la Métisse, et, silencieux, troublés, suivirent la servante à l'étage supérieur.

Mais avant qu'Héraldine n'eut disparu dans l'escalier, MacSon, avec un accent peu rassuré, demanda :

—Vous ne vous couchez pas de suite, Héraldine ?

—Non... pas de suite... balbutia-t-elle dans son étonnement.

—En ce cas, reprit le fermier, quand les enfants dormiront, redescendez : j'ai besoin de vous parler.

—C'est bien, je descendrai.

Et la Métisse, songeuse, effrayée presque, monta lentement l'escalier.

Une demi-heure après MacSon l'entendit revenir, et en même temps il put entendre Esther qui, dans sa chambre, fredonnait.

—Bon ! pensa MacSon, pourvu qu'elle continue de chanter ainsi pour un quart d'heure encore !

Car le fermier ne désirait nullement qu'Esther entendît ce qu'il avait à confier à la Métisse.

C'est avec un sourire du meilleur accueil qu'il reçut Héraldine et en lui indiquant un siège près du poêle. En ce mois d'octobre les nuits étaient froides, et l'on ne négligeait pas d'entretenir un bon feu. Aussi, en pénétrant dans ce logis bien tiède où chaque chose était à sa place, où reluisait une parfaite propreté dans ce foyer calme, serein, dont le silence n'é-

tait troublé que par un fredonnement léger et joyeux, on eût juré que, là, existait un bonheur sans mélange.

MacSon avait tiré un cigare de sa poche et l'avait allumé d'une main qu'Héraldine crut voir trembler légèrement. Après avoir tiré quelques bouffées de son cigare, l'Ecossais commença la conversation par ces paroles :

—Héraldine, je veux d'abord vous faire mes excuses que vous devez attendre depuis longtemps.

Il se tut, et parut s'écouter comme si les paroles qu'il venait de prononcer eussent produit sur son entendement une étrange impression.

Très surprise par ce préambule, Héraldine fixait sur l'Ecossais ses grands yeux noirs aux regards immobiles et perçants.

Le fermier ne la regardait pas; il s'amusait à tourner son cigare fumant entre ses gros doigts.

Il poursuivit, après avoir repris fortement haleine :

—Je n'ai jamais oublié que j'ai eu de grands torts à votre égard . . .

—N'en parlez pas, monsieur MacSon, interrompit la Métisse, gênée; moi, j'ai tout oublié.

MacSon la considéra, très surpris, interloqué.

—Vous ne voulez pas, reprit-il avec effort, que je m'excuse ?

—Tout est excusé depuis longtemps. C'est oublié.

—Vous ne m'en voulez donc pas ?

—Pourquoi ? J'ai eu mes torts aussi . . . je n'ai pas toujours obéi à vos ordres.

—Bah ! se mit à rire MacSon, vous avez bien fait de ne pas agir comme je vous disais, puisque je disais des sottises.

Héraldine ne répliqua pas. Elle baissa les yeux, pensive et très stupéfaite. Une vague inquiétude en même temps pénétrait peu à peu dans son esprit.

—Donc, je garde pour moi tous les torts, con-

tinua l'Ecossais qui avait paru reprendre un peu d'aplomb. Et que vous le veuillez ou non, je me sens forcé de vous demander pardon. Au reste, j'ai décidé de réparer ma conduite brutale envers vous. Je vous ai faite malheureuse, je veux...

Héraldine l'interrompit :

—Non, non, ne dites pas cela... j'ai toujours été heureuse.

—Admettons. Moi, je veux vous faire plus heureuse, si c'est possible.

Et la voix de MacSon trembla tellement à ces derniers mots, que la Métisse eut le vague pressentiment de ce que MacSon allait formuler. Alors, elle se raidit, imposa à sa volonté un calme de roc, à son visage un masque d'insensibilité, et elle attendit.

Le fermier, tout au travail d'arranger les mots nécessaires pour exprimer sa pensée, ne soupçonna nullement qu'il était deviné. La figure tranquille d'Héraldine, ses regards candides, remontèrent le courage de l'Ecossais. Il reprit :

—Héraldine, je ne veux pas vous en imposer, je ne cherche pas à passer outre à votre volonté... je ne voudrais pas paraître trop osé... et je vous demande de ne pas me trop mal juger... Seulement, dans ma situation, que vous connaissez bien...

MacSon s'arrêta, hésitant. Il avait tellement de difficultés à formuler ses sentiments et ses idées, qu'il finissait par s'égarer et par ne plus se comprendre. Tout de même, par un effort énorme, il arriva au bout de son boniment :

—Oui, reprit-il, vous connaissez ma situation... et je veux vous dire que j'ai résolu de me remarier.

Par ces dernières paroles Héraldine se crut déroutée : MacSon, par crainte de ridicule, ne voulait pas exécuter une résolution de ce genre sans demander l'opinion d'autrui; et il avait choisi Héraldine pour confidente, sachant qu'elle garderait pour elle-même ce

qu'il venait de lui confier. Qu'avait-elle donc pensé ou espéré, la pauvre fille ? Elle devait bien s'imaginer, eût-elle le moindre bon sens, que MacSon n'était pas homme à prendre pour femme une vulgaire servante, et encore moins une Métisse et une catholique ! Elle s'était bien sottement trompée ! Mais, aussi, les périphrases du début avaient paru avoir une telle signification pour elle... Mais elle voyait clair, maintenant; oui, MacSon voulait simplement avoir son idée ! Or, l'idée d'Héraldine, tout à coup, la fit frémir et sema par tout son être une grande épouvante. Elle sentit une soudaine faiblesse l'envahir, à tel point qu'elle eut peur de s'évanouir. Et cette idée qui la renversait était celle-ci : si MacSon se remariait, il n'aurait plus besoin d'une servante ! France et Joubert auraient une belle-mère... une femme qui, peut-être, les rendrait malheureux ! Une Anglaise, peut-être, qui leur donnerait une éducation saxonne et protestante, et, peut-être encore, aucune éducation du tout !

Mais comme elle ne voyait dans le maintien et la physionomie du fermier rien qui pût justifier ses épouvantes, elle reprit un peu d'espoir. Et elle voulut en avoir le coeur net tout de suite. Elle demanda, tout anxieuse :

—Si vous vous remariez, vous n'aurez pas besoin d'une servante ?...

Avec ces paroles MacSon reçut au coeur une joie éperdue : il devina qu'Héraldine tremblait de se voir séparée des enfants. Il pensa, peut-être avec justesse, ceci :

—Héraldine, pour rester auprès des enfants, ne peut me refuser !

Et cette pensée l'enhardit. Il ébaucha un sourire d'assurance, fuma une seconde, et répondit :

—Il est vrai qu'en me remariant je n'aurai plus besoin d'une servante; seulement, je n'ai pas dit que je vous renverrais.

Le sein d'Héraldine se souleva violemment, l'es-



poir et la crainte se disputaient sa pensée. Elle avait donc bien compris, en premier lieu, les projets du fermier. A moins que MacSon se plut à se moquer d'elle ? Qu'est-ce que tout cela signifiait au juste ? MacSon devina l'embarras de sa pensée et le mystère autour duquel elle tournait; il s'était si mal expliqué aussi ! De suite il décida de jeter un jet de lumière dans l'esprit de la Métisse.

—Vous n'avez pas l'air de me comprendre, Héraldine ? Excusez-moi, je ne sais pas m'expliquer comme un homme instruit. Mais si j'avais mentionné le nom de la femme que je veux épouser, peut-être que. . . .

Il s'arrêta, manquant de courage à nouveau; et l'on eut dit qu'un hoquet de gêne venait d'obstruer son gosier.

Mais Héraldine, cette fois, comprenait clairement. Aussi, ne put-elle s'empêcher de rougir de gêne d'abord sous l'oeil bleu et papelard de l'Ecossais; et de plaisir, ensuite en songeant qu'il n'allait dépendre que d'elle-même de demeurer toujours avec Joubert et France.

Or, MacSon poursuivait, après avoir toussé fortement pour dégager sa voix :

—. . . peut-être que vous m'auriez de suite compris.

—Oui, peut-être. . . souffla Héraldine qui ne savait que dire.

—J'aurais donc dû expliquer, continua MacSon sans regarder la Métisse, que la femme que je désirais marier, c'était vous ! . . .

Héraldine attendait ces deux mots; elle avait redouté de les entendre, tout autant que MacSon avait redouté de les prononcer. Et, à présent qu'ils étaient dits ces deux mots, elle se sentait soulagée. Mais il en fut bien autrement de MacSon : c'est comme si on lui eut ôté sur le dos le poids d'une montagne, et sur sa poitrine, qu'il avait puissante, pourtant, une

meule de moulin. Comme s'il eût en horreur d'entendre à ses oreilles l'écho de ses dernières paroles, MacSon, pâle, tremblant, se mit à tousser, à éternuer avec fracas. Mais ce fracas, dont tremblait la maison entière, il voulut de suite l'expliquer par ces paroles à peine bredouillées :

—La fumée de mon cigare . . . décidément, je ne sais plus fumer . . .

Héraldine n'avait rien dit. Elle avait seulement abaissé ses paupières et souri. Elle ne pouvait parler d'ailleurs, ne trouvant rien à répondre sur le coup. Et puis, elle préférait attendre que MacSon lui posa la question plus directement.

Eh bien ! l'Ecossais la posa la question . . . Avec le soulagement qu'il venait d'éprouver, avec le sourire qu'il avait vu courir sur les lèvres d'Héraldine, — sourire qu'il avait interprêté, sinon comme un consentement, non comme un refus positif du moins, — MacSon se raffermit, reprit toutes ses audaces de montagnard, retrouva toutes ses forces d'hercule, et dit :

—Héraldine, je vous demande de devenir ma femme . . .

Il s'interrompit, ne pouvant en dire davantage, et laissa flotter sur la Métisse un regard inquiet.

Cette fois, Héraldine se vit bien obligée de répondre. Elle le fit avec calme, sans trop de timidité, parce qu'elle avait eu le temps de préparer sa réponse.

—Monsieur MacSon, vous me faites une demande à laquelle je ne pouvais m'attendre. Un patron qui soumet une telle proposition à sa domestique . . . Vous devez comprendre ma surprise et mon émoi . . .

—Oh ! je comprends tout ça, en vérité, s'écria MacSon. Mais dites-vous bien qu'en ce moment je ne vous considère pas comme une domestique. Vous êtes une femme qui s'est imposée à mon admiration, une femme qui aime mes petits plus qu'elle-même.

une femme seule au monde; et à cette femme je dis : Soyez la maîtresse ici et non plus la servante !

Pour la première fois peut-être MacSon s'écouta parler, et il se félicita en lui-même d'avoir trouvé des paroles irrésistibles. Cette satisfaction de son savoir-faire doubla sa hardiesse. Ce fut presque avec volubilité qu'il poursuivit :

—D'abord, Héraldine, sachez que je vous aime... Je vous ai toujours admirée et aimée; et je suis sincère. J'avoue que j'ai été bien stupide avec vous, mais savez-vous pourquoi ? C'était la jalousie...

Héraldine le considéra avec surprise.

—Oui, la jalousie, répéta MacSon. Et cette jalousie provenait de l'amour profond que vous ont donné mes enfants. Je me disais que vous me les preniez, et cela me fâchait, m'enrageait. Et je vous aimais... et me disant que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'aimeriez jamais, ma rage augmentait. Si elle voulait être ma femme ! me disais-je souvent, comme cela arrangerait toute chose pour le mieux ! Et alors je me mettais dans la tête que vous ne consentiriez jamais à devenir ma femme ! Voyez-vous dans quel état d'esprit je me trouvais ?

A la fin, à force de se croire sincère, MacSon paraissait tel. Dans un sens il pouvait l'être : car l'amour, souvent, n'étant qu'une forme ou un côté de l'admiration, pouvait germer dans le coeur de l'Ecossais aussi bien qu'ailleurs.! MacSon pouvait aimer Héraldine pour les belles qualités d'âme et de coeur que possédait cette fille modeste. Ensuite, pouvait-il trouver une femme qui choyât ses enfants davantage, plus intéressée à son foyer, plus soumise, plus fidèle ? Héraldine était un trésor, et il le savait. Aussi, en face de ces vérités, MacSon était assurément capable d'éprouver un sentiment qui n'était pas loin de l'amour !

Seulement, il oubliait un peu que ce trésor n'était pas fait pour être palpé par des mains comme les siennes, qui pouvaient ou pourraient être sacrilèges ! Il oubliait qu'aux plus sublimes vertus, il n'aurait à allier que des vices ! Il oubliait qu'à un tempérament fait de douceur, de générosité, de renoncement, il n'aurait à mettre en vis-à-vis qu'un caractère emporté, égoïste et jaloux ! Et cependant, MacSon, en parlant de son amour, entendait, ou plutôt il se disait qu'il modèlerait sa conduite future sur celle de sa femme, qu'il écarterait de lui le vice, qu'il réformerait son caractère, bref, qu'il se ferait meilleur et deviendrait un mari parfait ! Et il prenait les plus fortes résolutions; il s'armait, pour ainsi dire, en face de la lutte inévitable qu'il était assez sensé pour entrevoir : lutte contre ses passions ! Et là encore MacSon se croyait sincère.

Sincère !... Hélas ! la sincérité n'est souvent chez trop de mortels qu'un fard hâtivement appliqué qu'effacera la première humidité. La sincérité est, au fond, une monnaie... une monnaie très courante même ! Si courante, qu'elle ne reste guère en portefeuille. Or, MacSon avait tout au moins de cette sincérité : venue l'occasion il saisissait la monnaie en circulation et payait !

Avec son âme simple et candide, Héraldine, était susceptible de croire en MacSon. Mais pouvait-elle accepter d'être sa femme ? L'hypothèse est peu plausible après tout ce qu'elle avait souffert aux mains de ce bourreau. Le bourreau s'excusait, il est vrai, il se repentait, il s'humiliait, prêt à faire oeuvre d'abnégation, à entreprendre l'impossible pour faire oublier ses brutalités.

Héraldine, avec les sentiments divers qui l'agitaient, ne crut pas devoir prendre une décision immédiate, et voici ce qu'elle répondit :

—Monsieur MacSon, j'apprécie beaucoup ce que vous dites et pensez de moi. Mais à votre de-

mande je ne puis, de suite et sans réflexion, vous donner la réponse que vous attendez. Je vous prie de m'accorder deux jours — ce n'est pas long — et je vous dirai franchement, alors ce que j'aurai décidé.

MacSon aurait bien voulu avoir à l'instant un consentement; mais il dut se contenter de l'espoir que paraissait lui laisser Héraldine.

—Deux jours ? Soit, admit-il. J'attendrai deux jours.





XXIII

Quelle serait la décision d'Héraldine ?

Si elle demeurait en lutte avec l'indécision, elle n'avait qu'à écouter les voix intérieures qui murmuraient aux portes de son coeur ! ces voix intérieures lui criaient :

—Prends garde à la subtilité du serpent !

D'ailleurs elle n'aimait pas MacSon, elle ne pouvait l'aimer. Et, par surcroît, elle n'avait aucune admiration pour la brute humaine. Le plus souvent elle éprouvait une aversion indéfinissable, presque de la répulsion. Seulement, quand il essayait d'être, sinon aimable, un peu poli tout au moins, alors, Héraldine pouvait ressentir pour cet homme, qui, peut-être, s'ennuyait dans son veuvage, un peu de pitié. En dehors de ce sentiment pitoyable et passager, MacSon ne lui était rien; elle ne le respectait que par l'amour qu'elle avait voué à France et à Joubert. Oh ! c'étaient ces deux petits-là qui l'enchaînaient si fortement — chaîne bien douce qu'elle bénissait — au foyer de MacSon. C'est pour France et Joubert qu'elle se fut sacrifiée, tout entière, sans rien garder d'elle-même pour elle-même ! Elle s'était donnée, corps et âme, pour dire; elle voulait faire deux petits anges du bon Dieu d'abord, pour en faire, plus tard, ses fidèles serviteurs. Elle ne s'appartenait donc plus.

Or, voilà qu'on venait lui demander de s'arracher aux uns pour se donner aux autres ! Pouvait-elle accomplir cette nouvelle transaction ? Il est vrai

que l'homme, auquel elle pourrait céder, sinon en tout, du moins en partie, son coeur et sa pensée, était le père des deux petits qu'elle adorait. Ces petits, de vrai, ne tenaient à Héraldine par aucun lien, de même qu'elle ne tenait à France et à Joubert que par un lien de surface. Elle leur servait de mère; elle donnait à ces enfants plus que bien des mères, malheureusement, ne sont pas disposées à donner, surtout en nos sociétés si modernisées ! Mais, en fin de compte, elle n'était qu'une fille à gages, une bonne à tout faire, dont, à la première minute ou au premier caprice, on pouvait se défaire. Il est vrai d'ajouter qu'Héraldine, à la fin, oubliait sa position réelle sous le toit du fermier écossais, qu'elle était arrivée à se croire chez elle et, peut-être, la vraie mère de France et Joubert. Car, redisons-le, elle avait ressenti au-dedans d'elle-même, en son âme chaste et pure, comme les jouissances si exquises, si mystérieuses, si divines... comme les tressaillements sublimes de la maternité ! Et comme si les petits eussent partagé ce sentiment... oui, France et Joubert s'étaient mis à appeler la Métisse de ce nom si savoureux : maman Didine ! Et elle, la maman Didine, exultait !

Hélas ! souvent, trop souvent, le maître brutal la rappelait vite de cette apothéose, de ce paradis, en lui faisant sentir le stigmate de la domesticité. Et alors, Héraldine semblait sortir d'un rêve trop délicieux ! Alors aussi, une voix indignée clamait en elle : "Ce ne sont pas tes petits... retire-toi ! "

Mais elle se cabrait, se rebellait, et du fond de son âme partaient ces mots :

—Oh ! pourquoi n'en ai-je pas à moi des petits... des petits comme ceux-là.

Eh bien ! chose incroyable, MacSon venait de lui dire :

Tu aimes mes enfants, à moi qui en suis le père ? Epouse-moi... deviens ma femme... sois

leur mère ! C'est le moyen le plus sûr de les avoir tout à toi !

Héraldine avait bien compris ces paroles. Elle avait compris également qu'un jour ou l'autre MacSon se remarierait. Elle avait non moins bien compris, et MacSon l'avait dit lui-même, que le jour où une femme entrerait dans son foyer, il n'aurait plus besoin des services d'une servante. Et ce jour-là Héraldine devrait abandonner l'oeuvre si bien commencée, elle devrait partir, quitter ce toit qui devenait le sien, laisser là son coeur et son âme, laisser sa pensée même, et s'en aller à l'inconnu avec un corps vide, ulcéré, méprisable. Oui, oui, l'Ecossais allait sûrement convoler à nouveau... et peut-être dans un avenir rapproché ! Oh comme la pauvre fille grelottait rien qu'à cette pensée martyrisante !

Que faire !...

Pendant les deux jours réservés pour sa décision, cent fois par jour, mille fois peût-être, Héraldine se posa cette question troublante, que faire ?

Chaque fois, elle avait demandé à Dieu de l'éclairer. Chaque fois, elle avait levé un regard inquiet vers une image de la Vierge — oh ! toute petite, et que MacSon n'avait jamais découverte, — oui, une toute petite image de la Vierge collée sur le mur derrière le tuyau du poêle. Cette image, Héraldine l'avait contemplée souvent aux heures d'anxiété ! Et c'est à cette Vierge qu'elle demandait aussi un conseil, une lumière.

Dieu et la Vierge se rendirent aux ardentes supplications de cette noble et confiante fille. Elle eut soudain une inspiration... une inspiration divine : consulter France et Joubert ! Leur demander s'ils seraient contents de la savoir leur vraie maman, l'épouse de leur père ! Ces enfants, du reste, n'avaient-ils pas un droit de suffrage ? Etait-il juste et digne d'une femme de s'imposer comme leur mère, bon gré mal gré ? N'étaient-ce pas eux seuls qui réclamaient

les tendresses d'une mère ? Ne pouvaient-ils eux seuls faire le choix de cette mère ? Si MacSon avait le droit de se choisir une épouse, avait-il, moralement, celui de donner à ses enfants une mère qu'ils ne réclamaient pas ? Car, en dépit de l'âge, les enfants savent encore mieux que nous ce dont ils ont besoin ! Si on leur laisse choisir un jouet entre mille, n'est-il pas plus important de leur laisser le choix d'une mère, quand ce choix est possible ?

Héraldine repassait dans son esprit toutes ces questions, les retournant, les scrutant sous leurs faces multiples et diverses. Finalement, elle décida qu'elle ne pouvait s'engager avec MacSon sans avoir l'avis des deux enfants.

Le soir même, après les prières faites, la pauvre fille leur demanda entre deux baisers et d'une voix tremblante :

—France chérie, et toi, mon Joubert, que diriez-vous si je devenais votre vraie mère, votre véritable maman Didine ?

Les deux petits, encore agenouillés, la regardèrent avec de grands yeux dans lesquels se lisait l'ébahissement. Avaient-ils compris le sens des paroles prononcées par la Métisse ? Ils ne dirent mot; mais leurs regards plus ardents semblaient réclamer une explication.

Héraldine la leur donna :

—Voulez-vous, petits, que je devienne la femme de votre papa ? . . afin que je demeure avec vous toujours, sans crainte dêtre congédiée comme une servante.

Et elle se mit à les embrasser avec une ardeur presque sauvage, pour ne pas lire une sorte d'horreur qui se dessinait dans la prunelle agrandie des deux enfants. Ils avaient compris cette fois, les pauvres petits, et tous deux demeuraient comme médusés.

Plus tard, Joubert murmura les lèvres tremblantes et avec un gros froncement de ses jeunes sourcils :

—La maman de papa ?... Non, non, tu es la maman de Joubert et la maman de France... Tu es notre maman Didine !

Et le petit se mit à pleurer.

Tandis que, très émue, la Métisse buvait les pleurs de Joubert, France essayait de dire sur un ton d'autorité :

—Non, non, Didine, pas la femme de papa... il est trop méchant !

—France, ma chérie, reprocha doucement Héraldine, il ne faut pas dire cela de son père.

Et elle se mit à embrasser la petite fille comme elle avait caressé Joubert; elle était heureuse à présent de tenir l'avis qu'elle avait désiré. L'instant d'après, elle couchait les deux enfants, les caressait avec une effusion nouvelle, mêlait ses larmes attendries à leurs larmes chagrinées et inquiètes, et se disait avec une joie âpre :

—Non, je ne serai pas la femme de MacSon. Mais je compte sur Dieu pour me garder à mes petits !



XXIV

MacSon, durant ces deux jours, s'était montré d'une galanterie auprès d'Héraldine et d'attentions qui avaient stupéfié Hansen, revenu à la ferme le lundi matin. Esther également s'étonnait des façons paternelles, onctueuses, tendres, que son père affectait à son égard. Elle sentait qu'il y avait quelque chose d'anormal dans la conduite du fermier, mais ce quelque chose demeurait pour elle une énigme. Héraldine avait bien eu l'idée de consulter Esther comme elle avait consulté France et Joubert; mais après réflexion, il lui parut plus sage d'attendre la réponse des deux petits enfants.

Mais la pauvre Esther allait également recevoir une demande qui ne la surprendrait pas moins que l'avait été Héraldine.

En effet, durant ces deux jours, MacSon et Hansen avaient continué le développement de leur projet conçu le dimanche d'avant. L'Ecossais avait avoué à son employé que ses affaires allaient très bien, et qu'il était assuré d'une réponse favorable d'Héraldine.

Il avait conclu :

—Comme tu vois, Hansen, avec mon appui et celui de ma femme, tu peux compter qu'Esther ne résistera pas. Je vais l'initier bientôt, et une fois que j'aurai préparé les décors, tu n'auras qu'à paraître en scène et faire ta déclaration.

Et MacSon riait, se réjouissait à l'avance de l'infâmie nouvelle qu'il allait commettre. Et pourtant,



cet homme disait et pensait qu'il aimait sa fille . . . il aimait cette enfant et, sans cause aucune — seulement pour écarter un mariage qui ne pouvait être ni de son goût ni de son choix — il se disposait à la sacrifier en la jetant aux caprices d'un inconnu dont il avait pu connaître le caractère immoral. Hansen, pour tout dire, n'était qu'un rebut de la société. Certes, nous pourrions en dire tout autant de MacSon, et tous deux, se rassemblant, s'assemblaient. Mais entre ces deux hommes il y avait au moins une nuance : l'un était un individu sans foyer, sans patrie, peut-être un transfuge, homme pétri de vices que les bas-fonds réclament; l'autre, MacSon, possédait au moins un titre qui le préservait de la dernière déchéance : son titre de père. C'était la seule différence qui existait entre ces deux êtres qui semblaient si bien s'entendre et se comprendre. Mais ce titre qui aurait pu être une rédemption, MacSon pouvait, venue l'occasion, le jeter aux orties sans remords, sans un sourcillement.

Ce fut un peu avant qu'Héraldine ne consultât les enfants, que MacSon monta à la chambre d'Esther.

La jeune fille lisait.

—Esther, dit MacSon, je viens te demander de me faire plaisir.

La jeune fille regarda son père sans mot dire; elle parut attendre une explication.

—Tu sais, continua MacSon qui, avec sa fille, n'avait aucune gêne ou timidité, que j'ai toujours voulu te rendre heureuse. Tu sais que je t'ai toujours, autant que c'était possible, épargné les moindres soucis, le moindre travail, et que je n'ai jamais cherché qu'à faire de toi une demoiselle. Or, il vient un jour où de la demoiselle il faut faire une femme, et ce jour est venu. J'ai décidé de te marier, Esther.

Esther pâlit, baissa les yeux et ne put proférer une parole.. Dans une vision d'éclair elle voyait tout l'échafaudage de ses amours s'effondrer, elle entrevoyait quelques sombres catastrophes dans lesquelles

elle s'abîmerait. Son coeur se serra d'une angoisse mortelle.

—Oh ! je n'ai pas dit que j'allais me séparer de toi, reprit MacSon qui ne sut interpréter les sentiments de sa fille. Tu continueras de demeurer avec nous . . Je dis "nous", parce que j'ai décidé de me remarier.

La curiosité l'emportant sur son angoisse, Esther regarda son père avec l'air de se demander s'il ne devenait pas fou. MacSon comprit ce regard et poursuivit :

—Oh ! j'ai tout mon bon sens, et demain tu sauras qui j'épouse. Pour le moment, il s'agit de toi, de ton avenir. Le gendre que j'ai choisi va m'être utile sur la ferme, puisque j'ai toujours besoin d'aide.

—A qui donc voulez-vous me marier ? interrogea tout à coup Esther dévorée d'inquiétude.

—A Hansen ! répondit MacSon sans broncher.

Le nom de l'homme détesté, la voix basse et autoritaire de son père, résonnèrent aux oreilles de la jeune fille comme une condamnation à mort. Un moment, elle demeura comme pétrifiée, sans un geste, sans un mot, sans le moindre signe de vie dans tout son être. Seul son sein trépignait d'une émotion ou d'une épouvante qu'elle ne pouvait maîtriser. Et ses yeux bleu de ciel, si candides d'ordinaire, sans éclat maintenant, fixes, exprimaient une horreur indicible.

Un peu hébété par l'expression de sa fille, le fermier demanda avec un sourire incertain :

—Quoi ! ça ne te va pas, ce mariage ?

Sans répondre, Esther baissa sa tête rousse sur les pages de son livre et se mit à pleurer silencieusement.

Ces larmes parurent irriter MacSon. Ses lèvres se pincèrent pour ne pas laisser éclater quelque affreux juron. Il fit quelques pas rudes par la chambre, s'ar-

rêta et prononça ces paroles qui firent dresser Esther debout :

—T'as pas besoin de compter sur Lorrain... tu ne seras jamais sa femme !

La jeune fille avait jeté son livre dans un accès de courroux. C'était la première fois peut-être que la colère faisait bouillonner son sang. Elle cria avec un accent de résolution inébranlable :

—Jamais non plus je ne serai la femme d'Hansen !

La colère d'Esther fit naître celle de MacSon. Sa grosse face s'empourpra affreusement, les nerfs de son cou de taureau se gonflèrent, se tendirent, ses gros yeux roulèrent terriblement dans leurs orbites sanglantes, et, ricanant, MacSon répliqua à voix basse, ardente :

—Ecoute, Esther, c'est moi qui suis le maître ici. Si tu ne veux pas d'Hansen, c'est ton affaire, je ne te forcerai pas. Mais retiens ceci : tu ne marieras pas, moi vivant, un français, et encore moins un Lorrain. Je t'arracherais le coeur plutôt...

Et avec ces paroles affreuses, MacSon ouvrit la porte et sortit.

Esther s'affaissa sur son lit et pleura. Elle voyait son avenir ruiné, tous ses rêves tombés l'un après l'autre en poussière, comme est tombée une moisson sous le rongement d'une nielle impitoyable. Pas un espoir... elle connaissait assez son père pour savoir qu'il commettrait l'action la plus odieuse pour empêcher la réalisation de ce qu'il appelait souvent : "un caprice de jeune fille".

Pauvre enfant !... son père venait de faucher sans pitié, brutalement, la tige si douce et si tendre de son premier amour !



XXV

Après être sorti de la chambre d'Esther, MacSon, par un violent effort de sa volonté, appliqua à sa physionômie un calme et une jovialité qu'il était loin de ressentir au dedans de lui-même. Mais il allait se trouver en face d'Héraldine, à laquelle il lui fallait cacher ses sentiments, et surtout sa haine contre Lorrain. Car cette haine devenait apparente dès que le seul nom du français frappait son oreille, ou chaque fois que son image se présentait à l'imagination de l'Ecossais.

—Oh ! si je pouvais me débarrasser de ce maudit français ! se répétait-il souvent.

En bas, le fermier trouva Héraldine seule. Hansen était allé aux étables. Ce ne fut pas sans un tremblement dans la voix que MacSon prononça ces paroles :

—Avez-vous pris une décision, Héraldine ?

La lampe à pétrole qui éclairait la cuisine était un peu plus basse qu'à l'ordinaire, et la pièce demeurait plongée dans une demi-obscurité. Aussi MacSon ne pouvait-il apercevoir que vaguement la figure très pâle d'Héraldine assise près du poêle. Mais il put la voir suffisamment pour saisir, du moins, en partie, ce qui se passait dans l'esprit de la Métisse. Il se sentit mal à l'aise. S'il n'eût eu honte de passer pour un timide, le fermier aurait retardé de quelque façon ce moment décisif, tant il redoutait d'entendre la voix profonde d'Héraldine.

Mais il demeura là, debout, presque haletant, ses gros yeux battus par les éclats sombres qui s'échappaient des yeux noirs de la servante. Et celle-ci parla, sans timidité, sans crainte, posément, forte de l'amour des deux petits là-haut, forte de sa conscience :

—Monsieur MacSon, j'ai réfléchi, beaucoup réfléchi. J'ai tout pesé dans la balance de mon jugement et de mon coeur, et je suis arrivée à cette conclusion que, même en y mettant toute ma volonté, toute mon âme, je ne parviendrais pas à être pour vous la femme que vous attendez de moi : je ne vous rendrais pas heureux.

Cette réponse tranquille, sincère, ne parut pas constituer un refus pour MacSon. Héraldine lui exprimait des doutes, des craintes, comme une fille sensée et consciente de ses devoirs futurs pouvait le faire. Mais ces craintes, MacSon se faisait fort de les faire éclipser, et cette pensée lui laissa l'espoir. Il se rassura.

—Héraldine, vous vous faites peut-être une idée exagérée de ce que j'attends de ma femme. Pour vous donner toute tranquillité, je peux vous assurer qu'il n'y aura rien de changé dans votre existence, dans notre vie commune. Nous allons vivre comme avant, et la seule différence sera que, au lieu d'être la servante dans cette maison, vous serez la maîtresse.

Ces paroles pouvaient placer Héraldine au pied du mur : elle n'avait plus de raison de refuser la proposition du fermier. Mais pour elle la seule raison d'être la maîtresse n'influait pas; et encore ne serait-elle la maîtresse qu'après le maître. En l'occurrence ne valait-il pas mieux demeurer ce qu'elle était ? Au surplus, Héraldine n'eût consenti à épouser cet homme que par pitié, par sacrifice d'elle-même; et ce sacrifice, elle ne pouvait se l'imposer sans prendre l'avis des enfants de MacSon. Or, les petits voulaient qu'elle restât ce qu'elle était, et pour elle la voix de ces enfants c'était la voix de la Providence. Donc,

rien ne la ferait revenir sur la décision prise. Elle se doutait bien que MacSon lui en voudrait énormément, terriblement; que son refus allait rallumer chez cet homme violent tous les instincts brutaux, toutes les colères, toutes les haines, les mépris, les coups de pied . . Héraldine était préparée. Elle aurait pu, il est vrai, pour amoindrir sinon éviter la responsabilité de sa décision, confier à MacSon ce qui l'avait amenée à ne pas accepter ses propositions matrimoniales. Mais Héraldine était trop généreuse, elle aimait trop ses chers petits pour faire retomber sur eux, sur leurs petites têtes innocentes les foudres paternelles : elle n'avait pas même eu cette pensée. Elle était là pour protéger ces deux êtres faibles et non pour recourir à leur protection en cas de danger. C'était à elle de faire face à l'ennemi : elle répondit à MacSon :

—Je vous suis bien reconnaissante des bonnes intentions que vous avez à mon égard, Monsieur MacSon. Je n'oublierai pas cela. Toutefois, la chose bien examinée, bien pesée, et aussi pour des raisons personnelles que je ne puis encore vous dire, je préfère, ou plutôt je suis forcée de ne pas accepter votre demande. J'ai décidé de rester fille et de demeurer votre servante aussi longtemps qu'il vous plaira.

Devant la netteté de cette réponse l'Écossais ne put trouver d'arguments capables de combattre avec succès la résolution d'Héraldine. Il la savait assez inébranlable dans ses résolutions pour ne pas s'attaquer davantage. Néanmoins, comme tout homme qui n'aime pas à se voir battu aux yeux d'une femme, il trouva ces mots enfantins et désuets :

—Je vous ai pourtant déclaré que je vous aime. . .

Héraldine sourit avec mélancolie.

—J'en suis touchée, et j'ai compté que votre amour pour moi vous ferait accepter ma décision avec votre meilleure bienveillance.

Il sembla à MacSon qu'il y avait un peu d'iro-

nie dans l'accent de la Métisse et dans le faible sourire que ses lèvres blêmes esquissèrent. Il se sentit secoué par un souffle de rage, mais il se domina. Héraldine ajoutait :

—Dans ces circonstances, Monsieur MacSon, rien n'empêche que nous vivions en bonne amitié. Et rien à craindre de mon côté : je suis prête à vous donner toute mon estime. Avec Esther qui vous chérit, les deux petits enfants dont vous avez à préparer l'avenir, votre foyer paisible, votre aisance, il me semble que vous ne pourez pas être malheureux. Ensuite, dois-je l'ajouter ? . . . il se peut que vous trouviez, plus tôt que vous ne pensez, une femme qui, dans votre foyer, saura remplir mieux que moi ses devoirs d'épouse.

MacSon, comme tous les héros imaginaires qu'un amour perdu pousse au désespoir, s'écria :

—Héraldine, jamais je ne pourrai épouser une autre femme !

C'était bien là ce qu'espérait Héraldine au plus profond de son être. Plus tard, il lui importerait peu que MacSon prit femme, c'est-à-dire, lorsque France et Joubert ne seraient plus susceptibles de subir l'influence d'une seconde mère; c'est-à-dire, lorsqu'ils seraient de vrais canadiens et de bons catholiques. Oui, alors MacSon pourrait se remarier, car l'oeuvre d'Héraldine serait achevée.

Pourtant, elle ne pouvait écarter de son coeur une pensée de pitié pour cet homme dont elle devinait l'énorme désappointement; et cette pitié la poussa à laisser à l'Ecossais un faible espoir, afin d'atténuer tant soit peu le coup qu'elle lui portait.

—Monsieur MacSon, je vous ai dit que je ne pouvais accepter de devenir votre femme. Je vous ai dit que j'avais des raisons personnelles qui m'empêchaient de vous accorder ma main. Néanmoins, il se peut faire qu'un jour ces mêmes raisons ne soient plus

un obstacle, et ce jour-là, je serai toute disposée à reprendre la question.

MacSon, depuis ce moment, marchait à pas rudes, pensif, ses sourcils broussailleux terriblement froncés, sa face rouge devenue livide. Une fureur irraisonnée grondait en lui. Blessé, son amour-propre se révoltait. Même les paroles d'espoir de la Métisse ne purent apaiser la tempête qui s'agitait dans son cerveau, moins encore lorsque sa mémoire lui rappelait la scène qu'il avait eue avec sa fille quelques minutes auparavant. Tout lui résistait, décidément; et en dépit de sa force herculéenne, dont il se faisait hautement gloire, les plus faibles ne se courbaient pas.

Mais il eut le bon sens de comprendre que c'eût été ridicule de s'emporter, de dire des choses horribles, après les belles paroles d'amour qu'il avait su trouver dans son vocabulaire. Non, il n'aurait pas l'air de faire voir de rien; mais. . .

Or, ce mais dans l'esprit de MacSon signifiait une foule de sous-entendus et de menaces pour l'avenir.

Des pas d'homme retentirent dehors. MacSon comprit que son employé, Hansen, revenait des étables.

Il se composa aussitôt une figure et dit à la Métisse d'une voix presque indistincte :

—Soit, Héraldine, laissons les choses aller comme avant, et attendons l'avenir.

Il laissa la cuisine pour aller s'enfermer dans sa chambre.



XXVI

La vie avait repris son cours normal à la ferme de l'Ecossais.

Esther n'avait pas confié à Héraldine les projets matrimoniaux dont l'avait entretenue son père. De son côté, Héraldine n'avait pas non plus parlé des propositions de mariage qui lui avaient été faites par le fermier. Et France et Joubert, n'ayant pas compris toute l'importance et la signification de la confidence d'Héraldine, avaient le lendemain retrouvé leur gaieté franche et insoucieuse.

Quant à MacSon, il était sombre, taciturne, farouche comme avant, et comme avant il se remit à boire avec Hansen, qui ne désespérait pas encore de devenir le gendre de l'Ecossais. Il se faisait fort de vaincre, un jour ou l'autre, l'obstination d'Esther et sa répugnance. Et pour atteindre ce but le Suédois avait trouvé un moyen terrible, dont il ne s'effrayait nullement. Ce moyen, il l'insinuait lentement dans l'esprit de son patron : la mort de Lorrain.

* * *

C'était aux premiers jours d'octobre. La neige nouvelle n'avait pas refroidi trop la température, et pour cet automne de 1914 les Indiens du Nord prophétisaient un "été indien". On pouvait le croire : peu à peu les lourds nuages gris se dissipèrent et un soleil printanier rayonna. En moins de deux jours



la nature avait repris l'aspect des premiers jours de septembre, si bien que les cultivateurs joyeux, se remirent aux labours.

MacSon avait mis Hansen à la charrue, pendant que lui-même terminait le charriage du blé au village.

Mais un jour la pluie vint — une de ces pluies qui font présager les premiers froids d'hiver — et Hansen abandonna la charrue au champ et s'en fut rejoindre MacSon au village.

Les deux hommes profitèrent de cette journée de pluie pour se distraire.

—Il n'y a rien comme de vider un verre pour chasser les idées noires ! avait déclaré Hansen à l'Ecossais qui ne déridait pas depuis quelques jours.

Les deux hommes rentrèrent à la ferme à dix heures du soir.

Seule Esther avait attendu le retour des deux hommes pour leur servir à souper : Héraldine s'était couchée un peu plus tôt que de coutume. Et la jeune fille redoutait toujours l'arrivée des deux ivrognes. Aussi, dès qu'elle entendit le roulement du chariot dans la cour de la ferme, elle descendit vivement à la cuisine pour disposer les aliments sur la table puis elle remonta à sa chambre pour n'avoir pas à affronter les grossièretés de Hansen.

Elle s'étonna un peu d'entendre, peu après, les deux hommes pénétrer dans la maison, silencieux, sans bruit autre que celui de pas lourds sur le plancher et de chaises remuées. Puis elle entendit ces paroles d'Hansen :

—Je ne suis pas fâché de trouver la table prête... j'ai une faim de sauvage.

—Moi aussi, répondit MacSon, je me sens une faim de loup.

Chose étonnante, les deux hommes paraissaient sobres. Tout de même Esther demeurait l'oreille attentive, curieuse de savoir si l'on parlerait d'elle comme cela arrivait souvent. Car elle redoutait Han-

sen plus que jamais et elle voulait se tenir sur ses gardes.

Esther n'entendait autre chose que des ustensiles qu'on remue, que des mâchoires qui mastiquent. Pourtant, un silence relatif se faisait de temps à autre et, à ces moments, la jeune fille croyait percevoir un chuchotement, un murmure mystérieux. Les gémissements du vent et la pluie tambourinant aux vitres de sa fenêtre l'empêchaient de bien entendre. Elle se décida d'entr'ouvrir sa porte et d'écouter encore. En bas, les deux hommes s'entretenaient à voix basse, comme s'ils eussent prémédité un mauvais coup. Esther eut de suite le pressentiment que Hansen et son père ourdissaient un complot contre elle. Et elle vivait, depuis quelque temps, dans une constante terreur, son existence devenait un cauchemar. Et avec ce cauchemar, avec l'épouvante qui l'assiégeait sans cesse, Esther voulut savoir. Elle sortit de sa chambre sur la pointe des pieds, s'approcha de l'escalier. Là, penchant la tête, elle demeura attentive, retenant sa respiration, comprimant d'une main nerveuse les battements de son coeur. Son nom venait d'être prononcé par la voix d'Hensen. Et cette voix maintenant arrivait jusqu'à elle presque distinctement, et la jeune fille demeura immobile, figée, épouvantée.

La voix du Suédois, bien qu'assourdie, montait par l'escalier :

—Je vous dis qu'il n'y a pas d'autres moyens, et tous les moyens sont bons, comme on dit.

—C'est pas mal risqué ! fit la voix de l'Ecossais.

—Pas pour vous, puisque je me charge de toute l'affaire. Vous n'aurez qu'à m'attendre avec la voiture à quelques arpents de la maison. Il pleut à torrents, il fait un vent qui emporte tous les bruits, et pas un passant sur la route : on ne pourrait trouver un meilleur temps. Lorrain et sa mère dorment sans doute profondément, et pour plus de prudence nous

attendrons l'heure de minuit. Ça ne sera pas long : avec un gallon de pétrole j'arrose presque toute la maison, je frotte une allumette, je me sauve. Avec le vent qu'il fait dix minutes suffiront pour faire un tas de cendres du français et de sa tanière. Demain, on dira dans le pays : un accident... un malheur ! Et alors, je vous garantis qu'Esther sera à moi...

La jeune fille fut secouée par l'horreur, et elle se redressa, livide. Elle ne voulut pas en entendre davantage : c'était déjà trop. Sur le coup, elle eut l'idée de descendre à la cuisine et d'apostropher Hansen du nom d'assassin. Mais ce Hansen lui faisait tellement peur !... plus peur que son père dont elle connaissait pourtant la férocité dans ses accès de colère. Elle hésita, essayant de réfléchir.

Il lui répugnait de laisser accomplir ce forfait abominable; mais comment l'empêcher ? Que pouvait-elle contre ces deux hommes que le crime ne semblait pas effrayer ? Si elle n'avait eu que son père, elle aurait tenté de le raisonner, de lui faire comprendre toute l'atrocité et les conséquences de ce crime affreux. Mais l'autre, ce démon, serait là pour faire obstacle..

Quoi tenter ?

Elle tressaillit violemment en entendant les deux coquins se lever de table, sortir et se diriger vers les étables.

—Oh ! se dit Esther toute frissonnante, si je pouvais prevenir François Lorrain !....

Le prévenir ?... mais elle le pouvait ! Hansen avait fixé l'heure du crime pour minuit, et il n'était pas encore onze heures ! Deux milles seulement à faire ! C'était facile !...

—Oui, pensa Esther, j'ai le temps de me rendre chez notre voisin avant eux... je mettrai François sur ses gardes... et sa mère, cette pauvre vieille innocente, qui ne ferait de mal à qui que ce soit !

Et alors, avec une fièvre d'anxiété, la jeune fille

pénétra dans sa chambre et jeta à la hâte une mante sur ses épaules. Elle oublia de mettre un chapeau, l'habitude de sortir dehors à chaque instant nu-tête. L'instant d'après elle traversait la cuisine, ouvrait la porte et plongeait dans la nuit un regard craintif. Une accalmie venait de se produire : le vent était tombé et la pluie avait cessé. Mais la nuit était d'un noir d'encre.

Plus loin, en face d'elle une lueur partait des étables : c'était celle d'une lanterne.

Une lanterne !

C'était tout ce qu'il fallait à Esther. Elle courut à un placard. Une autre lanterne était là, elle la prit. Elle allait l'allumer, quand elle se ravisa. Une lumière, en sortant de la maison, pourrait la trahir !

—Non, se dit Esther, pas maintenant. Je l'allumerai sur la route, quand je serai certaine de ne pas attirer l'attention.

Et elle sortit, refermant la porte avec soin, marcha et avec toutes les précautions dans la noirceur de la cour, vers la route.



XXVII

Elle n'allait pas bien vite, dans la boue gluante, dans les ornières profondes. Elle voulait s'éloigner de plusieurs arpents avant d'allumer sa lanterne. Elle marcha ainsi durant dix minutes. Elle s'arrêta essoufflée. Avec les arbres qui bordaient la route, Esther se sentit sûre de ne pas être aperçue de la ferme, et elle se décida d'allumer la lanterne. Et alors, cette faible clarté lui fit voir un brouillard épais qui l'enveloppait. Elle n'avait rien à craindre. Elle reprit donc sa marche. Elle suivait le bord du chemin, évitant les mares d'eau, les ornières. Pendant près d'une heure elle alla ainsi, très inquiète, se retournant cent fois pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie.

Enfin, pas bien loin, elle perçut les formes indécises de constructions quelconques. Elle soupira d'aise, hâta le pas, poussa une barrière et se trouva bientôt devant la maison sombre et silencieuse de François Lorrain.

A cette minute seulement elle éprouva une gêne, un trouble qu'elle n'avait pas encore ressenti.

Toute tremblante, elle se demanda :

—Que viens-je faire ici ?. . . Suis-je folle ?.

Ses pensées, tout à coup, se heurtaient dans son cerveau enfiévré, ses souvenirs demeuraient imprécis. Son coeur battait avec violence et ses regards vagues se fixaient sur la maison obscure. Et soudain cette pensée effleura son esprit : oui, comme c'était facile

d'allumer un incendie et de s'enfuir ensuite dans le noir de la nuit !

Elle sentit à nouveau l'épouvante et l'horreur l'envahir, elle haleta, une vision terrible la fit chanceler, elle crut même entendre la voix de Hansen qui prépare le crime. Et ce fut comme par instinct, malgré elle, qu'elle frappa dans la porte. Le bruit de son petit poing la fit sursauter, et elle se demanda, perplexe :

—Que vais-je dire ? . . . . Comment expliquer ? . . . .

Le rouge de la honte brûla son front. Elle eut peur. . . elle s'écarta un peu de la maison . . . elle voulut s'enfuir. Pourtant une main invisible la retint, et de nouveau ses yeux égarés interrogèrent la maison toujours silencieuse.

Trop faible, le heurt d'Esther dans la porte n'avait réveillé personne.

La même main invisible sembla attirer encore la jeune fille vers la porte close. Cette fois elle frappa plus fort.

Alors de l'intérieur une voix légèrement enrouée demanda :

—Qui est là ?

Esther reconnut la voix de François Lorrain. Et la voix partait d'en haut.

Trop émue, trop craintive, Esther ne sut quoi répondre sur le moment. La voix répéta :

—Qui va là ?

La voix tremblante, Esther répondit :

—Je désire vous parler, monsieur Lorrain.

Esther surprit une exclamation de surprise. Puis le plancher craqua sous la pesanteur d'un pas d'homme, par la petite fenêtre du pignon une clarté filtra rayant l'obscurité du dehors.

La même voix reprit :

—Attendez un moment, on y va !

Deux minutes s'écoulèrent dans une anxiété agonisante pour Esther.

L'instant d'après un escalier craquait, une lampe vivement allumée élcairait les fenêtres, et la porte était ouverte. Dans cette porte la tête de François Lorrain se pencha, comme pour mieux voir à qui il avait affaire. Le français reconnut aussitôt Esther MacSon, il recula de stupeur, s'effaça pour laisser le passage libre.

Défaillante, Esther entra.

François lui avança un siège, et cette visite nocturne le stupéfiait à tel point qu'il ne trouvait pas un mot de bienvenue. Il considérait la jeune fille, sa figure livide et de sueurs ruisselantes ses souliers couverts de boue, sa lanterne vacillante. Que pouvait signifier cette visite étrange... à cette heure de nuit ?

Enfin, il put demander :

—Mademoiselle, voulez-vous me dire ce qui vous amène ?

Esther parvint à dominer ses nerfs, son angoisse, son trouble. Elle répondit, n'osant lever les yeux sur l'homme en face d'elle, qu'elle eut pu voir aussi troublé qu'elle-même :

—Je vous dérange... mais ce n'est pas ma faute...

Elle s'interrompit, respirant avec effort. On eût dit qu'elle suffoquait. Elle poursuivit :

—J'ai voulu vous prévenir qu'un malheur vous menace

—Un malheur !... dit le Français au comble de la stupéfaction.

—Oh ! ne m'interrogez pas... ne me demandez pas de raisons, de motifs, d'explications... c'est impossible ! Je veux vous dire seulement de veiller... d'être sur vos gardes, cette nuit même... On en veut à votre vie !

Malgré toute sa bravoure, François sentit ses cheveux se hérisser.

Il entrevoyait tout à coup un mystère, une catastrophe, une tragédie, sans savoir comment tout cela arriverait. Et il sentait que cela pouvait surgir tout à coup, à toute seconde, il le devinait par l'attitude épouvantée d'Esther. Oui, la jeune fille devait savoir quelque chose d'horrible, de monstrueux, car elle n'eût pas parcouru deux longs milles pour rien, dans la nuit, dans la boue du chemin, et dans le seul but de lui faire une peur. Car François avait peur, de fait, mais de cette peur seule qu'il lisait sur les traits altérés de la jeune fille, et non d'un danger qu'il pouvait encourir. L'épouvante d'Esther l'épouvantait. Que se passait-il ? Qu'allait-il se passer ?

Il se le demanda vainement... Il n'en devait pas savoir davantage. Car avant même qu'il eût pu faire un geste, exprimer une parole, Esther MacSon s'élançait au dehors, courait vers la route avec sa lanterne. Et elle allait si vite maintenant qu'on eut dit un fantôme s'éclipsant dans les ombres de la nuit. Ahuri, stupide, et sous la pluie qui recommençait à tomber, François Lorrain ne voyait plus qu'un feu-follet zigzaguant le long de la route noire.. Longtemps il demeura ainsi, insconcient de la pluie qui l'inondait, du vent qui soufflait, grelottant sans le savoir, guettant toujours cette faible lueur qui n'était plus dans le lointain qu'un point minuscule. Puis la lueur disparut tout à coup...

Alors seulement François Lorrain reprit possession de lui-même, il se rappela les paroles vagues, mystérieuses, pleines de terreur, de la jeune fille, et sa pensée ébaucha l'image de MacSon, c'est-à-dire l'ennemi ! Et alors aussi le vent lui apporta un imprécis roulement de voiture... et ce roulement venait dans la direction de sa ferme.

—Allons ! murmura-t-il, il se passe certainement quelque chose.. et puisqu'on m'a dit de veiller, je veillerai. A la fin, je finirai bien par savoir.

Et, sombre, inquiet aussi; il rentra dans la maison.



XXVIII

Lorsque François vit la lueur de la lanterne disparaître sur la route, Esther se trouvait à mi-chemin seulement. Elle avait aussi entendu le roulement de la voiture.

Elle avait aussitôt soufflé sa lanterne, et s'était dissimulée derrière quelques buissons.

Elle pressentait que cette voiture était occupée par son père et Hansen, qui allaient accomplir leur oeuvre de destruction et de mort.

La voiture s'approcha lentement, silencieuse, la noirceur trop dense ne permit pas à Esther d'en voir les occupants. Seulement, il lui sembla que quelque chose de sombre traversait l'obscurité devant elle, et son regard comme son ouïe n'étaient guidés que par le bruit des roues. Puis la voiture s'éloigna. Frissonnante sous la pluie et dans le vent glacé, Esther attendit longtemps avant de rallumer sa lanterne et de poursuivre son chemin.

Rallumer sa lanterne ! . . . Hélas ! elle s'aperçut qu'elle n'avait plus d'allumettes. Et c'est le coeur gros d'inquiétude qu'elle se remit en marche sur le chemin détrempé, glissant, tombant, se relevant. Peu à peu une lassitude énorme s'empara de ses jambes; et pour un peu elle se fût assise sur le bord de la route, dans l'eau, n'importe où, pour se reposer.

Mais à force de volonté et de courage, elle parvint à diminuer encore la distance qui la séparait de

la ferme de son père, quinze minutes de marche au plus restaient à faire.

Esther s'arrêta pour reprendre haleine. La pluie qui tombait sur sa tête par torrents, la noyait, roulait en ruisseau sur sa nuque, et cette pluie lui semblait bouillante, tant son sang courait dans ses veines comme une lave ardente.

Un coup de feu, parti du nord, la fit tressauter. Ses yeux désorbités interrogèrent en vain la nuit, et son oreille se tendit avec l'énergie que donne l'épouvante.

Un deuxième coup de fusil retentit... puis un troisième.

Oui cela devait venir de la ferme de François Lorrain.

L'épouvante fit place à une curiosité maladive. Poûr mieux écouter, elle comprima de ses deux mains sa poitrine qui éclatait..

Mais le silence demeura, seulement troublé par les gouttelettes de pluie fouettant l'eau des ornières.

Elle fut à nouveau saisie par une terreur superstitieuse, elle chancela tant ses jambes semblaient refuser de la soutenir encore, ses oreilles bourdonnèrent, et elle eut peur de mourir. Alors, avec une sorte d'énergie sauvage, elle se lança le long de la route au hasard, vers la ferme qu'elle devinait peu éloignée. Et c'est ainsi qu'elle arriva enfin, exténuée, à bout de forces.

Dans la cuisine, la lampe continuait de brûler.

Esther replaça sa lanterne dans le placard. Elle s'aperçut, à ce moment, que sa mante et ses jupes laissaient derrière elle une traînée d'eau, une rivière. Cela pouvait la trahir. Elle sortit dehors et tordit le mieux possible son linge, puis elle rentra et gagna hâtivement sa chambre en évitant de faire du bruit.

La jeune fille tressaillit violemment quand, avant de pénétrer dans sa chambre, la voix d'Héraldine demanda :

—Est-ce toi, Esther ?

La pauvre enfant fit acte de volonté pour donner à sa voix l'accent accoutumé.

—Oui, Héraldine, c'est moi.

—Nos hommes sont-ils arrivés du village ?

Que répondre ?. . Un mensonge parut nécessaire à la jeune fille, quitte plus tard à s'expliquer.

—Non pas encore. . . je les attends.

—Quelle heure est-il ?

—Il passe dix heures, Héraldine.

—Merci, Esther.

C'est tout . . mais l'effort a été effrayant pour Esther qui rentrée dans sa chambre, s'affaissa sur son lit, sans la force d'enlever ses vêtements mouillés.

Une heure passe.

Esther, comme plongée dans une sorte de demi-sommeil, perçoit le bruit d'une voiture qui pénètre dans la cour. Elle écoute sans bouger.

Aucun bruit de voix dehors.

Du reste, le vent gémit plaintivement et la pluie bat toujours aux vitres de la fenêtre.

Durant un quart d'heure Esther subit une angoisse mortelle. Elle demeure étendue sur son lit, sans un mouvement les yeux grands ouverts, fixes, les bras en croix. . . On eût dit un cadavre qu'on vient de retirer de l'eau.

Non, ce n'est pas un cadavre, car Esther vit encore; mais elle n'ose bouger afin de pouvoir mieux saisir les bruits d'en bas.

Car elle a entendu une porte s'ouvrir et se refermer. Un pas lourd a retenti. . . un seul pas, et pas un murmure de voix, comme si une seule personne venait de pénétrer dans la maison. Puis le même pas pesant monte lentement l'escalier. . Alors, la jeune fille se dresse d'un bond, et court à sa lampe qu'elle éteint. Et debout dans l'obscurité de sa chambre, haletante, Esther attend. Le pas s'est arrêté, une voix sourde demande :

—Es-tu couchée, Esther ?

C'est la voix de son père, et il semble à la jeune fille que l'accent de cette voix est très naturel.

—Oui, papa, répond-elle avec un effort violent.

—J'avais cru voir de la lumière dans ta chambre ?

—C'est vrai. . . j'avais oublié d'éteindre ma lampe. Avez-vous soupé ?

—Oui, répond la voix de MacSon. Je vais me coucher à présent.

Et le pas, toujours pesant du fermier s'éloigne.

Esther respire bruyamment.

Mais le pas s'arrête, et la voix de MacSon parle encore :

—Esther, Hansen est-il revenu ?

Cette question posée avec tant d'indifférence et de naturel agite le cerveau d'Esther. Elle croit, cette fois, vivre dans un rêve affreux.

—Je ne sais pas, répond-elle à tout hasard, sans savoir ce qu'elle dit.

Et les paroles suivantes de MacSon lui prouvent qu'elle fait un rêve prodigeux.

—Je l'ai vu au village. Il m'a dit qu'il reviendrait à la ferme de bonne heure.

—Non . . . je n'ai pas vu revenir Hansen, papa !

MacSon, sans mot dire cette fois, descend et s'enferme dans sa chambre.

Alors Esther est saisie d'une vision terrible : sa porte s'ouvre lentement. . . sur le seuil apparaît un homme tout couvert de boue et de sang. . . l'homme tibube, ricane, menace . . et dans cet homme Esther croît reconnaître Hansen !

Il semble à la jeune fille qu'elle pousse un cri formidable. . . Puis elle étend les bras, oscille, tombe à la renverse sur le travers de son lit.





XXIX

Un beau soleil embrase de ses rayons lumineux la chambre d'Esther MacSon.

En bas des crix joyeux retentissent, des rires jeunes s'égrènent : ce sont France et Joubert qui, à cette heure matinale, — sept heures environ — prennent leurs premiers ébats.

* * *

Esther souleva sa tête lourde, et son regard terne se posa avec étonnement sur sa mante trempée, ses jupes mouillées, ses souliers vasés. Elle voulut se lever, mais elle n'en eut pas la force. Ses membres étaient engourdis, sa tête faisait horriblement mal, une fièvre ardente la brûlait. Pendant quelques minutes elle demeura inerte, et sa respiration difficile semblait un râle d'agonie. Un pli dur se creusait sur son front livide, comme si l'esprit se fût appliqué à résoudre un problème difficile. Esther voulait se souvenir, et sa mémoire demeurait récalcitrante. Que s'était-il passé ? Qu'avait-elle fait ? Peu à peu il se fit une éclaircie dans l'obscurité de son cerveau, et il lui sembla qu'elle avait marché dans la nuit, dans la boue, dans l'eau... Mais pourquoi ?... Etait-ce donc toujours le même rêve qui se poursuivait ? Etait-ce encore ce cauchemar inexorable dont elle ne pouvait se défaire ?

Toutefois, par le travail plus âpre de la pensée,

par des efforts inouïs de la volonté, de cette volonté de savoir, elle finit par se rappeler lentement les divers incidents de la nuit précédente. Et, bientôt, il lui fut possible d'entrevoir tout l'effrayant tableau avec netteté. Et elle se vit mêlée à un drame lugubre dont elle ne pouvait encore réunir tous les fils. Car elle se souvint des questions de son père sur Hansen, et, après, de la terrible et sinistre vision qu'elle avait eue. Elle se sentit enveloppée par les ombres d'un mystère insondable, et elle eut peur. Et cette peur la fit se raidir, se lever, marcher. Sa première préoccupation fut d'enlever ses vêtements mouillés et de les dissimuler, les enfouir quelque part. Mais elle n'eut pas la force de terminer sa besogne : elle fut prise tout à coup d'un étourdissement, elle voulut se cramponner à un meuble, ses mains ne rencontrèrent que du vide, et la jeune fille, ayant usé jusqu'à la dernière parcelle de ses forces, s'abattit lourdement sur le plancher de sa chambre.

Occupée aux préparatifs du déjeuner, Héraldine entendit cette chute d'un corps. Une vive inquiétude se peignit sur ses traits cuivrés, et, pour un moment, elle prêta l'oreille. Le silence demeurait à l'étage supérieur. Mue par un pressentiment, la Métisse monta vivement à la chambre d'Esther. Elle ne put retenir un cri d'effroi en découvrant le corps inerte de la jeune fille sur le plancher de sa chambre.

Héraldine ne perdit pas la tête : elle souleva Esther et la déposa sur son lit. Ce mouvement ranima la jeune fille, qui reconnut la servante et sourit tristement.

—Je suis bien malade ! murmura-t-elle faiblement.

Héraldine le comprit bien que la pauvre enfant était malade, à voir la lividité de sa figure, le grelottement de son corps. Aussi voulut-elle donner ses soins immédiatement.

—Oui, Esther, tu es malade, et il faut te soigner.

D'abord, il faut t'envelopper soigneusement, car tu frissonnes. Ensuite je te préparerai un breuvage chaud qui ne manquera pas de te réconforter.

Et tout en parlant Héraldine enveloppait Esther dans des couvertes de laine qu'elle avait tirées d'un buffet. Cela fait, et avant de descendre pour aller préparer le breuvage, la servante voulut mettre un peu d'ordre dans la chambre. C'est alors qu'elle aperçut un paquet de vêtements trempés.

Héraldine souleva ces vêtements avec un étonnement qu'on ne saurait traduire.

Sans une question elle regarda Esther qui, toute tremblante, incapable de prononcer une parole, ébaucha un vague geste de la main. Et ce geste Héraldine l'interpréta ainsi : "Ne parle pas. . cache ces vêtements que personne ne les voie ! "

Mais comme Héraldine laissait encore ses regards ébahis peser sur la pauvre fille, celle-ci put balbutier ces mots :

—Héraldine, fais disparaître ces choses. . . sois muette. . . je t'expliquerai plus tard !

Héraldine devina un mystère qu'il ne lui était pas permis d'approfondir dans ce moment. Elle s'empressa de cacher les vêtements d'Esther et descendit à la cuisine pour préparer une potion de lait chaud au gingembre.

A ce moment MacSon rentrait, revenant de l'étable. Il était très pâle, avec une physionomie fatiguée et inquiète.

Sa première question fut celle-ci :

—Hansen n'est donc pas revenu hier soir ?

—Je ne l'ai pas revu depuis qu'il est parti hier pour aller vous rejoindre au village.

—C'est curieux, il m'a fait comprendre qu'il allait rentrer avec moi, et je ne l'ai pas revu.

Quelle comédie MacSon avait-il imaginé ? Cette comédie, la nuit d'avant, avait épouvanté et rendu folle presque sa fille Esther ! Voulait-il éloigner de

lui les soupçons dans cette tragédie nocturne dont il avait été l'un des acteurs ? C'est évident, et il ne voulait pas être incommodé par les enquêtes que la police ne manquerait pas de faire.

Quant à Héraldine, elle ne se préoccupait nullement du Suédois qu'elle aurait voulu voir à cent lieues de la ferme. Pour le moment il s'agissait d'Esther, d'Esther malade, très malade même. Aussi jugea-t-elle prudent d'en prévenir MacSon, au cas où les services d'un médecin seraient requis.

—Vous ne savez pas, monsieur MacSon, qu'Esther est bien malade ?

—Esther ? malade . bégaya le fermier.

—Elle a une très grosse fièvre.

—Pensez-vous que c'est grave ? interrogea MacSon un peu inquiet.

—Je n'en sais rien encore. Je lui prépare quelque chose à boire. Si cela ne lui fait aucun bien, il faudra prévenir le médecin.

—C'est bon, vous me le direz.

France et Joubert, qui avaient entendu ces paroles, s'approchèrent et demandèrent à la Métisse :

—Esther est donc malade, Didine ?

Leurs petites figures avaient de suite exprimé une forte inquiétude.

—Oui, chéris, Esther est malade ? Vous ne ferez pas de bruit pour qu'elle repose tranquillement, et vous vous tiendrez bien sages, n'est-ce pas ?

—Nous serons très sages, déclara sérieusement France en consultant du regard Joubert.

—Oui, oui, affirma ce dernier.

Une heure plus tard, Héraldine comprit que les soins du médecin seraient nécessaires. Elle en prévint MacSon qui partit hâtivement pour le village.

Avec la route détrempée par la pluie torrentielle de la nuit précédente il fallut trois heures au fermier pour atteindre Bremner.

La première nouvelle pour l'Ecossais, en arri-

vant au village, fut celle d'un homme inconnu qu'on avait ramassé sur la route, couvert de sang et de boue, mort depuis peu.

MacSon, à cette nouvelle, fut secoué par un pressentiment funèbre.

—Qu'a-t-on fait de cet homme ? demanda-t-il en essayant de donner à sa voix un ton d'indifférence.

—On l'a porté à l'hôtel.

Après avoir conduit ses chevaux à l'écurie publique, MacSon se rendit chez le médecin.

Là, on lui apprit que ce dernier avait été appelé à l'hôtel auprès d'un inconnu qu'on avait tenté d'assassiner dans la nuit.

Troublé, inquiet, le fermier se dirigea vers l'hôtellerie s'efforçant de conserver le calme à sa physionomie. L'hôtel était rempli d'une foule de curieux qui jetèrent sur l'Ecossais des regards singuliers. Sur le moment, MacSon n'y prit garde. Il alla droit au bar pour se faire servir une consommation. Là, des habitués bien connus du fermier firent mine de s'écarter sur son passage. Les conversations engagées s'étaient soudain arrêtées à son apparition, et MacSon, cette fois, aux regards qu'on détournait de lui, aux attitudes de ces gens, crut comprendre qu'on parlait de lui. Une sorte d'épouvante mystérieuse commença de lui serrer le coeur. Pour se donner du sang il se fit servir trois verres de whiskey, et avec cette liqueur le courage et l'audace lui revinrent.

Alors il s'informa de l'homme assassiné, auprès du commis d'hôtel qui, avec une sorte de répugnance bien visible, lui dit que le cadavre avait été enfermé dans une chambre en attendant l'arrivée de la police.

—Mais à quelle distance du village cet homme a-t-il été trouvé ?

—Un mille.

—Ah ! ah ! Est-ce un cultivateur des environs ?

—C'est un étranger paraît-il, dont on n'a pu encore savoir le nom. Personne ici n'a été capable de l'identifier.

MacSon commanda un quatrième verre de whiskey et se mit à penser.

—Si cet homme, par hasard, est mon Suédois, comment se fait-il qu'il ait pu, blessé, faire un si long trajet ? Et comment se fait-il qu'il soit passé devant sa porte sans s'arrêter ?

Pendant plusieurs minutes MacSon s'efforça de trouver des motifs qui avaient guidé Hansen, et ne pouvant entrevoir aucune solution de ce mystère, il se dit avec un haussement d'épaules :

—Bah ! que m'importe après tout ! Le mieux pour moi c'est d'être prudent et de feindre la plus profonde ignorance.

MacSon sortit de l'hôtel pour aller à d'autres affaires et pour retourner ensuite chez le médecin.

Dans les rues du village l'Ecossais s'aperçut encore que les gens de sa connaissance affectaient de ne pas le voir, et que des gamins ça et là le montraient du doigt.

—Allons ! se dit MacSon qui se sentait de l'aplomb sous l'influence de l'alcool, il faut bien peu de chose pour tourner la tête du monde : un homme assassiné !

Et il alla son chemin, indifférent en apparence, mais, au fond, très perplexe, et très inquiet.



XXX

Que c'était-il passé au juste, la nuit précédente, à la ferme de François Lorrain ?

Après avoir vu disparaître la lueur de la lanterne que portait Esther, François, tout songeur, était entré dans sa maison. C'est à ce moment seulement qu'il s'aperçut qu'il était tout trempé par la pluie. Et il se rappela que la fille de l'Ecossais lui avait recommandé de se tenir sur ses gardes et de veiller.

Or, il avait entendu le bruit d'une voiture s'approchant dans la direction de sa ferme. Ce n'était pas un fait extraordinaire qu'une voiture passât devant sa porte en pleine nuit. Mais il avait un sombre pressentiment après les avertissements qu'il venait de recevoir d'Esther. Et c'est sous l'empire de ce pressentiment que François décrocha du mur une arme à feu, — une Remington dont il examina soigneusement le magasin. Puis il souffla la lampe et sortit dehors. Il n'avait pas cru utile de réveiller sa mère, afin de ne pas l'inquiéter pour un rien peut-être.

François était maître de lui, sans peur, mais très avide de savoir ce qui allait se passer. Comme la pluie tombait avec plus de force, il alla se poster dans la porte d'un hangar qui dominait la route. Il entendait plus distinctement le roulement de la voiture.

Il attendit environ dix minutes.

La voiture s'arrêta, un bruit de voix parvint jusqu'à son oreille attentive. François devina que la

voiture et ses occupants n'étaient pas à plus de deux ou trois arpents de sa ferme.

—Allons ! pensa-t-il, je crois qu'Esther n'était pas folle et que, décidément, quelqu'un m'en veut ! Et ce quelqu'un ne peut-être que MacSon lui-même !

Un léger frisson l'agita. Qu'est-ce qu'on préméditait contre lui ? Il se le demanda avec un peu d'angoisse. Brave, François l'était; mais, à cet instant, il se voyait en face d'ennemis qu'il ne connaissait pas au juste, et devant un danger dont il ne pouvait deviner la nature. Voulait-on l'assassiner ?... ou simplement causer des dommages quelconques à sa propriété ?... François était bien décidé de protéger sa vie comme sa propriété, mais la nuit très noire était pour lui un désavantage.

Quelques minutes encore se passèrent, puis un pas battant les flaques de boue attira son attention. Un homme s'approchait... Quel était cet homme ? François eût donné gros pour le savoir et le reconnaître. Et cet homme se rapprochait toujours, très lentement, comme s'il eut marché avec d'infinies précautions. A un moment le Français comprit que cet homme n'était pas éloigné de son poste d'observation. Il crut même que l'inconnu venait de pénétrer dans la cour en effet, à vingt pas de lui tout au plus François Lorrain pensa voir une ombre se glisser à pas de loup du côté de la maison que cinquante verges environ séparaient de la route.

Sans aucun doute l'homme était un malfaiteur. un ennemi...

François décida de lui faire peur, élevant le canon de son fusi vers le firmament, il fit feu.

Strident, le coup de feu se répercuta aux échos de la nuit.

Mais François avait entendu un juron, de surprise ou de colère. Puis il entendit la course rapide d'un être quelconque.

—Faisons lui peur pour tout de bon, se dit

François. Et à tout hasard il déchargea son arme deux fois vers la route dans la direction de celui qui se sauvait à toutes jambes.

Un cri de terreur partit de la maison.

—N'aie pas peur, maman, cria François, je chasse des oiseaux de nuit :

Et il riait tout bonnement de la grosse peur qu'il venait de faire au malandrin.

—Il doit sûrement avoir le trac celui-là !.

François écouta. Il saisit à nouveau le roulement de la voiture qui s'éloignait rapidement vers le Sud.

Pendant un quart d'heure François demeura aux écoutes; et comme la nuit avait repris son calme et sa tranquilité d'avant, il se rassura et rentra chez lui.

A sa mère très effrayée François fut bien forcé de donner des explications. Il omit seulement de lui parler de la venue d'Esther. Il raconta qu'il avait entendu une voiture s'approcher et s'arrêter à quelques pas de la maison, et qu'il avait cru ensuite distinguer une ombre humaine pénétrer dans sa cour. Croyant avoir affaire à quelque rôdeur de nuit, il avait tiré trois coups de fusil pour lui donner la peur.

La vieille femme avait accepté cette explication pour argent comptant. Puis François avait regagné son lit, mais toujours intrigué et très inquiet de l'aventure. Aussi, se promettait-il de tirer cette affaire au clair.

Or, le Français était loin de s'imaginer que l'une de ses balles avait atteint un but, et ce but se nommait : Hansen !

* * *

La voiture qu'Esther avait croisée sur la route était bien celle de son père qui, avec Hansen, comme tous deux l'avaient comploté, se rendaient à la ferme de Lorrain pour y commettre leur abonimable forfait.

A deux arpents de la maison du Français MacSon arrêta ses chevaux, et Hansen descendit de la voiture. Il portait avec lui un bidon contenant un gallon de pétrole.

—Tâche de faire vite ! lui recommanda MacSon.

—Ce ne sera pas long. Un quart d'heure, et je reviens avec une superbe torche pour m'éclairer le chemin.

Et il partit vers la maison de Lorrain.

C'est au moment où il venait de pénétrer dans la cour qu'il entendit le coup de feu de François. Ce coup partit à gauche, et la lueur du coup de feu lui fit entrevoir dans une seconde la silhouette du Français. Saisi de peur, il tourna sur les talons et prit la fuite pour ne pas demeurer exposé à un second coup de fusil qui, cette fois, aurait pu l'atteindre.

Mais ça n'avait pas été sans avoir lancé un juron de colère, juron qu'il répétait tout en courant vers la voiture de MacSon.

Un deuxième coup de fusil éclata derrière lui, et Hansen entendit une balle siffler au-dessus de sa tête.

Affolé, il voulut augmenter la vitesse de ses jambes, mais presque à la seconde même un troisième coup de fusil retentit, et le Suédois sentit un choc contre ses reins, une douleur aiguë, puis une grande faiblesse. Il s'arrêta, haletant, suant, pouvant à peine se tenir debout sur ses jambes flageolantes.

Dans la première minute qui suivit il chercha à se rendre compte de ce qui l'avait frappé : une balle sans doute ! Il voulut payer d'énergie.

—Bah ! murmura-t-il, si je peux seulement me rendre à la voiture et me faire conduire au village, j'en serai quitte à bon marché.

Au même instant, Hansen tressaillit violemment : le roulement d'une voiture qui s'éloigne à toute vitesse venait de frapper son oreille.

—MacSon qui s'enfuit !

Ce fut la première idée du Suédois. Mais une autre pensée, plus terrible, bouleversa son cerveau : c'était un soupçon qui germait, un soupçon qui mit du feu dans sa tête, un soupçon qui devenait un fait, une vérité indéniable pour lui. MacSon l'avait trahi !

—Oh ! grinça Hansen, le poing levé et menaçant, c'est toi, MacSon, qui m'as vendu à Lorrain, et c'est un piège que vous m'avez tendu tous les deux ! Attends un peu, maudit Ecossais, tu n'as pas fini avec moi !

Avec un blasphème affreux il voulut s'élancer sur la route pour rejoindre le fermier. Il ne put faire trois pas sans tomber, ses forces l'abandonnaient. Alors il se mit à rugir, à hurler sa colère, sa haine, sa vengeance future; rugissements et hurlements étaient emportés par le vent.

Au bout de quelques instants, avec une énergie désespérée, Hansen parvint à se remettre debout, à faire quelques pas mal sûrs. Sa tête tournait, des lueurs muticolores passaient devant ses yeux, une torpeur mystérieuse envahissait chacun de ses membres. Alors il sentit comme un liquide froid couler le long de ses jambes, jusque dans ses souliers. Du sang !

Cette pensée le fit bondir d'épouvante.

—Je suis blessé !... je suis blessé !... rugit-il . blessé mortellement peut-être ! Ah ! pourvu que je puisse atteindre le village !

Le village !

Il en était loin, le malheureux. Même avec la plus grande énergie pourrait-il jamais y arriver !

Qu'importe ? La peur de la mort sembla amener une recrudescence de ses forces, et Hansen se mit à marcher lentement, titubant, tombant. Il se relevait avec une imprécation, un blasphème, une malédiction à l'adresse de MacSon.

Deux pensées seulement soutenaient son énergie : la vie ! la vengeance !

Et il marcha longtemps, faible, inconscient, ayant dépassé la ferme de MacSon sans la voir.

Et tout à coup il s'écrasa lourdement dans la boue pour demeurer inanimé.

* * *

Il était six heures du matin suivant quand un cultivateur, se rendant à Bremner, vit sur le milieu du chemin cet homme étendu et sans mouvement.

L'homme paraissait mort. Le fermier le déposa dans sa voiture et poursuivit son chemin vers le village. Là, l'unique constable fut appelé, ainsi que le maire et le médecin, qui firent porter l'homme à l'hôtel.

Le docteur constata de suite que cet homme gravement blessé vivait encore. A l'aide d'un puissant narcotique le Suédois fut rappelé à la vie. On l'interrogea aussitôt.

En dépit de sa grande faiblesse Hansen se rappelait parfaitement les incidents du drame dont il avait été la victime. Un sourire diabolique entr'ouvrait ses lèvres couvertes de boue.

—On a voulu vous assassiner ? demanda le maire.

—Oui, balbutia Hansen . . . on m'a assassiné !

—Connaissez-vous votre assassin ?

—Oui . . . Hansen ferma les yeux, ses bras et ses jambes se tendirent violement, et il sentit la mort l'emporter.

Le médecin comprit que cet homme ne vivrait plus longtemps, et il dit au maire :

—Hâtez-vous, la mort approche.

—Dites-nous le nom de votre meurtrier ! commanda le maire.

Hansen tordit ses lèvres dans un effort suprême pour parler, un râle s'échappa de sa gorge, un rictus

entr'ouvrit ses lèvres boueuses, et il réussit à murmurer distinctement ce nom :

—MacSon !

Un mouvement de surprise agita les témoins de cette scène, et le nom de l'Ecossais circula de bouche en bouche.

Une voix prononça assez haut :

—Ça ne m'étonne pas !

Par prudence le maire voulut poursuivre son interrogatoire, mais il était déjà trop tard : le médecin déclarait que la mort avait accompli son oeuvre.

Hansen éatit mort... mort en se vengeant.



XXXI

L'Ecossais ne ramena le médecin qu'à trois heures de ce même jour.

Le docteur trouva Esther gravement malade.

A Héraldine lui demandant de quoi souffrait la jeune fille le docteur répondit :

—Pneumonie.

Il donna des instructions pour les soins à procurer à la malade et dit à MacSon, qui allait le reconduire à Bremner :

—Je vous remettrai les médicaments nécessaires avec les instructions à suivre dans leur emploi.

Il resta à la ferme en tout quinze minutes. MacSon prit des chevaux frais et repartit pour Bremner.

De ce moment Héraldine se dévoua auprès d'Esther avec toute l'ardeur d'une mère pour sa fille. Depuis le matin la malade avait sans cesse perdu des forces, à ce point qu'elle ne pouvait plus parler. Les médicaments rapportés le soir par le fermier parurent faire beaucoup de bien à la jeune fille. Toutefois, comme le médecin avait défendu à la malade toute fatigue, toute conversation, et recommandé la solitude complète pour quelques jours, Esther fut laissée seule dans sa chambre. Seule, Héraldine, une fois toutes les heures, allait faire prendre à la malade les ordonnances prescrites.

La nuit se passa assez bien.

MacSon ce soir-là très fatigué par ses courses de

la journée, s'était retiré de bonne heure dans sa chambre.

France et Joubert, sans bien comprendre le sens de la maladie, savaient qu'il se passait quelque chose de grave et ils obéissaient aux recommandations de la Métisse : ils demeuraient silencieux et très sages. Mais s'ils parlaient, ou posaient quelques questions à la servante, c'était toujours à voix basse et avec une physionomie inquiète.

Le lendemain matin, Héraldine s'aperçut que la fièvre de la malade augmentait. Elle en avertit MacSon qui n'était pas encore monté à la chambre de sa fille, retenu qu'il était par une gêne qu'il ne pouvait définir. En même temps Héraldine déclara qu'il serait sage de consulter le médecin.

—Je vais aller la voir, répondit MacSon.

Et maîtrisant le trouble qui l'agitait il monta à la chambre de sa fille.

La malade semblait dormir, et sa respiration difficile était un râle continuel. Sa figure livide s'était étirée, émaciée déjà, et ses mains blanches, aux doigts rigides, demeuraient inertes à ses côtés. Esther avait l'apparence d'une morte.

MacSon la contempla un instant avec une grande mélancolie. En certaines circonstances cet homme brutal et insensible paraissait avoir un coeur. Et ce matin-là l'état de sa fille le chagrina. Il se pencha sur elle et lui parla doucement, la voix tremblante. Esther ne bougea pas; elle demeura muette, paupières closes, comme si déjà elle n'entendait plus les voix de ce monde.

Héraldine avait accompagné l'Ecossais.

—Je pense aussi, Héraldine, qu'il faut aller prévenir le médecin; elle m'a l'air bien mal, la pauvre enfant.

—Oh ! monsieur MacSon, balbutia-t-elle de ses lèvres tremblantes d'angoisse, il faut la sauver par tous les moyens possibles !

—On va essayer.

—Il faut courir au village de suite !

—Je descends et vais atteler.

Et MacSon, suivi d'Héraldine, sortit de la chambre.

Au moment où le fermier allait se rendre à l'étable, une voiture entra dans la cour de la ferme.

Héraldine, qui avait regardé par une fenêtre, éprouva un haut-le-corps, recula violemment et, pâle, frissonnante, regarda MacSon. Car la Métisse connaissait l'accident arrivé à Hansen par l'Ecossais lui-même qui avait donné de vagues explications.

Et ce fut avec terreur qu'elle considéra le fermier.

—Eh bien ! qu'as-tu, Héraldine ! interrogea MacSon surpris et inquiet, n'osant regarder par la fenêtre.

Elle n'eut pas le temps de répondre; on frappait à la porte.

Bien qu'il eût le pressentiment de quelque danger, MacSon alla ouvrir la porte.

Deux hommes de police entrèrent.

Par instinct, le fermier se recula vivement, blême, presque épouvanté.

—Monsieur MacSon, dit l'un des hommes de police avec un sourire ironique, vous êtes requis de nous suivre à Bremner où l'on a besoin de vous.

MacSon devina qu'on venait l'arrêter. Il voulut se rébeller, redressa sa haute taille, gonfla ses joues, fit articuler les muscles de ses bras énormes.

Cette mimique ne parut pas intimider les deux hommes.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, dit l'homme de police, et préparez-vous à nous suivre.

Ceci fut dit sur un ton péremptoire.

MacSon, alors, vit deux pistolets automatiques pendus à la ceinture des constables, et lui n'avait pas d'arme. Résister, c'était inutile et c'était aggraver les choses.

Il perdit donc un peu de son air hautain et demanda :

—Vous m'arrêtez ?

—Voici le mandat ! fit l'autre homme de police en exhibant une feuille de papier.

—Mais pourquoi ?

L'homme de police se mit à lire le papier.

—Pour avoir assassiné d'un coup de feu un nommé Hansen dans la nuit du 27 au 28 octobre.

MacSon demeura frappé de stupeur. Puis il éclata d'un rire énorme, d'un rire qui résonna sinistrement dans la maisonnette silencieuse.

J'ai assassiné Hansen, moi ? s'écria-t-il. Je n'aurais jamais pensé qu'il y eût au monde des gens assez bêtes pour porter une telle accusation.

De nouveau il éclata de rire.

L'un des policiers le réprimanda sévèrement.

—MacSon, dit-il, ne riez pas, car l'affaire est plus grave que vous pensez. L'accusation a été faite par Hansen lui-même avant de mourir.

L'Ecossais demeura bouche bée, stupide d'hébètement.

—Ah ! bien, murmura-t-il, je fais un rêve... ou bien je suis fou !

Et ce fut, en effet, comme en un rêve qu'il partit quelques minutes après, sans dire une parole à Héraldine qui défaillait, sans regarder ses enfants qui, stupéfaits, regardaient cette scène indéchiffrable pour leur jeune cerveau.

Bientôt la voiture s'éloigna emportant un prisonnier : MacSon.

Héraldine alors se laissa choir sur un siège, attira les deux enfants sur son sein et laissa libre cours à ses larmes trop longtemps retenues.



XXXII

La pauvre fille se voyait prise dans une situation terrible : seule avec deux petits enfants qu'elle ne pouvait abandonner et une malade qui, à tout instant, pouvait être emportée par la mort. Et, plus terrible malheur, le père de ces enfants et de cette jeune fille mourante était arrêté pour meurtre ! Et dans son imagination épouvantée Héraldine voyait ce père monter à l'échafaud !

Trop horrible vision qu'elle s'efforça de chasser aussitôt de son esprit ? Et, fille forte, brave, courageuse, elle comprit qu'il fallait réagir contre son désespoir. Car elle voyait sa tâche prendre des proportions effrayantes, et à cette tâche elle devait faire face avec toute l'énergie possible.

Dans le désarroi où elle se trouvait si soudainement, la première pensée d'Héraldine fut de demander aide à François Lorrain. Oui, il y avait là un homme, un voisin, sur le dévouement duquel elle pouvait compter, et elle résolut d'aller frapper à cette porte amie.

A cette minute, elle entendit la voix faible d'Esther qui l'appelait.

Héraldine essuya ses larmes à la hâte, embrassa tendrement les deux petits enfants dont les yeux s'emplissaient de larmes aussi et leur dit :

—Amusez-vous bien doucement tous les deux, mes chéris, pendant que je monte voir Esther.

Héraldine fut surprise de voir que sa malade

semblait avoir pris un mieux sensible. Car les yeux de la jeune fille étaient brillants, ses joues se coloraient légèrement, et ses lèvres souriaient un peu.

—Te sens-tu mieux ? interrogea Héraldine.

—Un peu, oui. Papa est-il en bas ?

Cette brusque question troubla violemment Héraldine. Elle se trouvait en face d'une vérité que, même dans l'état critique d'Esther, elle ne pouvait lui taire. Mais cette vérité, elle ne se sentait pas la force de l'avouer, et elle ne trouvait pas d'expressions capables d'amoindrir le coup que cet aveu porterait à la malade. Et pour se donner le temps de réfléchir, elle répondit :

—Il est parti.

—Pour aller chercher le médecin ?

—Oui . . fit Héraldine en rougissant.

—Je t'ai donc appelée trop tard, Héraldine. Je voulais dire à papa de ne pas aller chercher le docteur, parce que je me sens mieux.

Héraldine eut une idée.

—Si tu ne veux pas le docteur, je peux aller demander à François Lorrain d'aller en prévenir ton père au village.

Le nom de François Lorrain mit une nouvelle rougeur sur le front d'Esther.

—C'est bien du trouble dit-elle.

—Mais non, répliqua Héraldine, du moment que tu te sens assez bien pour avoir l'oeil sur les enfants. Du reste, je ne serais pas une heure en tout, aller et revenir.

—En ce cas, amène les enfants dans ma chambre pour qu'ils s'amusent sous mes yeux.

—C'est entendu !

C'est ainsi que quelques minutes plus tard Héraldine se dirigeait vers la ferme de François Lorrain auquel elle voulait demander conseil et secours. Oui, François se chargerait d'apprendre à Esther le tragique événement qui venait de surgir.

* * *

A la ferme de François Lorrain on avait appris la mort de Hansen, mais non l'accusation que le Suédois avait portée, en mourant, contre MacSon. Et François disait à sa mère :

—Sais-tu, maman, que ça ne serait pas amusant si, par hasard, j'étais accusé de la mort de cet homme?

La pauvre vieille était confondue, épouvantée.

—Il est vrai que je peux nier l'accusation, expliquer que j'ai tiré au hasard, dans la noirceur de la nuit, sans savoir sur qui, et sans vouloir faire aucun mal à qui que ce soit; seulement, avec la justice on ne sait jamais comment la balance pèsera.

—La justice devra comprendre, François, que c'est un accident.

—Un accident ! je le sais bien. Ensuite, j'avais ma vie à protéger... Puisque j'ai été prévenu, c'eût été insensé de ma part de me laisser égorger.

—Oui, oui, c'est clair... On ne pourrait pas te tenir responsable.

C'est à ce moment qu'Héraldine arriva, essoufflée, presque pantelante. Elle avait couru presque toute la longueur du chemin.

Très surpris, François la fit asseoir, et la vieille femme, non moins surprise, se leva et alla embrasser la Métisse comme elle eût fait de sa fille.

—Ah ! ça, ma pauvre enfant, j'espère bien que vous ne nous apportez pas un nouveau malheur ?

—Hélas ! madame Lorrain, il est survenu pour moi le pire des malheurs.

—Mon Dieu ! mademoiselle, s'écria François, vous nous effrayez !

—Et c'est pourquoi j'accours vous demander, François, vos conseils et votre aide.

—Que se passe-t-il donc ?

—MacSon vient d'être arrêté et conduit au village.

—Arrêté ? Pourquoi ? demanda la vieille femme stupéfaite.

—Pour avoir assassiné son employé, Hansen.

François Lorrain fit un bond.

—Hein ! s'écria-t-il abasourdi. . . C'est MacSon qui a tué Hansen ?

—C'est ce qui est dit dans le mandat d'arrestation. En plus, le policier a déclaré que Hansen, avant de mourir, avait lui-même accusé MacSon de sa mort.

—C'est à n'y rien comprendre, dit François, et je me demande si nous ne sommes pas tous le jouet d'un rêve affreux.

—C'est terrible, en effet, prononça Héraldine.

—Croyez-vous, demanda François, que MacSon a tué Hansen ?

—Mon Dieu. . . je n'ose formuler ma pensée. Il nous serait téméraire de rendre un jugement sans plus de preuve qu'une simple accusation.

—Vous avez raison.

Un silence lugubre s'établit entre ces trois personnages qui sentaient planer, sur eux, un sombre mystère.

François Lorrain réfléchissait profondément. Un moment il s'était cru responsable de la mort de Hansen, en ce sens, que c'était sa balle qui avait tué le Suédois. Mais tout à coup on lui disait que le même Hansen, avant de mourir, avait accusé MacSon, et MacSon était arrêté ! Où était la vérité ? Une seule personne, peut-être, pouvait faire surgir cette vérité : c'était Esther. C'est pourquoi François Lorrain jugea utile de poser à Héraldine cette question :

—Et mademoiselle Esther, que dit-elle de tout cela ?

—La pauvre enfant ne sait rien encore, répondit Héraldine.

—Rien. . . elle ne sait rien ! . . . Et François, tout ahuri, regarda Héraldine en se demandant s'il

possédait encore toutes ses facultés mentales, ou si la Métisse avait perdu les siennes.

—Je ne vous ai pas dit, continua Héraldine, qu'Esther est très malade depuis deux jours : le médecin a déclaré qu'elle souffre d'une pneumonie.

—Ah ! le médecin a dit cela ?

—Pauvre jeune fille ! prononça la mère de François.

—Et il a recommandé, poursuivit Héraldine, d'avoir pour elle tous les ménagements. Elle ne sait donc rien de la mort de Hansen, ni de l'arrestation de son père.

—Vous n'avez pas jugé prudent de la mettre au courant de ces événements ? demanda François qui méditait toujours.

—J'ai préféré vous voir auparavant et prendre votre avis à ce sujet.

—Esther vous a-t-elle confié son aventure de l'autre nuit ?

Héraldine tressaillit et demanda :

—Quelle aventure ? Vous savez donc quelque chose que j'ignore ?

—Oh ! je sais peu de chose, à la vérité. Mais je suis très sûr qu'Esther en sait plus long que moi, et qu'elle seule pourrait éclaircir le mystère qui semble entourer la mort de Hansen; car je doute, moi, que MacSon ait tué son employé.

—Mais alors, qui donc aurait assassiné Hansen ?

—Ecoutez, Héraldine, je vais vous expliquer des faits que vous ignorez et que je crois important de vous communiquer en ces circonstances.

Et alors il raconta tout ce que nous savons déjà sur les divers incidents de la nuit terrible.

Il conclut ainsi :

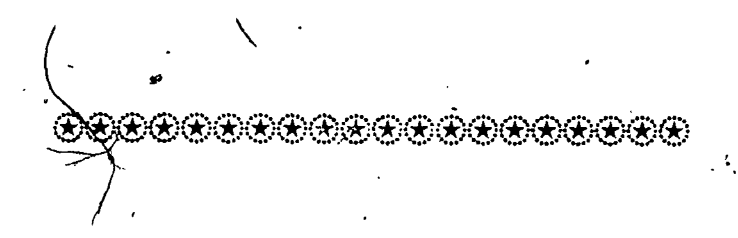
—Comme vous le comprenez, Héraldine, c'est Esther qui, mêlée à ce drame de quelque façon, tient tous les fils. Or, il ne nous reste qu'une chose à fai-

re, lui révéler les événements tragiques qu'elle ignore, et lui demander des explications. D'ailleurs, elle seule pourra sauver son père.

—En ce cas, François, je vous demande de venir auprès d'Esther et de tout lui avouer. Moi, je ne me sens pas la force de lui apprendre de si tristes vérités.

—J'irai volontiers, répliqua Lorrain. Si vous voulez m'attendre quelques minutes, je vais atteler et nous ferons route ensemble.

Et François sortit laissant Héraldine avec sa mère.



XXXIII

Lorsque Héraldine fut de retour à la ferme, amenant avec elle François Lorrain, elle trouva les enfants jouant silencieusement dans la chambre d'Esther. Pas une fois la jeune fille n'avait eu besoin de les rappeler à l'ordre. On eût dit que France et Joubert comprenaient parfaitement la raison de demeurer très sages depuis deux jours. Ils étouffaient leurs rires jeunes, parlaient à voix très basse, marchaient sur la pointe des pieds. Lorsque, par accident, un jouet, en tombant, faisait du bruit, de suite les deux petits jetaient un regard inquiet vers la chambre d'Esther.

France disait :

—Joubert, fais donc attention, il ne faut pas faire de bruit. . . Didine l'a dit !

Joubert répliquait, peiné :

—C'est ma voiture qui a culbuté, et c'est la faute à ce vieux cheval-là qui ne tient pas debout. Et parmi divers jouets, le petit bonhomme indiquait un cheval de bois, peinturluré de blanc eet de noir, qu'il attelait à un petit chariot. Mais tu vas voir, France, poursuivait-il, que je vais le dompter de la bonne façon.

Et alors, avec une petite colère toute rouge, il saisissait un fouet et frappait la bête insensible à tour de bras.

—Tiens ! attrape, bourriquet ! Ça t'apprendra à te tenir debout et à ne pas renverser ma voiture!

France étouffait un rire mutin pour se remettre à la toilette de ses poupées.

Esther fut très surprise de voir François Lorrain, mais en même temps elle parut éprouver une grande joie. Ses lèvres esquissèrent un sourire doux et triste, et ses grands yeux bleu de ciel s'illuminèrent.

—Tu parais beaucoup mieux, dit Héraldine, et je pense que tu seras bientôt remise de cette indisposition.

Esther ne répondit pas, elle paraissait gênée devant François Lorrain qui la considérait avec pitié. Mais son sourire s'amplifia.

François, alors, prit la parole.

—Mademoiselle Esther, je suis venu vous demander un éclaircissement. Ce n'est pas par simple curiosité, comme vous le comprendrez tantôt; mais ce sont des circonstances très graves qui commandent. Voulez-vous avoir confiance en moi ?

Le ton grave, mesuré, du Français parut faire une profonde impression sur la jeune fille. Elle perdit son sourire, ferma ses yeux, et elle murmura de ses lèvres décolorées et séchées par la fièvre :

—J'ai confiance en vous.

—Merci, répondit François. Comme ça nous pourrons nous comprendre. Mais remarquez, avant tout, que je ne désire nullement vous arracher un secret, mais simplement les motifs qui vous ont amenée chez moi l'autre nuit. Car il a fallu que ces motifs fussent bien puissants pour que vous ayez joué votre santé et votre vie.

Ces paroles parurent raviver chez la jeune fille des souvenirs cruels. Sa figure se crispa comme sous l'acuité d'une souffrance intérieure que nul œil humain n'aurait pu diagnostiquer. Ses yeux lourds et ternes s'attachèrent aux regards dévorants d'Héraldine, et dans ces yeux-là la Métisse crut lire ces mots :

—Dois-je parler ou me taire ?

Héraldine, sachant toutes les circonstances du

drame auquel Esther avait été mêlée, et pressantant que de funestes conséquences pouvaient résulter de ce même drame à cause de certaines lacunes mystérieuses qu'il importait de combler et d'éclaircir, répondit :

—Esther, je pense, comme François, qu'il est important que nous sachions toute la vérité.

La malade ébaucha un pâle sourire et son esprit tourmenté parut se tranquiliser. Puis, s'étant recueillie, à voix très basse et sans regarder ceux qui l'écoutaient, comme si elle s'était mise à lire les pages d'un livre invisible. Elle raconta la trame qu'elle avait surprise entre Hansen et son père, c'est-à-dire le projet d'incendie et de mort prémidité contre les Lorrain, puis sa course affolée vers la ferme de François. Elle parla de son retour à la ferme de son père, de la voiture rencontrée sur la route, des trois coups de feu entendus . . .

Très ému, François interrompit la jeune fille :

—Savez-vous, Esther, qui a tiré les trois coups de feu ?

—Non . . . balbutia Esther.

—C'est moi, Esther. .

—Vous ? Dans cette interrogation il n'y avait pourtant nulle surprise.

—Puisque vous m'aviez prévenu d'un danger. . Esther, je me suis mis en garde. Aussi, un accident est arrivé . . .

—Lequel ?

—J'ai tué Hansen.

Esther poussa un cri rauque, se dressa à demi et regarda François avec des yeux dans lesquels se lisaient l'épouvante et l'horreur. Puis elle bégaya :

—Hansen . . . tué . . .

Et retomba sur l'oreiller, frissonnante.

—Oui, reprit François à voix basse, j'ai tué Hansen, parce qu'on l'a ramassé mourant sur la route le matin de cette nuit terrible.

Esther râlait, et ses doigts crispés serraient avec

force les couvertures de son lit, comme si elle eût cherché à se retenir au bord d'un précipice quelconque vers lequel elle glissait.

Droite et immobile au chevet de la malade, Héraldine demeurait silencieuse, laissant flotter sur la jeune fille un regard plein d'immense pitié.

Mais peu à peu la malade reprit son calme et elle demanda à boire.

La Métisse s'empressa, et bientôt Esther reposa tranquille et presque souriante.

—Mademoiselle Esther, il me reste encore une chose pénible à vous apprendre; mais l'événement, comme vous le comprendrez, n'est pas aussi grave qu'on pourrait le penser. Hensen est mort, et nous ne doutons pas que l'une de mes balles n'ait causé sa mort. Et, pourtant, ce n'est pas moi qu'on accuse de ce meurtre, c'est votre père qu'on accuse, Esther.

—Mon père ! murmura Esther terrifiée. Mais cela ne se peut pas !

—Je le sais bien, et il y a là un mystère que nous ne pouvons réussir à percer. Et ce mystère, Hansen en est la cause : avant de mourir il a déclaré que votr père est son assassin.

—Mais c'est impossible ! s'écria Esther. Moi, je suis sûre à présent que papa n'a pas tué Hansen.

—J'ai comme vous la même assurance, Esther. Malheureusement, ceux qui ont assisté à la mort du Suédois ont été forcés de croire à la dernière parole d'un mourant, et votre père a été jugé par l'opinion publique le meurtrier de Hansen.

Esther pleurait.

—Pour que Hansen ait porté une telle accusation, une haine quelconque devait exister entre lui et votre père; en savez-vous quelque chose ?

—Non, rien; ils avaient l'air de bons amis.

—Alors, il faudrait penser que le Suédois a fait cette déclaration dans un moment de folie, n'ayant aucunement conscience de ses paroles. Mais, voyez-

vous, la Justice se base sur cette déclaration ante mortem, et c'est sur cette déclaration qu'on a arrêté votre père.

—Maintenant, Esther, il reste pour vous comme pour moi un devoir à accomplir : sauver votre père. Je pense que la Justice, après avoir entendu mon témoignage et le vôtre, rendra la liberté à votre père.

—Mais, s'écria Héraldine avec effroi, vous n'irez pas, je suppose, vous accuser du meurtre de Hansen ?

—Non, Héraldine, je ne peux pas m'accuser d'un crime dont je ne suis pas coupable. Mais il y a des faits à établir que la Justice ne connaît pas, et après la connaissance de ces faits il lui sera plus facile de définir les responsabilités. Et puis, avec le témoignage d'Esther, pourra-t-on me blâmer d'avoir pris des mesures pour protéger ma propriété, ma vie et celle de ma mère ?

—Oui, acquiesça Héraldine, je crois que c'est l'unique moyen de faire disparaître l'erreur dont souffre monsieur MacSon.

—Je vous approuve aussi, dit Esther. Je suis prête à dire ce que vous savez pour sauver mon père d'un châtiment qu'il n'aurait pas mérité. Si dans un moment de faiblesse il a pu écouter Hansen, on ne pourrait, en justice, le tenir pour le meurtrier.

—Allons ! s'écria François joyeusement, c'est entendu. Je vais voir le plus tôt possible les autorités, et je suis assuré d'avance que tout s'arrangera bien. Je me rends de suite à Bremner.



XXXIV

Malheureusement, à Bremner, aucune autorité ne pouvait faire libérer MacSon. Les policiers avaient reçu l'ordre de conduire le fermier à Brandon où l'affaire serait entendue. C'est donc à Brandon que François Lorrain devait se rendre. Mais avant de s'absenter il dut faire des démarches pour se procurer les services de deux employés de ferme : un pour lui-même et l'autre pour Héraldine. Cela lui prit trois jours. Puis il partit pour Brandon.

François arriva en cette ville la veille du jour où devait se tenir l'enquête préliminaire.

De suite il se rendit chez l'avocat de la défense pour le mettre au courant des faits que nous connaissons. L'avocat vit le magistrat chargé de l'enquête, fit décréter un ajournement et obtint qu'on allât prendre sur place le témoignage d'Esther.

Comme l'avait pensé François Lorrain, après trois semaines de recherches et d'enquêtes, le magistrat déclara que ni MacSon ni Lorrain ne pouvaient être tenus responsables de la mort de Hansen, mort qui, tout bien pesé, n'avait été qu'accidentelle.

MacSon fut relâché.

* * *

Libre, MacSon, avant de retourner sur sa ferme, voulut oublier les heures de captivité et l'affreuse épouvante qui lui avait serré les entrailles, jusqu'au jour

où François Lorrain était venu dire qu'il avait, sans le savoir, tiré trois coups de fusil sur Hansen. Il se mit à boire avec des amis de hasard, il se jeta dans l'orgie.

MacSon oublia sa fille malade et ses deux petits enfants, France et Joubert. Mais il n'oublia ni Héraldine ni François Lorrain. Héraldine, plus que jamais, il la voulait pour femme, et il l'aurait bon gré mal gré, se disait-il dans ses accès de rage alcoolique. Quant à François il ne veut pas le tuer, car c'est trop dangereux; mais il se promet bien de lui faire toutes les misères possibles. MacSon est trop fanatique et trop rancunier pour puiser dans son épaisse cervelle un peu de bon sens, et dans son coeur (s'il en a un) un peu de gratitude. MacSon est content, heureux de reprendre sa liberté et d'échapper à la mort... à la mort ignominieuse de l'échafaud; et contre l'homme qui, par générosité et par devoir, l'a arraché des mains du bourreau, il médite déjà l'attaque sournoise.

Au cours de ses premières libations l'Ecossais se disait souvent :

—Aurai-je donc toujours ce maudit Français dans les jambes ? Je gage qu'il va crier à tout le monde qu'il m'a sauvé.

Car, disons-le, MacSon n'attribuait son salut qu'au seul témoignage de sa fille, Esther. Et nous croyons, avec lui, que ce témoignage eût été suffisant pour sortir MacSon du bourbier. Mais l'Ecossais ne savait pas que ce témoignage de sa fille n'avait été fourni que sur les instances de Lorrain. Sans Lorrain, Esther fût demeurée ignorante de toute cette affaire, peut-être. Par Héraldine elle eût appris la mort de Hansen, l'accusation portée par lui et l'arrestation de son père. Connaissant le tempérament violent du fermier, sachant qu'une fois déjà il avait attenté à la vie d'un homme, elle aurait pu le croire l'auteur des trois coups de feu entendus. D'autant mieux, qu'elle n'avait pas oublié la petite comédie

feinte par son père à son retour de la ferme du Français, comédie qui n'aurait fait qu'aggraver ses soupçons. Sans le concours de François Lorrain, MacSon aurait été forcé de se débattre désespérément dans le terrible engrenage où l'avait jeté la dernière parole de Hansen, — engrenage d'où MacSon ne fût jamais sorti vivant.

Et avec toujours les mêmes pensées de haine et de revanche, l'Ecossais vécut deux semaines à Brandon dans les plaisirs du vice.

* * *

Pendant que MacSon fait la fête, là-bas, sur la ferme, un nouveau drame se passe, non moins triste, non moins tragique. Esther jette les derniers souffles d'une vie qui vient à peine d'éclore.

Toute la science du médecin, tous les soins et tous les dévouements d'Héraldine n'ont pu enrayer le mal trop profond. Et ce mal a grandi sous les émotions si diverses et si cruelles qui se sont agitées dans le coeur et l'âme de la jeune fille. Un jour, Héraldine a compris qu'à la mort on ne peut plus opposer une barrière efficace; il ne reste plus qu'à retarder l'heure finale. Retarder cette heure afin que la jeune fille puisse embrasser son père qu'elle appelle sans cesse ! Et lui, le père, n'entend rien, en dépit des lettres pressantes, suppliantes d'Héraldine : il continue de faire la fête !

Et chaque jour davantage Héraldine, éperdue, voit s'étioler cette fleur pâle qu'aucun soleil, qu'aucune rosée ne pourra faire refleurir. C'est alors qu'Héraldine entrevoit un dernier devoir : l'âme d'Esther ! Oui, elle songe, inquiète, à cette âme qui n'a reçu aucune culture sainte, aucun rayon de la céleste lumière ! Ame fruste, naïve, candide, aspirant, sans le savoir, aux joies éternelles, âme créée pour la lumière, et qui, obscure, s'en va vers l'obscurité ! Que faire ?



Malgré la grande faiblesse qu'elle devine dans la malade, Héraldine veut lui parler des choses de l'au-delà ! Si à ces choses Esther est demeurée jusque là indifférente, c'est parce que pas une voix encore n'a parlé à son âme. Mais la débilité physique et intellectuelle d'Esther ne lui permet pas de raisonner et de comprendre les paroles de la Métisse. Et celle-ci voit la pauvre jeune fille partir sans un aveu d'amour de Dieu. Dieu ! . . . Hélas ! Esther n'a jamais compris ce mot, et son père a déjà dit : — Dieu ! cela n'existe pas !

Néanmoins, après bien des efforts, Héraldine finit par attirer sur les lèvres blanches d'Esther ces deux mots murmurés :

—Mon Dieu . . .

— . . . recevez-moi dans votre Paradis ! poursuit Héraldine.

Mais Esther demeure presque rigide, et la Métisse désespère déjà de faire le sauvetage de cette âme. Mais, pourtant, tout espoir ne doit pas être abandonné : car Esther vient de sourire, ses yeux vitreux que couvre maintenant le voile de l'agonie se posent attentivement sur Héraldine, ses lèvres remuent légèrement, mais sans une parole qui en sort, sans un murmure, sans un balbutiement, puis sa main saisit avec force la main moite d'Héraldine, elle serre cette main presque avec violence . . . un soupir s'échappe de la poitrine qui s'affaisse . . . Et l'âme qu'Héraldine voulait éclairer vient de partir !

Héraldine pleure en silence devant ce cadavre auquel on croirait que la mort a donné un peu de vie. Elle pleure longtemps sans s'apercevoir du temps qui s'écoule, sans entendre les murmures gais de France et de Joubert qui, dans une chambre voisine, s'amusent insconscients de l'aile de la mort qui les frôle. La mort ! Qu'est-ce que ce mot pour eux qui sont l'image de la vie dans toute sa force, dans tout son éclat ?

Mais un pas brusque a retenti. Héraldine tressaille, arrache sa main de la main de la morte, ouvre la porte de la chambre : dans cette porte un colosse s'arrête, tremblant, livide, reculant ! La figure lugubre et mouillée de larmes d'Héraldine a tout appris à cet homme qui, échappant un sanglot et serrant sa gorge énorme d'une main puissante, s'enfuit aussitôt en bas, dans sa chambre. Et pendant l'heure qui suit Héraldine perçoit les sanglots étouffés de cet hercule brutal, de ce païen . . . MacSon !



XXXV

Si la mort d'Esther MacSon fut si attristante pour le coeur d'Héraldine, ses funérailles ne furent pas moins mélancoliques et pitoyables. MacSon s'étant enfermé en sa chambre jusqu'au troisième jour après l'enterrement du corps de sa fille, celle-ci n'eut, pour accompagner sa bière, qu'Héraldine, France et Joubert, très pâles et très peinés, et François Lorrain. Au village quelques personnes s'approchèrent timidement du lieu de sépulture.

Le village de Bremner n'avait pas plus de pasteur protestant qu'il n'avait de prêtre catholique. Un fermier des environs venait chaque dimanche, en une salle d'école, lire à une dizaine d'indifférents, des passages de la Bible incompris de lui-même et de ses auditeurs. C'est cet homme qu'on dut faire venir pour faire la sépulture d'Esther. On le trouva occupé à quelque besogne de sa ferme. Il ne se fit pàs prier. Et l'homme apparut, en habits de travail, les mains sales, la pipe aux dents, au cercueil d'Esther, dans un petit enclos mal tenu, sans fleurs, sans arbres, sans verdure, l'été, boueux, l'automne, avec une croix ici et là, ou simplement un bout de planche sur laquelle une main pressée avait écrit un nom, une date . . . lieu abandonné, sinistre, malpropre, infect, qu'on nommait "le cimetière" !

C'est là, devant une fosse creusée au hasard parmi d'autres fosses, qu'on avait déposé le cercueil. C'est là que l'homme de la religion s'approcha. Avec

une indifférence presque outrageante l'homme enleva son feutre qu'il jeta par terre près de la tombe, retira sa pipe, ouvrit un petit livre aux pages graisseuses, et d'une voix nasillarde, zézayante, se mit à lire des mots quelconques... Cela dura une minute, puis il fallut une autre minute pour laisser tomber le cercueil dans la fosse.

Quand Héraldine sortit de son recueillement, elle ne trouva près d'elle que François Lorrain, France et Joubert. Ils demeuraient là, seuls...

Alors François remplit la fosse.

Quand ce fut fait, il dit :

—Demain, je viendrai planter une croix.

Héraldine lui sourit tristement. Le coeur trop gros, elle ne pouvait parler. Mais ses yeux exprimèrent à l'homme charitable et généreux les plus profonds sentiments de gratitude.

* * *

La vie parut éteinte à la ferme de MacSon durant les trois jours qui suivirent la triste cérémonie. MacSon demeurait renfermé dans sa chambre. Héraldine conservait le funèbre souvenir des derniers événements. France et Joubert ne pouvaient se défaire de la lugubre impression qu'avaient créée dans leurs petites âmes la mort et la sépulture de leur grande soeur, Esther.

Les deux petits, durant ces jours-là, ne touchèrent pas à leurs joujoux. Sombres et tristes du matin au soir, tous deux s'attachaient aux pas d'Héraldine comme dans la crainte de s'en voir séparés. Si la Métisse voulait les consoler, leur faire reprendre leurs jouets, tous deux lui tendaient les bras et avec un murmure craintif prononçaient ces seuls mots :

—Maman Didine !

Elle, alors, les enlevait dans ses bras, et, avec une volupté âpre, elle les embrassait longuement.

L'inquiétude qu'elle devinait au coeur des deux enfants lui mettait de la peur dans l'âme. Quel nouveau drame . quel autre malheur pouvait frapper ces êtres ! Dans l'air qu'elle respirait il semblait à Héraldine qu'il y avait encore une odeur de mort ! Un suaire flottait, invisible, dont les pans battaient quelquefois à ses oreilles ! Le silence de MacSon, à force d'être long, devenait sinistre, et sur les épaules de la Métisse ce silence pesait comme un manteau chargé de pierre ! Et sa peur peu à peu devenait une nouvelle épouvante !

Oh ! pour elle-même elle ne redoutait rien . . mais c'étaient les petits ! Que pouvait-il leur arriver ? Tant qu'elle serait là, Héraldine veillerait sur eux, sans cesse, elle ne les quitterait pas une minute ! Avec l'employé que lui avait trouvé François Lorrain, la pauvre fille n'avait plus à s'occuper des bestiaux. . . et elle demeurait avec ses petits toujours. La nuit, elle verrouillait sa porte, et, pour plus de sûreté, elle plaçait un meuble contre cette porte; et encore ne dormait-elle que d'un oeil. Mais, heureusement, rien ne survint pour justifier ses pressentiments ou ses craintes.

Le quatrième jour qui suivit l'enterrement du cadavre de sa fille, MacSon sortit de sa chambre de grand matin, attela et s'en alla à Bremner. On était au milieu de novembre, et ce jour-là la neige tomba.

Il neigea tout le jour, et la neige eut ce pouvoir de rendre à France et à Joubert leurs joies d'avant. Ils battirent des mains, et durant tout ce jour ils demeurèrent le front aux vitres d'une fenêtre, regardant les gros flocons blancs tomber et couvrir le sol d'une nappe immaculée. Car, pour les enfants, chaque flocon de neige en se posant sur le sol écrit un poème merveilleux. Pour eux la neige représente bien des plaisirs : glissoires, bonhommes de neige, rond de glace vive sur laquelle silencieusement glisse le patin, boules blanches qu'on jette, traîneau qui passe dou-

cement sur la route au son joyeux des grelots sonores que secoue l'attelage. . . France et Joubert, en ce jour blanc, se rappelaient encore avec ivresse les plaisirs de l'hiver d'avant; et chaque fois qu'Héraldine les approchait, Joubert disait :

—Demain, Didine, je promènerai France sur mon petit traîneau, n'est-ce pas ?

—Oui, Joubert, demain, s'il fait beau !

France riait battant des mains.

A la nuit tombante, MacSon revint du village. En descendant de sa voiture il fit un faux mouvement et roula dans la neige. L'employé alla à son aide et le releva. MacSon pénétra dans la maison en titubant, flageolant, mâchonnant des paroles incohérentes, sa grosse tête dandelinant, un sourire stupide sur les lèvres. Il était ivre-mort presque. Héraldine le fit conduire à sa chambre afin d'éviter aux enfants ce spectacle pénible. MacSon s'affaissa sur son lit et s'endormit.

Tant que l'Ecossais se trouvait dans cet état, sans force, Héraldine demeurait assez tranquille pour elle-même et pour les enfants. Mais d'un autre côté elle s'inquiétait de la dépense énorme que ces buveries devaient entraîner. MacSon avait vendu ses produits d'automne, mais pas un créancier n'avait été payé jusqu'à ce jour. Souvent on se présentait à la ferme pour réclamer son dû; mais MacSon n'y était pas, et le créancier s'en retournait de très mauvaise humeur. Plus tard, des lettres menaçantes étaient venues. Héraldine elle-même n'avait pas été payée de son salaire depuis le mois de mai. L'employé nouveau réclamait son mois. Et si le fermier continuait de boire ainsi, qu'arriverait-il ?

Pendant dix jours MacSon vécut dans une ivresse complète, quittant la ferme le matin dès l'aube pour ne rentrer qu'à la nuit, ivre-mort toujours. Héraldine se désespérait, car elle commençait à manquer d'une foule de choses nécessaires à la vie.

Pouvait-elle parler, demander, exiger, quand le fermier n'avait pas sa raison ? C'était s'exposer inutilement à ses brutalités.

Un matin, l'employé, qui voulait à tout prix avoir ses gages du mois, guetta MacSon et lui demanda de l'argent. L'Ecossais le toisa avec un regard méprisant et farouche, et répondit d'une voix creuse et enrouée :

—Viens au village avec moi.

Ils partirent tous deux.

Le soir de ce jour MacSon revint seul et un peu moins ivre : il avait congédié l'employé.



XXXVI

Pour la première fois depuis longtemps MacSon parut manger de bon appétit. Et ce soir-là sa figure n'était pas si renfrognée et si dure comme Héraldine l'avait vue tant de fois. A certains moments, elle put voir que le fermier lui jetait un coup d'oeil à la dérobée, et elle pensa qu'il cherchait ou attendait l'opportunité d'entamer une conversation.

Elle fut bien tentée de dire quelque chose, mais chaque fois qu'elle voulait ouvrir la bouche sa gorge se serrait. Et le silence qui se prolongeait entre elle eet lui commençait à devenir gênant. En haut, les enfants dormaient. Dehors, la nuit tranquille demeurait silencieuse.

MacSon demanda une tasse de café. Héraldine s'empressa de le servir.

Le fermier alors prononça ces paroles :

—Eh bien ! on sent un vide dans la maison quand les petits sont couchés !

—C'est vrai, soupira Héraldine.

Elle pouvait ajouter : "Surtout depuis la mort d'Esther". Elle ne l'osa pas. D'autant moins que MacSon semblait avoir oublié déjà sa fille.

Toutefois, le silence était rompu, et ce fut MacSon qui, le premier, en profita.

—Héraldine, il va falloir penser à mettre les affaires en ordre. Je sais bien que je me suis un peu dérangé; mais tu dois comprendre qu'après tant d'ac-

cidents on n'a pas la cervelle à sa place. Je pense que j'ai été un peu fou. Mais ça va revenir comme c'était.

—Oui, ça vaudra mieux, monsieur MacSon. Je pense qu'il faut oublier le passé.

—T'as raison, Héraldine. Ah ! je voudrais bien être fait comme toi ! Si encore j'avais une femme qui pût me comprendre, il y aurait moyen encore de vivre passablement heureux. Mais voilà. . .

Il se tut pour boire à longs traits sa tasse de café. On eût dit qu'il voulait dissimuler une émotion, ou cacher le manque de sincérité qui perçait dans le ton de sa voix et l'éclat de ses yeux.

Mais Héraldine ne le regardait pas. Elle avait repris sa place près du poêle, levant de temps à autre un regard confiant vers la petite image de la Vierge collée sur le mur en face d'elle.

MacSon l'observait d'un oeil sournois; parfois un sourire mystérieux se glissait entre ses lèvres épaisses. Au bout d'un moment il rompit le silence avec ces paroles qui voulaient être indifférentes :

—Quoiqu'il en soit, il faut bien en prendre son parti et essayer de vivre en attendant; n'est-ce pas, Héraldine ?

—Oui, monsieur MacSon, répondit évasivement la Métisse sous l'empire de pensées inquiètes.

Car Héraldine pressentait encore quelque proposition inacceptable. Elle sentait que MacSon tentait de préparer le terrain, et elle avait peur de ne pouvoir se dérober. Mais quand MacSon eut achevé son souper, Héraldine pensa que le moment était propice pour s'éclipser. Elle se leva et dit :

—Puisque vous avez terminé votre repas, monsieur MacSon, je vais mettre les choses en ordre et monter à ma chambre. Il est déjà pas mal tard.

MacSon regarda la pendule.

—Bah ! dit-il négligemment; il est à peine dix heures.

—Je suis fatiguée, répliqua Héraldine.

—N'importe ! Vous pouvez bien mettre dix minutes de plus pour parler de nos affaires. Déjà, et sans s'en apercevoir il ne la tutoyait plus.

—Demain . . . voulut dire Héraldine.

—Demain, interrompit l'Ecossais, je retourne au village, car c'est demain que je veux régler mes comptes. Je veux aussi m'entendre avec vous pour les achats à faire pour la maison. Asseyez-vous.

Héraldine fut donc contrainte d'obéir, et puisque l'occasion était venue de parler des affaires du foyer, elle ne devait pas la laisser passer.

MacSon alluma sa pipe tranquillement. Il était à un bout de la table, Héraldine à l'autre en face de lui.

MacSon tira quelques bouffées de sa pipe, puis il la posa vivement sur la table, et regardant Héraldine il dit :

—Ma digestion ne va pas bien. Si vous voulez m'attendre deux minutes, je vais aller me chercher de quoi pour remettre les choses en ordre.

Il sortit rapidement dehors. Il rentra tout aussitôt portant dans chaque main une bouteille de whiskey. **MacSon déposa les deux bouteilles sur la table,** s'assit, fit sauter un bouchon et remplit un grand verre au ras bord.

Héraldine eût bien voulu l'empêcher de boire, mais elle savait que contrarier MacSon en quoi que ce fut c'était s'exposer à sa colère violente. Elle garda le silence.

MacSon un moment considéra la liqueur rouge, puis, levant les yeux sur la Métisse, il demanda :

—Veux-tu boire un coup ? . . Ça te ferait du bien.

—Merci, répondit Héraldine, je suis en parfaite santé.

—Comme tu voudras . . Moi, je suis malade, et il faut bien que je me soigne.

MacSon vida son verre lentement, le reposa sur la table et ralluma sa pipe.

Héraldine demeurait les yeux baissés n'osant pas regarder l'ivrogne. Mais si, quelques minutes après que le fermier eut avalé sa boisson, elle avait levé ses regards, elle aurait découvert sur les lèvres de MacSon qui la regardait attentivement un rictus diabolique. MacSon se versa un deuxième verre et le vida comme le premier. Puis, cette fois, au lieu de fumer, il dit brusquement :

—Maintenant, Héraldine, l'heure est venue de s'entendre... c'est aujourd'hui ou jamais. Je te veux pour femme !

Héraldine n'avait pas prévu une attaque si soudaine, et elle demeura désemparée, incapable de riposter.

MacSon ajouta avec un rire étouffé :

—Tu sais ce que tu m'as promis ?

Héraldine tressaillit et ses regards très surpris se fixèrent sur le fermier. Elle demanda, tremblante :

—Que vous ai-je promis ?

—De me marier... quoi !

—Non... non... vous m'avez mal comprise !

Elle voulait se défendre, prise à l'improviste, sans user de subterfuges.

—Bon ! tu vas me faire croire que j'étais soûl ?

—Je ne vous ai rien promis, vous dis-je ?

MacSon fit entendre un sourd ricanement.

—Tu m'as donné un espoir... un espoir fou. T'en souviens-tu, Métisse ?

Cette fois Héraldine comprit le danger. Elle se leva disant :

—Un espoir ? Lequel ?...

Frissonnante, elle se dirigeait lentement vers la porte pour gagner sa chambre.

Toujours ricanant l'Ecossais se versait à boire.

—L'espoir, tu sais, ça équivaut à une promesse ?

Héraldine songea à gagner du temps.

—Laissez-moi réfléchir un peu.

—Tu as eu tout le temps de la réflexion, rétorqua rudement MacSon; aboutis !

Héraldine, à cette minute, surprit dans les regards luisants de l'Ecossais quelque chose d'atroce, d'infâme, et son sein palpita d'épouvante et d'horreur.

Elle venait d'atteindre la porte donnant sur le passage conduisant à l'escalier de sa chambre.

—Demain . . . attendons à demain pour parler de ces choses ! balbutia-t-elle.

—Demain ? Non; de suite, ma belle Métisse ! C'est de suite que je te veux pour femme, entends-tu ?

Il se leva, couvant de son regard aigu la pauvre fille qui, maintenant, traversait le seuil de la porte, et reculait vers l'escalier.

Alors MacSon fit un bond énorme pour s'élancer sur elle, mais il glissa et tomba lourdement sur le plancher.



XXXVII

Saisie d'effroyable peur, Héraldine tourna sur ses talons et s'élança vers l'escalier. Mais au bruit que produisit la chute de MacSon, elle s'arrêta, pâmée, jeta un rapide coup d'oeil vers la cuisine et aperçut l'Ecossais écrasé sur le travers de la porte.

—Héraldine... reviens. Je voulais rire. Je ne te ferai pas de mal...

Ces paroles frappèrent étrangement les oreilles de la servante. En même temps, elle perçut le rire sourd et aviné de l'ivrogne qui paraissait faire des efforts inouïs pour se relever.

—Peut-être est-il trop ivre pour être dangereux? se dit Héraldine avec un soupir d'espoir.

Elle se rapprocha un peu. Dans ce passage que la lampe de la cuisine ne pouvait éclairer, Héraldine demeurait invisible à l'oeil du fermier. Elle avait donc cet avantage sur l'Ecossais dont elle pouvait surveiller tous les mouvements.

MacSon, essayant toujours de se remettre debout, disait, comme s'il se fût parlé à lui-même :

—Che pensais pas que ch'étais si soûl que cha !... Ch'est drôle tout de même !...

Un hoquet coupait sa parole, un ricanement résonnait, et de son front l'ivrogne frappait rudement le plancher.

—Sh'rai pas capable de me lever... Oui, shu capable... Dieu m'damne ! shu pas capable !...

Il jurait, se soulevait des mains et des genoux, retombait, riait.

La pitié monta au coeur d'Héraldine. Elle voulut lui prêter de l'aide, mais un reste de crainte la retenait.

MacSon, d'une voix plaintive et suppliante, poursuivait :

—Héraldine, viens donc m'aider. . . Mes jambes sont molles comme la l. . . laine. . . D. . . Didine. . . ma bonne Didine. . .

MacSon se mit à gémir, à pleurer.

La pauvre servante, très touchée, ne put résister davantage; elle se rapprocha de l'ivrogne. Elle ne vit pas le regard ironique et méchant que le fermier lui décocha en dessous. Sans défiance, elle se pencha vers la brute, disant :

—Prenez ma main, monsieur MacSon, je vais vous aider.

MacSon partit de rire niaisement et avec beaucoup de difficulté il leva sa main gauche que la Métisse saisit.

Mais aussitôt elle poussa un cri terrible : d'un bond de tigre MacSon s'était dressé debout et avait saisi la pauvre fille dans ses bras puissants.

—Hein ! Métisse, tu m'appartiens cette fois ! Es-tu bête ! Tu sais bien qu'il en faut plus que ça de boisson pour abattre MacSon. Oui, tu es à moi, chienne, et je te tiens !

Héraldine se vit perdue. Que pouvait-elle opposer à la force herculéenne de cet homme. Elle tenta de se débattre . . d'un coup de tête elle heurta la figure de l'Ecossais; du sang jaillit de la bouche de la brute. MacSon hurla un blasphème et serra plus fort Héraldine sur lui.

Découragée, la Métisse murmura ces paroles :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! vous ne voyez donc pas le monstre ?

Et le monstre ricanait horriblement, jouissant

de son triomphe, vomissant de sa bouche écumeuse les injures les plus grossières.

Alors, comme si Dieu eût entendu la prière désespérée d'Héraldine, une voix jeune, retentissante, impérieuse, tremblante de colère ou de terreur, mais héroïque, cria :

—Laisse maman Didine, l'Ecossais ! . . : Laisse-là !

Stupéfait, MacSon aperçut, dans le cadre de la porte donnant sur le passage, Joubert, pâle, plus blanc que sa robe de nuit, sa petite main levée et dont le poing se fermait menaçant..

—Lâche Didine . . . entends-tu, l'Ecossais ?

MacSon poussa un rugissement.

—Tais-toi, vaurien ! Va te coucher !

Mais il ne lâchait pas prise; il continuait à serrer sa proie qui suffoquait dans ses bras.



Alors Joubert courut à la table, saisit un couteau . . .

Et alors aussi Héraldine vit le petit homme tout blanc de colère, le regard fulgurant, les lèvres serrées . . . Et elle le vit qui marchait sur MacSon, levant le couteau pour frapper . . .

—Non, non, Joubert, cria-t-elle avec une nouvelle épouvante.

Elle ferma les yeux, car il lui sembla qu'elle tombait comme on se sent tomber dans un rêve . . . car elle ne sentait plus d'étreinte . . . elle était libre . . . Mais une voix féroce hurlait aussitôt :

—Ah ! petit démon d'enfer, on va t'apprendre à menacer ton père !

Par un effort suprême de sa volonté, Héraldine ouvrit les yeux. Comme elle chancelait, elle se retint au cadre de la porte derrière elle. Puis elle vit MacSon, une bouteille à la main, s'apprêtant à frapper le petit Joubert qui, effrayé, avait laissé tomber son couteau et jetait autour de lui un regard éperdu. Et le bras formidable de MacSon descendait . . . Une

seconde encore, et le petit allait rouler sur le plancher, le crâne défoncé, pantelant, agonisant dans une mare de sang ! Héraldine eut cette vision sanglante !

Elle fit un bond . . un bond effrayant, au hasard, devant elle, sans savoir où elle se jetait ! Un choc terrible sur son front . . . il lui sembla qu'un abîme souvrait sous ses pieds, qu'elle y glissait . . .

Elle s'écrasa, pensant qu'elle mourait . . .

L'affreux ricanement retentit encore à ses oreilles, et ces paroles de menace, de haine, de sang, la ranimèrent :

—Ah ! petit bandit, tes yeux ne verront plus jamais ce qu'ils ont vu ! Tes lèvres ne répèteront jamais ce qu'elles ont balbutié ! Attends ! . . .

Le cri suprême d'un enfant terrorisé, d'un enfant qu'on égorge et qui appelle sa mère . . . Héraldine entendit ce cri ! . . .

—Didine ! Didine ! . . .

Ce fut une force miraculeuse qui la souleva : elle apparut debout devant MacSon, comme un spectre qui se lève et quitte sa tombe, et si terrible, que l'Ecossais eut peur . . . qu'il eut peur comme il avait eu peur, quand un soir, il avait chassé cette Métisse, et le même cri strident, qu'il avait entendu ce soir-là, retentit.

Il recula, passant une main frémissante sur ses yeux . . . puis il saisit des pleurs, des sanglots, des baisers fous, une course affolée . . .

Et il vit Héraldine, portant Joubert dans ses bras, fuir vers sa chambre. Il demeura stupide d'hébêtement.

Folle, hurlante, Héraldne pénétra dans sa chambre, jeta Joubert sur son lit, ferma violemment la porte derrière laquelle elle se mit à entasser des meubles. Et tout en travaillant avec une ardeur furieuse, elle répétait à travers ses sanglots, ses cris, ses rugissements :

—Mes petits ! . . . Il veut tuer mes petits ! . .
Mes chers petits . . .

Puis elle vit que les meubles superposés, tassés contre la porte formaient une barricade sûre.

Alors, épuisée, à bout de forces, à bout de tout, elle s'affaissa sur son lit, inanimée . . .



XXXVIII

Elle reprit ses sens bientôt après, et tressaillit longuement et violemment : deux petites voix frémissantes lui parlaient.

—Maman Didine, maman Didine, écoute Joubert ?

—Didine, parle à France !

—Réveille-toi, Didine !

Des petites lèvres chaudes, douces, humides, se collaient sur ses lèvres, sur ses yeux, sur son front.

Elle eut un sourire heureux, un sourire de mère; et elle se mit à embrasser les deux petits enfants avec frénésie, à pleurer de joie ... d'une joie inconnue, mystérieuse.

Soudain un cri de France :

—Du sang, Didine ! . . . du sang !

—Du sang ! répéta Joubert. Du sang sur ton front !

La lampe qui brûlait était trop basse pour bien voir.

Héraldine se leva, très faible, et sa tête faisait atrocement mal. Un étourdissement la fit chanceler. Elle se raidit.

—Qu'ai-je donc ? se demanda-t-elle.

Sa mémoire demeurait obscure.

Elle fit jouer la mèche de la lampe. Dans un miroir elle aperçut du sang qui se coagulait sur son front. Et du sang, elle en vit sur ses joues, sur sa bouche, sur ses mains, sur l'oreiller du lit; et elle en

vit encore sur les visages de France et de Joubert, à leurs petites mains qui se tendaient, étonnées, vers elle. Et, alors elle se souvint. Mais... n'était-ce pas un rêvee qu'elle avait fait ? Non... puisqu'à son front une blessure faisait mal, puisque du sang était là ! Et ensuite, pourquoi tous les meubles amoncelés contre la porte de sa chambre ?... Et toute l'affreuse scène se déroula devant ses yeux hagards ! Elle frémit de terreur... puis elle tendit une oreille anxieuse.

En bas, une sorte de fredonnement... Parfois, un choc de verre ou de bouteille... un ricanement... des mots incohérents accentués de jurons... un grognement... et encore un bruit de verre...

—MacSon qui boit ! pensa Héraldine avec un frisson.



Elle revint aux petits qui l'épiaient avec inquiétude. A l'aide d'une serviette trempée d'eau fraîche elle lava leur visage et leurs petites mains tachées de sang... de son sang à elle !

Aux questions multipliées de France elle répondait :

Demain, France, tu sauras. Il faut faire dodo à présent.

Joubert ne parlait pas. Il demeurait sombre et semblait écouter les bruits d'en bas.

A force de câlineries, de baisers, de paroles tendres, Héraldine parvint à endormir les deux petits.

Elle se mit ensuite à laver son front. La blessure ne parut pas très profonde. Elle y appliqua un linge blanc préalablement imbibé d'une huile antiseptique.

Cela fait, elle se laissa choir sur le bord de son lit et se prit à songer.

En bas, le silence régnait depuis quelques instants.

Qui pourrait dépeindre les pensées de cette créature ? Il serait osé d'en faire l'essai. Mais il est certain qu'elle devait souffrir d'une douleur intoléra-

ble... une de ces douleurs qui, si elles ne tuent pas, peuvent pour toujours ébranler le cerveau le plus solide.

Une heure se passa ainsi, lorsqu'un grand bruit se fit en bas : bruit de verre qui se brise, meubles qui tombent et qu'on écrase... Ce fut un fracas qui fit trembler la maison. Puis un jurement... un rire sourd... un pas lourd, inégal... une porte qu'on ouvre et qu'on referme avec violence... et, enfin, dehors, dans la nuit calme, une voix chantant un refrain écossais et allant vers l'étable !

Ensuite, un lourd silence au sein duquel Héraldine demeure tremblante, prêtant toujours l'oreille, comprimant avec force les battements de son coeur.

Plus rien... MacSon, peut-être, est allé chercher d'autres bouteilles; car Héraldine s'imagine qu'il en a apporté une bonne quantité avec lui du village. Elle s'imagine aussi que l'Ecossais conserve ces bouteilles quelque part aux étables, dans une cachette à lui !

—Oh ! se dit-elle si je pouvais trouver cette maudite boisson !

Elle se lève tout à coup saisie d'une nouvelle inquiétude. Une âcre odeur de fumée fait frémir ses narines. Elle entend un vif pétillement... et une pensée terrible traverse son cerveau malade :

—Le feu !...

Ella a bondi jusqu'aux meubles tassés contre sa porte, et ces meubles, elle les écarte avec violence, avec rage, et le cri qui sort de sa gorge n'a rien d'humain :

—Au feu !

Réveillés en sursaut, les petits sautent de leur lit, pleurent, se lamentent, crispent leurs petites mains dans une folle terreur !

Par la porte qu'Héraldine vient d'ouvrir une épaisse fumée s'engouffre, une lueur sinistre troue cette fumée...

Oui, le feu est en bas ! Héraldine pousse un

rugissement, elle se jette dans l'escalier... en bas, au hasard, elle saisit un tapis... elle se rue dans la cuisine... Elle voit des flammes qui sifflent sur le plancher où la table est renversée, elle voit d'autres flammes qui lèchent les cloisons... Elle combat, elle lutte, elle gagne du terrain, les flammes cèdent peu à peu... elle vaincra ! Son pied heurte une lampe renversée, et elle croit comprendre : MacSon, dans son ivresse, a tombé et culbuté la table sur laquelle la lampe était posée... le feu a pris ! Dix minutes d'un travail de géant ont suffi pour arrêter l'incendie.

Héraldine s'arrête, haletante, inondée de sueur.

Par les fenêtres les rayons d'une lune pâle entrent, éclairent à demi le désordre sinistre, et par crainte que le brasier ne se rallume, Héraldine guette .. Mais la fumée l'étouffe. Elle ouvre la porte extérieure, respire l'air sain et pur de la nuit tranquille. Elle prête en même temps l'oreille dans la direction des étables. Nul bruit ! Que fait MacSon ?... Peut-être s'est-il couché sur du foin et endormi !

Peu à peu la fumée s'envole... mais l'air froid du dehors glace Héraldine. Elle repousse la porte, tire le verrou, tourne la clef dans la serrure.

D'en haut deux petites voix appellent craintivement :

—Didine ! Didine !

Elle s'élance lestement vers les voix.

—Oui, mes chéris, soyez tranquilles... il n'y a plus de danger !

Elle a rejoint les enfants qui toussent dans la fumée qui plane encore là-haut.

Héraldine ouvre une fenêtre .. cinq minutes seulement. Puis elle remet au lit France et Joubert, les embrasse longuement, les rassure...

Et c'est quand les deux petits dorment avec un sourire confiant sur leurs lèvres que la brave fille, exténuée, tombe à son tour...



XXXIX

D'un ciel gris la neige, que chasse un grand vent d'hiver, vole fine et froide.

Héraldine vient de se réveiller, courbaturée, brisée, sa tête très lourde et très malade.

France et Joubert dorment encore... ils ont si peu dormi la nuit passée ! Héraldine les contemple avec amour, avec adoration.

Mais le froid la fait grelotter... elle descend à la cuisine pour allumer le poêle. Devant elle un spectacle désolant et lamentable : table, chaises, ustensiles, vaisselle en morceaux... toutes ces choses demeurent dans un pêle-mêle affreux sur le plancher. Les murs et cloisons sont noirs de fumée, et l'âcre odeur qui s'échappe encore de cet amas prend Héraldine à la gorge.

Qu'importe ! Avec un courage nouveau elle se met à l'oeuvre. D'abord c'est un bon feu qu'elle allume dans le poêle, puis elle relève la table, les chaises.. L'une d'elles est écrasée, elle en jette les morceaux dans la boîte au bois, et elle continue, infatigable, à nettoyer, à remettre à l'ordre. Après une demiheure d'un travail acharné, Héraldine a réussi à faire disparaître presque les traces de l'accident. Seuls, le plafond et les murs demeurent enfumés; mais cela n'a pas d'importance pour le moment : elle y verra plus tard.

Maintenant c'est à MacSon qu'elle pense.

Nul doute qu'il est couché à l'étable, cela lui

arrive des fois. Elle entr'ouvre la porte et jette un coup d'oeil vers les bâtiments : rien ne remue de ce côté. Mais elle saisit le faible mugissement des animaux. Elle ne les a pas soignés la veille. MacSon l'a-t-il fait ? S'il avait oublié. . . Pauvres bêtes !

—Il faut que j'aille voir ! se dit-elle.

Mais la seule pensée de se retrouver en face du monstre l'épouvante. S'il était encore ivre ! Et cet homme est tellement dangereux dans son ivresse !

—Je vais attendre encore quelques instants !

Et en attendant elle commence les préparatifs du déjeuner. Car bientôt les enfants vont se lever et descendre. Il est neuf heures. . . comme ils dorment, les pauvres petits !



L'heure s'écoule, neuf heures et demie ! Héraldine s'inquiète davantage, et le mugissement des bêtes grandit à l'étable, devient plus pressant.

Héraldine se décide. Elle jette un manteau sur sa tête et ses épaules. Dehors il fait une véritable tempête. Deux arpents seulement séparent la maison des autres bâtiments. Héraldine court. Mais elle s'arrête subitement à mi-chemin, en voyant que la porte de l'étable est grande ouverte ! MacSon est-il en train de faire sa besogne du matin ? Elle écoute, haletante d'inquiétude et de peur. Les bêtes mugissent toujours, le vent souffle avec violence, la neige bruit autour d'elle. . . Mais nulle voix d'homme qui, comme à l'ordinaire, commande les animaux.

Lentement Héraldine poursuit son chemin, le coeur battant. Devant la porte de l'étable elle s'arrête, penche craintivement sa tête à l'intérieur, regarde. . . Personne ! Les bêtes, la voyant, se taisent.

Elle entre. A sa gauche un passage étroit conduit à un compartiment où l'on entasse le foin et la paille. Elle s'y dirige par un instinct curieux. La porte basse de ce compartiment est entr'ouverte, et la Métisse n'a qu'à la pousser un peu pour voir à l'intérieur. Sur le seuil de cette porte, elle demeure pétri-

fiée d'horreur devant le spectacle qui se présente à ses yeux.

Elle vient de voir MacSon . . . et elle le regarde gisant inerte sur le plancher, dans une mare de sang, avec une fourche enfoncée dans le ventre . . . Autour du cadavre, du foin éparpillé et sanglant ! . . .

Comment cela s'est-il fait ? Héraldine, qui, par un violent effort sur elle-même, a reconquis son calme, ne se le demande pas. Elle veut quitter de suite ce lieu sinistre ! Sa vue ne peut supporter davantage ce tableau funèbre ! A reculons elle revient à la porte extérieure de l'étable, et, pour fuir la vision qui la suit, elle court vers la maison.

De suite elle a l'idée d'aller prévenir François Lorrain. Mais il lui faudra laisser les deux petits seuls ! Non, elle ne le peut pas ! Pourtant, il lui faut bien quelqu'un . . . elle ne peut rester ainsi avec ce cadavre à l'étable . . .

—Mon Dieu ! balbutie-t-elle, venez à mon secours ! —

Elle pénètre dans la maison. France et Joubert, en robe de nuit, chauffent leurs petits pieds au poêle.

—Didine !

—Maman Didine !

Elle les caresse. Les petits semblent examiner, avec un étonnement qui grandit, les traces encore un peu visibles du commencement d'incendie de la nuit dernière. Ils posent des questions puisqu'ils ont encore la sensation d'une fumée qui les étouffe. Héraldine répond que ce n'est rien.

—La lampe qui a fait explosion ! explique-t-elle.

Chose curieuse, le petit Joubert n'a aucunement l'air de se souvenir du drame qu'il a vu et dont il a été l'un des acteurs. Ou, s'il se le rappelle, il a répugnance à en parler . . . peut-être pour ne pas effrayer sa petite soeur ? Qu'importe ! Mais sa petite figure

est bien triste, surtout lorsqu'il voit le front blessé d'Héraldine.

Dehors, à cette minute, un bruit de grelots.

Héraldine ouvre la porte et jette sur la route un regard ardent. Un traîneau passe. C'est un cultivateur qui habite à quelques milles au Nord. Héraldine le connaît un peu. Le fermier s'en va vers le village. N'importe ! Elle court vers la route, appelle l'homme.

Lui s'arrête, attend.

—Monsieur, voulez-vous me rendre un service ?

—Certainement, répond l'homme.

—Voulez-vous, si ça ne vous dérange pas trop, aller chez François Lorrain et le prévenir que j'ai besoin de lui immédiatement ? Moi, je suis seule avec mes petits . . .

L'homme comprend et l'interrompt :

—C'est bon, mademoiselle, j'y vais de suite. Ça ne me dérange pas beaucoup; et puis, ma foi, un service en appelle un autre !

Contente, Héraldine remercie et revient à la maison.

L'homme se dirige à vive allure du côté de la ferme de François Lorrain.



XL

Tous ces drames ont laissé dans l'esprit d'Héraldine Lecours la sensation d'un rêve monstrueux, et parfois encore il lui semble que ce rêve se continue.

Le corps de MacSon a été enterré, après que les autorités eurent déclaré "mort accidentelle". Rien ne fit supposer qu'il y avait eu suicide.

Une chose certaine, la mort de l'Ecossais n'a affecté personne.

Les enfants reçurent la nouvelle avec indifférence, si peu habitués qu'ils étaient à considérer cet homme comme leur père.

Héraldine eut pour son bourreau une pensée de pitié et de pardon.

Quant à François Lorrain, il parut content, car c'était un ennemi redoutable qui disparaissait de son horizon.

Maintenant Héraldine demeurait seule avec ses chers petits.. Seule ? pas tout à fait : par les soins de Lorrain elle avait trouvé les services d'un jeune homme de sa race pour la besogne des étables et des champs.

Mais elle était certaine de rester dorénavant avec France et Joubert, héritiers de MacSon. Personne ne pouvait l'empêcher de continuer l'éducation des enfants telle qu'elle l'avait commencée. Personne ne pourrait la séparer de ses chers aimés ! Elle demeurait, enfin, la maman . . . la maman Didine ! Et à cette pensée si douce à son coeur elle oubliait toutes

les souffrances, toutes les humiliations passées, pour ne plus songer qu'à l'avenir, à l'avenir de France et de Joubert. Aussi, que d'actions de grâces ne rendait-elle pas à Dieu et à la Vierge !

. . . .

Le soir d'un dimanche qui précède Noël, François Lorrain vient rendre visite à Héraldine.

La Métisse, assise dans une berceuse qu'elle a approchée près du poêle, chante et berce les deux petits. France et Joubert, avec leurs petites têtes reposant sur les épaules d'Héraldine, écoutent silencieux et graves; et leurs regards vagues, alourdis déjà par le sommeil, flottent sur des horizons imaginaires.

L'entrée de François ne les dérange pas, ils lui sourient seulement.

Héraldine a indiqué du regard un siège au Français.

Après les banalités d'usage, François Lorrain parle :

—Je suis venu ce soir, non pas pour vous rendre ma visite accoutumée depuis la mort de MacSon, mais pour accomplir une mission très importante.

—Rien de grave, au moins ? interrogea Héraldine que le ton solennel de Lorrain a quelque peu impressionnée.

—Si . . . très grave pour moi. Je suis venu vous demender d'être ma femme.

Héraldine ne berce plus, et elle a écouté très attentivement celui qui lui parle et pour lequel elle conserve une profonde estime. Elle ne se trouble pas; elle sourit et laisse ses regards tomber sur les deux petites têtes qui reposent sur son sein.

Les deux petits sont toujours silencieux, et leurs paupières plus lourdes; ils ne semblent pas entendre les voix qui parlent : ils sont déjà dans un autre monde.

Un silence s'est fait entre Héraldine et François Lorrain. Lui, attend, anxieux, la réponse qu'il espère de toute l'ardeur de son âme. Elle, réfléchit.

Plus tard, Héraldine relève ses paupières et reporte ses regards brillants sur le Français, et avec le plus doux sourire elle lui parle :

—François, j'ai appris à vous estimer. Je vous dois et vous ai voué, comme à votre bonne mère, une reconnaissance qui vivra toujours. Mille fois j'ai invoqué le ciel de me donner l'avantage de le reconnaître par des faits, et non plus par de simples paroles, les inestimables services que vous m'avez rendus avec la plus grande générosité. Aujourd'hui, l'opportunité si longtemps réclamée se présente. Eh bien ! mon devoir est tout tracé, votre demande est tout à fait raisonnable et votre espoir juste. Et pourtant, François, je ne puis formellement ni accepter ni refuser d'être votre femme.

François demeure interdit.

—Je ne vous comprends pas, murmura-t-il. Qui vous empêche d'accepter ?

Héraldine du regard indique France et Joubert et réplique simplement :

—Ces petits !

François tressaille. Ah ! comme il comprend encore que ces deux petits enfants sont toute la vie de cette fille généreuse. Mais François les chérit également ces deux petits-là, deux petits que volontiers il accepterait comme ses enfants. Car entre lui et Héraldine, c'est une même communion d'idées, et tous deux peuvent fort bien se comprendre, s'entendre et se dévouer pour les deux orphelins. François voit donc luire une espérance.

—Héraldine, ces petits, si vous le voulez, seront aussi les miens !

—Je vous crois, sourit Héraldine, et vous me faites grand plaisir.

—Oh ! je n'ai jamais eu la pensée de vous en séparer !

—Jamais, François, je ne pourrai m'en séparer; ce serait m'ôter la vie !

—Je vous comprends. Et ces enfants, sans vous, seraient malheureux. Vous êtes leur mère, et ils ne sauraient en avoir de meilleure ni de plus sûre. Mais, Héraldine, vous avez l'avenir à envisager, l'avenir incertain sur lequel il est téméraire de compter. L'avenir appartient à Dieu, et l'escompter c'est lui faire outrage. C'est Dieu qui vous a mise sur la route de ces deux enfants, et cette route il vous l'a tracée. Mille obstacles imprévus, cependant, peuvent surgir. Et vous, faible femme, n'avez-vous rien à redouter pour ces deux petits ? Ne sentez-vous pas que vous leur devez, dès à présent une double protection ? Et cette protection, comment la mieux leur donner qu'en acceptant la main d'un homme qui ne désire que vous faire la plus heureuse des femmes, et faire pour ces orphelins ce que cet homme ferait pour ses enfants ?

—Oui, oui, François, tout cela est vrai, tout cela je le sens. Et cependant, François, je me demande si j'ai le droit, aujourd'hui, après tout ce que ces petits ont souffert, de leur imposer l'autorité d'un second père ? Répondez !

—Oui, Héraldine, vous avez ce droit, ou mieux ce devoir que Dieu vous commande.

—Pardon, François, sommes-nous sûrs que Dieu me commande de leur donner un père qu'ils n'auront pas choisi ? Vous m'avez dit que Dieu m'a mise sur la route de ces enfants ? Je le crois, mais je crois aussi que Dieu a voulu que je sois leur soutien et leur guide. Ce qu'il a voulu jusqu'à ce jour, pourquoi ne le voudrait-il plus désormais ? Ne dois-je pas avoir confiance en lui. . . toute la confiance qu'il m'est possible d'avoir ? Ne sera-t-il pas là pour protéger ceux qu'il a toujours protégés ? Des pires

malheurs, des pires catastrophes, ces deux enfants sont toujours sortis indemnes. . . est-ce que cela ne veut pas dire quelque chose ?

—Oui, oui, Héraldine, vous avez cent fois raison. Et, cependant, je me dis que la Providence ne nous a pas mis en présence sans un dessein, sans un but. Si vous examinez la situation dans laquelle vous vous trouvez, vous y découvrirez une lourde tâche, trop lourde pour vous seule. Je ne veux pas parler de l'éducation des enfants et de leur bien spirituel que vous aurez à surveiller; mais il reste leur bien matériel. Ils sont les héritiers et maîtres d'une propriété dont l'administration requiert très souvent toute la diligence d'un homme. Je sais bien qu'avec de l'argent vous trouverez toujours une main-d'oeuvre suffisante. Mais pourrez-vous facilement surveiller cette main-d'oeuvre ? je ne le pense pas, et la ferme de vos petits diminuera chaque année de rendement, et peu à peu cette belle propriété perdra énormément de sa valeur. Au lieu d'accroître le bien de ces orphelins, vous l'aurez — oh ! sans qu'il y ait de votre faute — peut-être amoindri. Or, si vous devenez ma femme, je m'engage à donner à la terre de vos petits tout le rendement possible et d'augmenter, par là, sa valeur, afin que, plus tard, ces deux orphelins que nous aurons adoptés se trouvent les maîtres d'une bonne et belle propriété dont les revenus assureront leur avenir ? N'ai-je pas raison, Héraldine ?

—Oui, j'ai pensé à tout cela. J'ai pensé aussi que je pourrai, par çi par là, avoir recours à vos conseils. Oui, François, j'avais déjà compté sur vous.

—Héraldine, je suis et serai toujours tout à votre service. Seulement, pour que mes services et mes conseils vous soient efficaces, pourquoi ne m'interressez-vous pas directement à votre oeuvre et dans votre oeuvre ? Et puisque nous en sommes à discuter

une affaire, et que les affaires excluent le sentiment, agissons comme des gens d'affaires.

—Comment ?

—En nous associant, répondit François avec un sourire engageant.

—Et les petits ?

—Seront aussi nos associés.

—Mais il faut au moins l'assentiment de l'associé qu'on désire s'attacher ?

—Consentez pour eux.

Héraldine, perplexe, souffrant de ne pouvoir accorder à cet homme si généreux et si loyal ce qu'il demande, demeure pensive, sombre presque.

France et Joubert se sont endormis; et l'on peut entendre leur respiration tranquille.

—Si je demandais aux petits ?...

François tressaille.

—Oui, continue Héraldine, si je leur demandais leur consentement, François ? Un jour, je me rappelle, dans une question tout aussi difficile à résoudre que celle-ci, (elle faisait allusion à la demande en mariage faite par MacSon) je leur ai demandé leur avis. J'ai écouté leurs chères petites voix, et je n'ai pas eu tort. Non, François, j ne suis plus maîtresse de ma destinée... l'ai-je jamais été ? Je ne puis pas vous donner ma main, mon coeur, ma vie... toutes ces choses sacrées appartiennent désormais à ces enfants, à eux seuls... et eux seuls peuvent en disposer. François, comprenez-vous ?

Elle le regardait de ses regards profonds, remplis de dévouement, de tendresse, de fidélité, et, peut-être d'amour !

Et comme François Lorrain demeure sombre, sans voix, désespéré peut-être, Héraldine, sur un ton plus bas, très grave, et pourtant très tendre, demanda :

—Voulez-vous, François ? Le voulez-vous que je demande aux petits ?.

—Ils ne peuvent comprendre ! réplique François d'une voix morne, car il redoute la décision de ces petits innocents.

—Ils comprendront ! affirme Héraldine.

—Je doute.

—Moi, je suis sûre.

—Sur quoi pouvez-vous baser votre assurance ?

—Je les connais, mes petits !

—Et s'ils disent... non ?

Héraldine demeure silencieuse un moment. Un sourire plein d'espérance glisse sur ses lèvres, et, alors, d'une voix qui caresse, qui soupire, qui espère, elle demande en rougissant un peu :

—Vous m'aimez, François ?

—Depuis une heure que je m'évertue à vous le faire entendre Héraldine.

—Vous m'aimerez toujours ?

—Toujours !... Ah ça, Héraldine, dites donc le mot que j'attends de vous !

—Eh bien ! écoutez : si les enfants disent non, et si vous m'aimez toujours...

Elle eut une seconde d'hésitation. François Lorrain la dévorait du regard et frémissait.

Héraldine poursuivit, parlant plus vite, s'animant, ses regards ardents d'amour :

—François, écoutez ! Plus tard, pas bien loin, mais plus tard, quand mes deux petits comprendront, quand je serai assurée de leur sort, quand je pourrai me dire sans crainte que mes deux petits resteront des français et des catholiques... oui, François, je vous le dis, je vous en fais le serment... François, écoutez-moi !

François Lorrain vient de se lever, pâle et tremblant, avec un regard de désespoir au fond de sa prunelle sombre. Il prend son chapeau qu'il avait déposé sur la table.

—Ecoutez, François...

L'accent d'Héraldine est une supplication ardente.

—Je vous jure, François, oui, je vous jure qu'alors je serai à vous, tout à vous, pour toujours ! . . .

François Lorrain s'arrête, soupire, mais garde le silence.

Héraldine, avec un élan passionné, presse ses lèvres brûlantes sur les deux petits fronts blancs et purs qui reposent sur elle.

Ce contact si doux, si caressant, réveille les deux petits.

Ils frottent leurs petits yeux, regardent François comme avec surprise, et balbutient en même temps :

—Dodo ! dodo !

—Joubert, demande Héraldine d'une voix profonde et tremblante, veux-tu que je remplace ton papa par un autre ?

Joubert lève sur Héraldine un regard surpris et troublé, une sorte de souffrance mystérieuse crispe ses petites lèvres, qui murmurent :

—Un autre papa ? . . . Non . . . non . . .

Il se met à pleurer et cache sa figure sur le sein de la Métisse.

—Et toi, petite France ? interroge encore Héraldine dont les traits sont livides.

—Non, pas de papa . . . bégaye France tout endormie. Les papas sont méchants, ajoute-t-elle.

Elle aussi se met à pleurer.

Alors Héraldine lève sur la physionomie abattue de François Lorrain un regard mouillé, et d'une voix à peine distincte, prononce :

—Plus tard . . . François !

Et elle se met à baiser avec une frénésie sauvage les deux petites figures pressées sur son sein palpitant.

Et, pendant que François Lorrain s'en va, presque désespéré, pendant que l'âme d'Héraldine s'élève vers Dieu, et pendant que son coeur déverse sur ces deux petits anges toute l'abondance de sa tendresse,

et pendant que ses yeux versent des larmes de pitié, d'ivresse, d'amour, France, câlinement, passe ses petits bras autour du cou d'Héraldine et murmure :

—Didine !

Joubert, rendormi, répète, comme en rêve, de ses lèvres souriantes ce suprême aveu :

—Maman Didine !...

FIN.